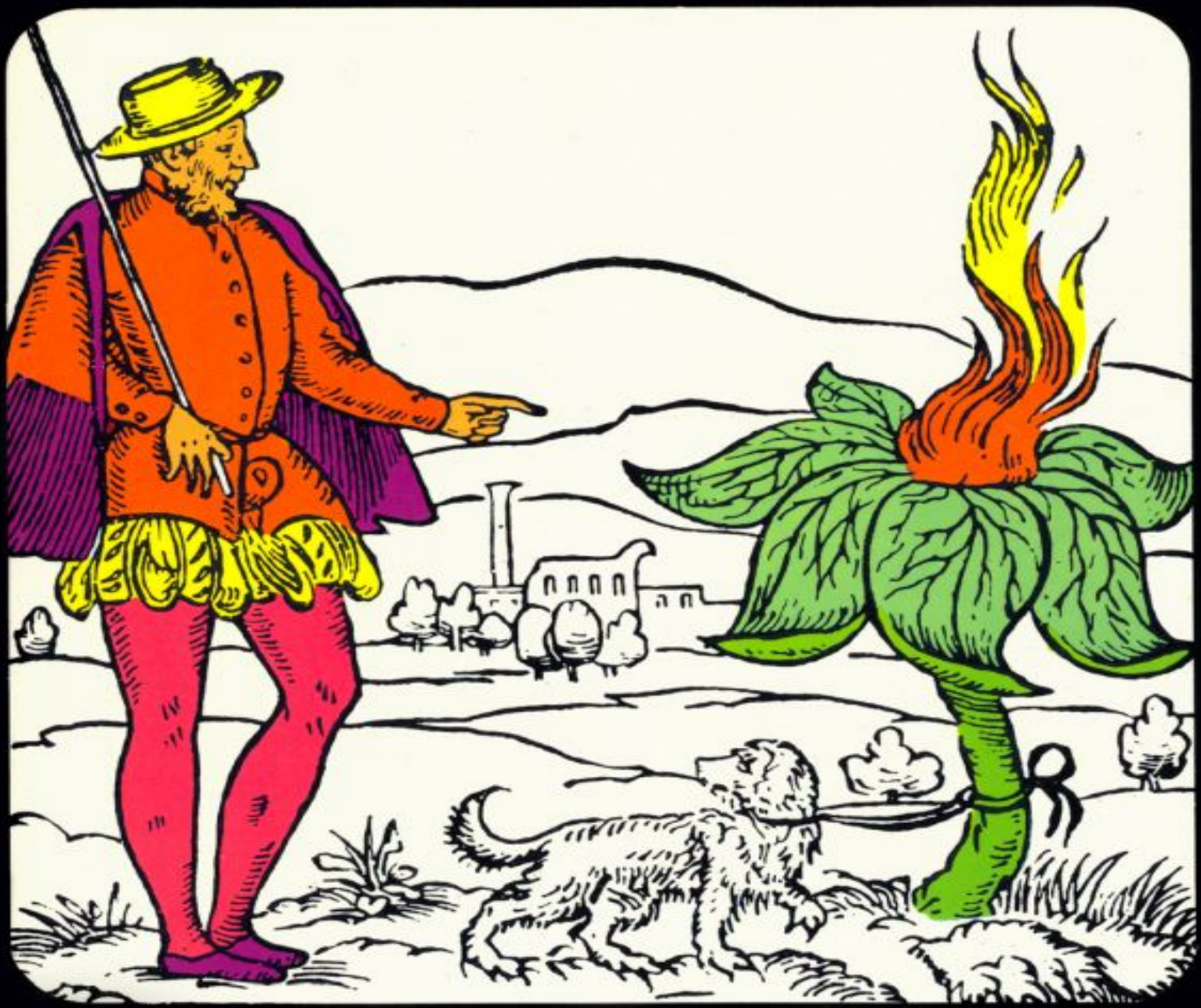
Jacques Sadoul

Le grand art de l'alchimie



Sciences parallèles Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 1973.

ISBN : 978-2-226-26089-5

Avec le soutien du

Centre national du livre

SCIENCE PARLANTE

Collection dirigée par

JACQUES BERGIER et GŒRGES H. GALLET

Du même auteur

LE TRÉSOR DES ALCHIMISTES.
L'ÉNIGME DU ZODIAQUE.
LA PASSION SELON SATAN.
L'ENFER DES BULLES.
LES FILLES DE PAPIER.
L'ASTROLOGIE HIER ET AUJOURD'HUI (en collaboration avec M. GAUQUELIN).

On dit souvent que le grand public ne s'étonne plus de rien. Peut-être parce qu'on ne lui a pas montré tout le « merveilleux » des sciences et des techniques actuelles.

C'est le but que se propose notre collection, en les « racontant » dans un langage aussi simple que possible, en les illustrant d'anecdotes pittoresques, de faits insolites, de détails inattendus.

Elle entend ainsi provoquer la curiosité du lecteur dès les premiers mots et, de rebondissement en rebondissement, maintenir son intérêt éveillé jusqu'au bout en satisfaisant son besoin de savoir.

Science romancée ? Non. Science rigoureuse, mais, et c'est là ce qu'apporte de nouveau notre collection : Science parlante.

1
Rencontre avec un amoureux de science

Au Moyen Âge, les alchimistes cherchaient à faire de l'or en transmutant un métal en un autre, telle est la conception la plus courante de cette science traditionnelle. Mais voulaient-ils seulement faire de l'or et le seul Moyen Âge eut-il le bénéfice de leurs activités ?

Contrairement à l'opinion répandue, il n'est pas exclu que l'alchimie soit pratiquée à notre époque et, entre autres, dans notre pays, tout autant qu'elle l'était du temps d'Albert le Grand par exemple. De nombreux alchimistes connus œuvrent au fourneau, un nombre plus élevé encore travaille en secret et à l'insu de tous. Il existe même un collège initiatique d'alchimie, se recommandant de la doctrine Rose-Croix, qui groupe quelques dizaines de membres. Il m'a donc paru intéressant dès le début de cet ouvrage, et afin d'entrer directement dans le vif du sujet, de rencontrer l'un de ces alchimistes modernes et de l'interroger sur son art. À noter qu'il ne se définirait pas lui-même comme alchimiste, car il ne travaille plus actuellement au laboratoire, mais comme un « amoureux de science », expression qui désigne une personne initiée à certaines arcanes de l'alchimie, mais qui n'œuvre pas présentement à l'élaboration du magistère philosophal, autrement dit de la Pierre.

Cet homme s'appelle Bernard Husson. Il a la quarantaine, ses activités professionnelles n'ont aucun rapport avec la science d'Hermès. Il se méfie des journalistes, mais il a lu mon précédent essai sur ce même sujet et accepté de répondre à mes questions.

J. S. – Existe-t-il encore des alchimistes en 1972 ?

B. H. – Certes ! Vous connaissez, bien entendu, les exemples d'Eugène Canseliet et d'Armand Barbault dont les ouvrages, à des titres divers, sont extrêmement intéressants et de réelle valeur. Je connais plusieurs autres alchimistes qui me sauront gré de ne pas les nommer, tel cet ingénieur commercial qui a délibérément écourté, peu après la quarantaine, une carrière brillante pour aller s'installer dans une retraite campagnarde où il a l'intention de consacrer le reste de son existence à la pratique de l'alchimie, après l'avoir étudiée à fond dans les textes pendant dix ans. Ce cas est évidemment extrême, mais je pense aussi à ce père d'une nombreuse famille, engagé dans des activités commerciales multiples, qui les suspend cependant périodiquement pour se livrer à des travaux prolongés et poursuivis d'une année à l'autre. Et j'ai également bien connu un ingénieur chimiste qui avait longuement travaillé dans des pays musulmans où il était entré en contact avec des alchimistes. En suivant leurs enseignements il avait « fait de l'or », très peu certes, mais suffisamment à ses yeux exercés de chimiste pour le convaincre de la réalité positive de certaines opérations alchimiques.

J. S. – Par rapport aux siècles précédents, pensez-vous qu'il y ait plutôt plus ou moins d'alchimistes pratiquants ?

B. H. – Il y a, me semble-t-il, de plus en plus de contemporains, au sens fort du terme, c'est-à-dire d'adultes engagés par ailleurs dans la vie du siècle, qui consacrent une part importante de leur temps et de leurs moyens à la pratique de l'alchimie. C'est là je crois un fait nouveau par rapport à ce qui se passait à la fin du XIX^{e} siècle et avant la guerre de 14, alors qu'il était de bon ton, chez les gens très riches, de posséder une belle bibliothèque et un laboratoire alchimiques, mais l'un et l'autre étant surtout destinés à être montrés aux amis et relations.

J. S. – Que pensez-vous des associations « secrètes », se recommandant des Rose-Croix ou de toute autre société des siècles précédents, et prétendant donner une initiation alchimique ?

B. H. – Je vois que vous êtes conscient de la contradiction interne de votre question. Si l'organisation « secrète » en question est valable, elle reste secrète. Il a effectivement existé au XVIII^{e} siècle, en Europe, de telles associations. Mais qu'il en existe ou non aujourd'hui, je n'ai pas cherché à

y pénétrer, préférant remonter moi-même aux sources d'information écrites dont l'accès est parfaitement libre dans les bibliothèques universitaires.

J. S. – Comment en êtes-vous arrivé à vous intéresser à l'alchimie ?

B. H. – En ce qui me concerne, j'ignorai tout de cet art jusqu'à vingt-quatre ans. Je m'étais intéressé assez jeune à la chimie et à l'histoire des sciences, mais ensuite ce furent surtout les religions comparées et la métaphysique qui furent l'objet de mes études. Parvenu à l'âge où l'on pose la question du devenir, j'ai cherché une voie traditionnelle de réalisation spirituelle. C'est précisément à ce moment-là que j'ai rencontré des individualités qualifiées dans la connaissance théorique et pratique de l'alchimie qui me firent découvrir les ouvrages de Fulcanelli et de Canseliet. J'ai consacré plusieurs années à l'étude critique de ces textes, et des ouvrages des siècles précédents, au sujet desquels je me montrais extrêmement sceptique au départ, mais, après avoir reçu graduellement des révélations orales, je fus à même de constater par moi-même la véracité du contenu de certains de ces enseignements.

J. S. – On vous a donc fait des révélations ; peut-on parler d'initiation ?

B. H. – Au sens où l'on entend couramment le mot « initiation », par exemple celle du type maçonnique, je n'en ai pas reçu. Mais j'ai bénéficié effectivement de révélations progressives qui m'ont introduit dans un nouveau mode conceptuel de connaissance. Je précise que ces enseignements n'auraient guère eu de valeur pour moi s'ils n'avaient été précédés de plusieurs années de recherches préalables. En dehors des révélations directes qui m'ont été faites par d'autres alchimistes, j'ai souvent eu, à l'occasion de longs entretiens avec certains d'entre eux, la possibilité de comprendre, par pur raisonnement, certains enseignements dont le caractère symbolique m'avait d'abord échappé.

J. S. – Avez-vous alors tenté d'œuvrer dans la pratique ?

B. H. – Bien sûr.

J. S. – Avez-vous réellement travaillé au fourneau comme on le voit faire aux alchimistes dans les ouvrages du Moyen Âge ou du XVII^{e} siècle ?

B. H. – Oui, j'ai dû le faire après avoir constaté l'impossibilité d'utiliser l'électricité ou le gaz. Dans le commerce, il n'y a pas de four électrique adapté aux conditions requises ; en outre, on risque de faire intervenir des phénomènes d'induction préjudiciables. En ce qui concerne les fours à gaz, leur principal inconvénient est, outre leur bruit, car il faut des fours à air soufflé, l'impossibilité d'avoir un chauffage réverbéré convenable ; or il est

absolument indispensable d'utiliser un fourneau à réverbère destiné à réfléchir la chaleur. Enfin il semble bien que l'on ne puisse miniaturiser, comme on serait tenté de le faire au début, les opérations. Un changement d'échelle, même en dehors du volant thermique indispensable, modifie apparemment du tout au tout les conditions de l'expérience. Il m'a donc fallu, après maintes années de tâtonnement, reconnaître la nécessité absolue d'utiliser les fours dont on trouve les schémas et les plans dans les ouvrages de chimie du XVII^{e} siècle puis d'en construire un moi-même. La principale difficulté réside alors dans l'acquisition de la technique de la conduite du feu. Il faut savoir provoquer à volonté une hausse assez rapide de la température et, ce qui est plus difficile encore, savoir maintenir parfois très longtemps une température sensiblement uniforme, malgré la nécessité de recharger en charbon.

J. S. – Avez-vous obtenu des résultats ?

B. H. – Ces manipulations m'ont permis de comprendre quantité d'allusions symboliques ou allégoriques dont je ne me serais pas avisé autrement. Il s'agit en fait de travaux pratiques qui permettent de juger de la véracité des recettes prodiguées dans les textes alchimiques et dont la plupart sont intentionnellement fallacieuses. C'est ce que les anciens alchimistes appelaient suivre les possibilités de nature.

J. S. – Mais vous n'avez réussi ni à faire de l'or ni à élaborer la Pierre philosophale ?

B. H. – Non, le temps et l'argent m'ont manqué. J'ai dû interrompre mes expériences pratiques.

J. S. – Regrettez-vous l'un et l'autre ?

B. H. – Pas du tout. Je regrette seulement de ne pas avoir pu me consacrer davantage à ces investigations qui m'ont donné les plus grandes joies.

J. S. – Acceptez-vous de donner le détail des opérations que vous avez réalisées ?

B. H. – Après avoir longuement hésité, et en avoir conféré avec des « confrères », je me suis laissé persuader par eux de respecter l'obédience de la discrétion.

J. S. – Pourquoi garder le secret sur ces détails ?

B. H. – D'abord, afin de conserver des relations amicales avec ceux qui m'ont honoré de certaines confidences, quand bien même il me fût apparu ultérieurement que lesdites « confidences » avaient été publiées, quoique

fragmentairement, il y a deux siècles. Enfin, et surtout, pour ne pas priver les chercheurs présents et futurs du plaisir de découvrir ces choses par eux-mêmes, et ne pas frustrer leur intellect des bénéfices qu'est seul susceptible de lui apporter l'effort personnel d'élucidation du symbolisme, effort qui doit être gradué et dont mes divulgations, au demeurant partielles, supprimeraient les premiers échelons les plus faciles à l'accès de l'escalier des Sages.

J. S. – L'alchimie n'est-elle pas aussi affaire de mystique ?

B. H. – Cela dépend du sens précis qu'on donne à ce terme. Au sens vulgaire, on entend par là une tournure d'esprit affective portée vers l'exaltation de l'engagement, le plus souvent religieux, mais parfois aussi idéologique. En ce sens extérieur, l'alchimie fut et est effectivement pour moi une mystique. J'ai été heureux d'y « sacrifier » mon temps, mes moyens, mon énergie, sans pour autant que ma personnalité sociale en ait bénéficié. Je poursuis à l'heure actuelle mes recherches sans espérer en retirer d'avantages pécuniaires, par exemple par la fabrication d'or, ni même compter en obtenir des remèdes susceptibles d'atténuer les atteintes de l'âge. Je n'exclus d'ailleurs pas ces possibilités, mais elles sont pour moi secondaires par rapport à l'attrait propre de la quête. Si je prends maintenant le mot « mystique » au sens, seul valable, de réalisation spirituelle, il relève alors de l'Intellect Agent et de la théologie. La mystique proprement dite s'assimile à ce que l'on appelle « devotio moderna », une forme de dégradation des techniques d'avancement spirituel, apparue au XVI^{e} siècle, à une époque de crise dans l'Église. Dans cette acception, l'alchimie n'est pas pour moi une mystique, mais, opérativement, une technique très précise, très fine, qui ne tolère pas la moindre erreur. C'est en cela que pour arriver aux « états supérieurs de l'être », elle constitue un point d'appui et une sauvegarde : le mystique est constamment sujet au risque d'erreurs sur son propre compte, erreurs qui peuvent aller jusqu'à la folie. L'alchimiste, lui, sait bien qu'il ne peut s'illusionner sur ses travaux : la transmutation métallique est pour lui une preuve positive de sa réussite.

J. S. – Vous parlez de preuve positive de sa réussite, pourtant l'alchimie n'est-elle pas un leurre au regard de la science moderne ?

B. H. – Je prendrai le terme moderne au sens communément reçu pour les temps historiques succédant, en Europe, à ceux de la Renaissance. Plusieurs chimistes, auxquels la chimie doit des découvertes attestées

(Mynsicht) ont été parallèlement des alchimistes pratiquants et praticiens. Newton est assurément encore un physicien moderne ; ce que l'on sait moins, c'est qu'il fut également un alchimiste. L'important lot de papiers personnels qu'il ne détruisit pas avant sa mort et le catalogue de sa bibliothèque ont permis d'établir formellement qu'il étudia et pratiqua l'alchimie pendant trente ans dans un esprit traditionnel, entièrement distinct de ses recherches proprement chimiques, mathématiques et physiques. L'alchimie eut été un leurre pour Newton s'il l'avait étudiée en tant que chimiste, mais il sut très nettement séparer ses travaux alchimiques de ses autres recherches. Il a noté : « J'ai vu le sel des philosophes. » En restant sur le plan des faits et des expériences, on peut évoquer celles du professeur florentin Piccardi, à propos de l'Année Géophysique Internationale de 1960, je crois, où il fut établi que, selon les périodes de l'année et les latitudes, un même phénomène de précipitation cristalline présentait des variations considérables. Cette expérience, proprement « astrologique », touche également de très près à l'alchimie de par la nature des substances mises en œuvre. Passons maintenant à l'autre extrémité du spectre de la tradition alchimique, décomposée par le réseau que constituent les disciplines scientifiques modernes, du fait de leur cloisonnement actuel : les recherches du professeur Jung, exposées dans son ouvrage *Psychologie et Alchimie*, ont établi l'analogie étroite du processus d'individuation, c'est-à-dire de la reconstitution de l'unité du moi psychologique, dans la guérison des névroses, avec celui du retour à l'état primordial, unitaire, de la conscience supérieure, dans les stades successifs, symboliquement figurés, de l'élaboration de la « Pierre philosophale ». Je répondrai donc en définitive à votre question par l'affirmation inverse que la science moderne apparaît comme un leurre au regard de l'alchimie, si l'on oubliait qu'elles ne poursuivent pas les mêmes buts, affirmation plus vraie, me semble-t-il, que votre proposition initiale du fait que, de par leurs connaissances ou leurs études alchimiques, des esprits scientifiques ont, à une certaine époque, fait des découvertes en diverses sciences modernes, mais qu'inversement aucune méthode d'investigation scientifique moderne ne permet d'obtenir de résultats ou même d'acquis théoriques valables en alchimie. Une transmutation obtenue par la physique nucléaire, par exemple, n'a rien à voir avec l'alchimie.

J. S. – Par conséquent, vous ne pensez nullement que l'alchimie appartienne seulement au passé mais, bien au contraire, qu'il s'agit d'une

science d’avenir.

B. H. – Je pense qu’elle a un immense avenir devant elle malgré des éléments défavorables, en particulier des facteurs sociaux ou matériels qui rendent sa pratique malaisée. Ce sont d’ailleurs ces mêmes facteurs qui menacent actuellement notre espèce elle-même dans sa liberté et dans sa vie. Abus des moyens de coercition idéologiques et technologiques à des fins politiques totalitaires ; éducation orientée, perfection de l’espionnage individuel et collectif, etc. Mais tous ces risques semblent même s’estomper devant des dangers plus graves et plus immédiats qui menacent l’environnement naturel : difficulté grandissante de subsister à la campagne, pollutions diverses de nature chimique, en attendant celle de nature proprement physique, à savoir taux d’ionisation anormaux tant dans la basse que dans la haute atmosphère. Tout cela constitue autant d’entraves à l’alchimie pratique. Ajoutons-y encore la difficulté croissante de se procurer les minerais indispensables. Néanmoins je pense que les amoureux de science sauront surmonter ces difficultés et poursuivre l’œuvre traditionnelle.

J. S. – Avez-vous une conclusion plus générale à formuler ?

B. H. – Philosophiquement, l’alchimie est une discipline par laquelle l’être humain cherche, et doit réussir à observer puis expérimenter, dans tous les sens du terme, ce que la théologie chrétienne appelle le mystère de l’incarnation. J’ajouterai que l’alchimie a été et reste naturellement et fondamentalement à la base de toute religion ou philosophie « révélée », c’est-à-dire susceptible de conduire l’homme véritable (et non pas l’animal rationaliste) à des états « supérieurs de l’être ».

2
L’alchimie chinoise

Si même l’herbe chü-sheng peut prolonger la vie,
Que n’essaies-tu de mettre l’élixir dans ta bouche ?
L’or, par sa nature, ne nuit pas ;
Aussi est-il, de tous les objets, le plus précieux.
Lorsque l’alchimiste l’inclut dans sa diète
La durée de sa vie devient éternelle…
Lorsque la poudre dorée entre dans les cinq entrailles,
Le brouillard est dissipé comme les nuages de pluie par le vent…
Les cheveux blancs redeviennent noirs ;
Les dents tombées repoussent à leur place.
Le vieillard ramolli est de nouveau un jeune homme plein de désir ;
La vieille femme ruinée est de nouveau une fille jeune.
Celui dont la forme est changée et qui a échappé aux dangers de la vie
À pour titre le nom d’homme réel.

Ce poème est dû à la plume de l’alchimiste chinois Wei Po-yang et est extrait de son traité *Ts’an T’ung Ch’i* qui date de 142 après J.-C. (traduit par M. Eliade d’après Waley dans *Notes on Chinese Alchemy*). Une légende rapporte, par ailleurs, que Wei Po-yang était l’auteur de pilules d’immortalité à base d’élixir philosophal qui lui auraient permis, ainsi qu’à ses disciples et à son chien, de quitter la Terre avec son corps et de se joindre aux autres immortels.

Toute une tradition alchimique, bien antérieure au second siècle après J.-C., avait précédé les travaux du nouvel immortel. La date est difficile à fixer avec précision, mais elle ne saurait être plus récente que le VI^{e} ou le

VII^e siècle avant J.-C. Tout comme pour l'école babylonienne d'alchimie, dont est issue la tradition occidentale, il semble que l'origine de cet art doive être trouvée dans la Confrérie des Forgerons. Le feu fut la première grande acquisition de l'humanité naissante, la première invention qui lui permit de passer du stade de la bestialité au stade de la pré-civilisation. Les détenteurs du feu, puis les techniciens du feu furent assurément les « savants » de l'époque. Si les premiers forgerons se limitèrent sans doute à la fabrication d'armes ou d'ustensiles de cuisine, ils en vinrent bientôt à des élaborations plus complexes grâce à leur découverte des alliages. Or, aux yeux d'un non scientifique vivant dans un univers à la mentalité magique très prononcée, un alliage n'est pas autre chose que la transmutation de deux métaux en un troisième. Je ne crois pas qu'il faille chercher ailleurs l'idée de la possibilité des transmutations métalliques et donc l'origine de l'alchimie.

Dans son ouvrage *Danses et légendes,* Marcel Granet remarquait que le taoïsme de Lao Tseu « remonte jusqu'aux confréries de forgerons, détentrices du plus prestigieux des arts magiques et du secret des premières puissances ». Le taoïsme fut le premier foyer spirituel où se développa l'alchimie. Toujours à propos du rôle des forgerons dans l'origine de cet art, René Alleau écrit dans l'article « Alchimie » de l'*Encyclopedia Universalis :* « Une tradition remarquable, citée par Granet, illustre le double pouvoir du forgeron qui est capable ou bien d'armer le seigneur ou bien de le désarmer soudain. Voulant donner une puissance invincible aux deux sabres du défenseur du domaine, un forgeron les baptisa du sang de ses propres fils. Désormais, le seigneur triomphait dans tous les combats, mais quand le forgeron proférait le nom (Ming) de ses enfants, les deux lames, échappant aux mains du guerrier, s'envolaient aussitôt et venaient se poser pieusement sur la poitrine paternelle. Ainsi le maître des secrets des métaux donne-t-il le sang de sa race pour assurer le triomphe de la race du seigneur, ce qui serait inconcevable s'il ne participait point au prestige de la fondation domaniale ; mais, d'autre part, il garde le pouvoir du nom mystérieux, du Ming de sa propre lignée ancestrale. Cette singulière indépendance répond à une autonomie vivante du métal magiquement préparé. »

Lao Tseu naquit au VI^e siècle avant J.-C. et ne semble pas avoir pratiqué lui-même l'alchimie, mais son enseignement unissait des vues

métaphysiques à des supports matériels (des médecines) dans le but de prolonger la vie, ce qui nous donne une autre des composantes de la théorie alchimique. Ainsi que l'a parfaitement montré Mircea Eliade, dans son étude *Forgerons et alchimistes*, l'alchimie chinoise se constitue alors, sur le plan de la conception, en intégrant les principes cosmologiques traditionnels de la Chine ancienne, divers mythes ayant trait à l'élixir de longue vie et aux immortels, des techniques visant à prolonger la vie et à atteindre la béatitude spirituelle. « La solidarité est évidente, écrit Eliade, entre "la préparation de l'or", l'obtention de "la drogue d'immortalité", et l'"l'évocation" des immortels : Luan Tai se présente devant l'empereur Wu et l'assure qu'il peut opérer ces trois miracles, mais il ne réussit qu'à "matérialiser" les immortels. Le magicien Li Chao-kiun recommande à l'empereur Wu Ti de la dynastie Han : "Sacrifiez au fourneau et vous pourrez faire venir des êtres surnaturels ; lorsque vous aurez fait venir les êtres surnaturels, la poudre de cinabre pourra être transmuée en or jaune ; quand l'or jaune aura été produit, vous en pourrez faire des ustensiles pour boire et pour manger et alors vous aurez une longévité prolongée. Lorsque votre longévité sera prolongée, vous pourrez voir les bienheureux de l'île P'ong-lai qui est au milieu des mers. Quand vous les aurez vus, et que vous aurez fait les sacrifices *fong* et *chan*, alors vous ne mourrez pas". »

FIG. 1. – Weï Po-yang, son chien et son disciple Yu.

(D’après L.-C. Wu and T.L. Davis, « An ancient Chinese treatise on Alchemy entitled *Ts’an T’ung Ch’i* », *Isis*, n 53, 1932, p. 213.)

On voit nettement apparaître dans ce texte l'idée de transmutation métallique à partir du cinabre, c'est-à-dire du sulfure de mercure, ce qui nous met déjà en présence des deux corps traditionnels de l'alchimie européenne depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours : le soufre et le mercure des philosophes.

Le plus célèbre alchimiste chinois fut Ko Hung (254-334) qui naquit à Chü Jung sous la dynastie Chin. Son traité s'appelle le *Pao Pu Tsu*[1]. Il apprit un jour que la région du Chiao Chih contenait des sables rouges qui n'étaient autre que du cinabre et il demanda aussitôt à devenir le gouverneur de cette préfecture. Mais le gouverneur d'une autre province qu'il devait traverser lui interdit de poursuivre son voyage et il dut rester de nombreuses années sur la montagne Lo Fou Shan. Là, il se mit en devoir de composer l'élixir d'immortalité et y parvint, dit-on, puisque à sa mort son corps disparut complètement ; seuls ses vêtements restèrent sur la couche mortuaire. Il est à noter que, d'après le *Hsien Ching*, la mort extraordinaire de Ko Hung n'était cependant pas le suprême achèvement des artistes de l'immortalité : « Un homme de la plus extrême habileté monte au ciel avec tout son corps terrestre, il est appelé *t'ien hsien* (immortel céleste). Un homme d'habileté moyenne pénètre dans une montagne sacrée ; il est appelé *ti hsien* (immortel terrestre). Un homme de la plus médiocre habileté meurt d'abord puis disparaît en abandonnant seulement ses vêtements derrière lui ; il est appelé *shih chieh hsien* (un immortel dont le corps disparaît). » Cette « très médiocre habileté » satisferait cependant la plupart d'entre nous ! Il faut toutefois ajouter que, charitablement, le *Hsien Ching* ajoute qu'un homme peut acquérir l'immortalité même après sa mort. En tout cas, le malheureux Ko Hung, loin d'être admiré pour avoir accédé à l'immortalité, devint la risée générale. Comment, dirent ses contemporains, voilà un homme qui a étudié les arts sacrés sa vie durant et qui est seulement parvenu à devenir un immortel de dernière classe… quelle dérision !

Nous allons maintenant examiner les enseignements alchimiques que l'on peut trouver dans le *Pao Pu Tsu.* Tout d'abord dans le quatrième chapitre de la première partie, intitulé *Chin Tan*, c'est-à-dire la drogue dorée, l'auteur raconte comment il est devenu alchimiste ; il explique qu'un livre sacré, le *Chin Tan Hsien Ching*, fut écrit dans les temps anciens par un sage qui le transmit à un autre et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il parvienne au maître de Ko Hung : « Mon maître Chêng Hsüan était un disciple de Hsien

Kung qui lui transmit le volume susmentionné. Il était pauvre et ne put obtenir les matériaux nécessaires à la fabrication des médecines. J'étais déjà un étudiant-serviteur auprès de lui depuis longtemps lorsque je reçus les textes sacrés après avoir prêté serment ; alors j'érigeai un autel sur la montagne Ma Chi Shan. Plusieurs secrets me furent également transmis oralement. Il y a déjà vingt ans de cela que je les ai reçus mais en raison de mon extrême pauvreté je n'ai rien fait d'autre que gémir. Il y a des gens très riches qui ont accumulé des montagnes de richesses et qui cependant ignorent que je possède le secret de l'immortalité, et, même si on le leur révélait, qui ne voudraient pas le croire. »

L'immortalité était donc le but suprême de l'enseignement de Ko Hung. Il s'en explique plus particulièrement dans le chapitre *Lun Hsien* (un Essai sur les immortels) : « L'opposition de la vie et de la mort, ou du commencement et de la fin, est en fait seulement l'expression générale d'un phénomène naturel. Si l'on examine la chose de très près, on s'aperçoit qu'il n'y a pas forcément une telle opposition. En vérité, la diversité des choses est infinie et certaines d'entre elles sont de même nature alors qu'elles semblent différentes. Une loi générale ne devrait jamais être formulée. Les choses qui ont un commencement ont généralement aussi une fin, mais cela n'est pas une vérité universelle. Il est admis que tout pousse en été, alors que l'ail et le froment disparaissent à cette saison. Il est admis que tout se fane en hiver, alors que les bambous et les pins deviennent florissants cette saison. Il est admis que tout doit avoir une fin, s'il a eu un commencement, mais le ciel et la terre n'ont pas de fin. » Tout cela pour en arriver à la conclusion que : « Si une généralisation est poussée trop loin elle s'achève toujours dans l'erreur comme ces divers exemples l'ont montré. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les *hsien* (les immortels) ne meurent pas comme les autres humains. » Ko Hung met alors en scène les adversaires de sa théorie et leur donne la parole : « On peut admettre que les *hsien* diffèrent beaucoup des hommes ordinaires, de la même façon que le pin, qui jouit d'une très longue vie, diffère des autres plantes, aussi la longévité des *hsien*, par exemple celle de Lao Tseu, ne peut-elle être seulement un don de la nature ? Nous ne pouvons croire que n'importe qui puisse apprendre à bénéficier d'une extrême longévité comme ils l'ont fait. » « Naturellement, le pin appartient à une espèce différente des autres arbres, répond Ko Hung. Mais en ce qui concerne Lao Tseu et les autres immortels, il s'agit d'êtres humains. Puisqu'ils ont pu vivre très longtemps,

il peut en être de même pour nous. C'est pourquoi je possède l'art de préparer l'élixir de longue vie qui peut permettre à chaque homme de jouir d'une vie éternelle. » Encore insatisfait, quelqu'un d'autre protesta : « Si les médecines que vous employez étaient de la même substance que notre corps, elles pourraient être efficaces, mais étant donné qu'il s'agit de médecines d'une origine complètement différente, je ne saurais être convaincu en aucun cas de son efficacité. » Ko Hung répondit alors à cette question et dit : « Tu auras beau boire un extrait de cheveu et de peau que cela ne te guérira pas de ta calvitie. Cela prouve qu'une médecine de même nature que le corps est sans effet. Par contre, nous pouvons nous soigner avec des plantes. Cela est la preuve que quelque chose d'une nature différente à notre corps peut avoir des effets médicinaux sur lui. Ainsi nous voyons que l'efficacité d'un médicament est indépendante du fait qu'il soit d'une même nature que nos organes ou non. »

Le second enseignement principal du *Pao Pu Tsu* réside dans la fabrication de l'or. Le seizième chapitre y est plus spécialement consacré, il se nomme *Huang Pai*, « Jaune et blanc », c'est-à-dire l'or et l'argent ; Ko Hung y discute des possibilités de transmutation métallique en fondant ses divers développements sur le raisonnement analogique comme il avait fait précédemment. « Le changement est partout dans la nature, dit-il. De nombreuses substances se transforment en de nombreuses autres, pourquoi seuls l'or et l'argent ne pourraient-ils provenir d'autres sources ? » Je n'insisterai pas sur l'aspect philosophique de cette théorie, mais bien sur son côté pratique en donnant une des recettes pour faire de l'or qu'on peut trouver dans le chapitre *Chin Tan* (la Drogue dorée) du *Pao Pu Tsu* ; cette méthode s'appelle *hsüan huang*, le premier mot désignant la couleur des cieux, le second la couleur de la terre, ce qui suggère que cette recette renferme en elle tous les mystères du ciel et de la terre. La méthode en soi est très simple : « Mélangez plusieurs douzaines de livres de chacune des neuf substances suivantes : *hsiun huang shui*, etc. » La principale difficulté réside dans l'identification des neuf corps cités dont les noms ont changé au cours des âges et dont la composition chimique n'est de toute façon jamais précisée. Leur étude a été faite par le Dr Masumi Chikashige, professeur de l'Université impériale de Kyoto, dans son livre *Alchimie orientale* publié à Tokyo, en 1929, et qui est l'un des ouvrages fondamentaux pour tout ce qui concerne l'alchimie chinoise ou japonaise.

Le premier ingrédient, *hsiun huang*, est l'orpiment, c'est-à-dire le minerai de sulfure d'arsenic ; le second, *hsiun huang shui*, semble en être extrait selon une méthode indiquée par Ko Hung dans un commentaire sur son propre livre : « Une livre de ce minerai (l'orpiment) est placée dans un cylindre de bambou ; on y ajoute alors deux onces de salpêtre ; le bambou est bouché aux deux extrémités par de la paille, scellé avec du *ch'i ku wan* (une substance non identifiée) et maintenu sous du véritable vinaigre à une profondeur de trois pieds. Le contenu du cylindre se dissout au bout de vingt jours. »

La troisième substance est de nature froide, acide au goût, bleu pâle quant à sa couleur et apte à changer le fer en cuivre. Le Dr Chikashige suppose qu'il s'agit de sulfate de cuivre. La quatrième est salée, généralement blanche, fond en été et n'est pas toxique. Cela semble désigner du sel natif et l'on peut y voir du chlorure de sodium mélangé avec quelques sels de potassium et du magnésium. Le cinquième ingrédient est un sel d'alcali (chlorure d'ammonium, urée, autre substance organique). Le *Mu li* est obtenu par la calcination de coquillages et doit donc essentiellement contenir du carbonate de calcium. Le composant suivant n'est autre que du talc ; le suivant est du plomb blanc, c'est-à-dire du carbonate basique de plomb. Le dernier se nomme *Ch'ih shih chich* et est le plus difficile de tous à identifier. Ces mots signifient la grosse pierre rouge ; d'après un très ancien traité chinois, mais postérieur à Ko Hung, cette substance est ainsi décrite : « Elle est de couleur pêche rouge et devient lustrée quand on la frotte avec l'ongle. La variété dont la granulation est fine et qui adhère à la langue est la meilleure qualité. » Ce dernier composé a pu être retrouvé et analysé par le Dr Chikashige ; il s'agissait d'un oxyde de fer mélangé avec de la silice, mais il n'est pas certain qu'il s'agissait bien du *Ch'ih shih chich* tel que l'entendait Ko Hung. À vrai dire le mystère pourrait être résolu car un morceau de cette substance se trouve au musée impérial de Nara et date de deux siècles à peine après l'époque de Ko Hung. Mais ici se pose un problème de lèse-majesté puisqu'il s'agit d'un objet appartenant à l'Empereur, et ainsi que le dit le Dr Chikashige en terminant son étude : « Bien que je ne sois pas assez irrévérencieux pour songer à l'analyser, puisqu'il s'agit d'une possession impériale, je me suis aventuré, avec un profond respect et mû seulement par mon humble désir de servir la science, à me demander si la clef secrète de l'alchimie ne serait pas cachée dans ce morceau de *Ch'ih shih chich*. »

Pour en revenir à la préparation de Ko Hung dont les ingrédients ont été maintenant plus ou moins identifiés, voici la suite des opérations nécessaires pour obtenir de l'or. Avec ces diverses substances, on préparait une pâte qui était chauffée pendant trente-six jours. Le fumier de cheval servait souvent à entretenir la chaleur. Après les trente-six jours de chauffage, on ajoutait une centaine de livres de mercure à 240 g de la substance obtenue et on chauffait le mélange. Si l'opération avait alors réussi, de l'or devait apparaître dans le mercure. Il s'agissait plutôt d'un « procédé particulier » pour fabriquer de l'or, comme en ont imaginé très souvent des alchimistes occidentaux – parfois avec succès – plutôt que d'une transmutation métallique proprement dite, du moins au sens où les grands alchimistes arabes et européens l'entendent.

À partir du VI^{e} siècle après J.-C. environ, l'alchimie chinoise s'éloigna de plus en plus de la pratique pour s'engager vers les voies mystiques de l'alchimie spirituelle. Les opérations des vieux maîtres furent alors comprises sous forme allégorique et appliquées uniquement à l'homme, considéré en lui-même comme réceptacle et but ultime de l'œuvre. Cette alchimie « ésotérique » est exposée dans le traité sur *le Dragon et le Tigre* de Su Tung-P'o, composé en 1110 après J.-C., où l'auteur écrit : « Le dragon, c'est le mercure. Il est semen et sang. Il vient du rein et est conservé dans le foie… Le tigre, c'est le plomb. Il est souffle et force corporels. Il sort de l'esprit et est conservé par les poumons… Quand l'esprit se meut, le souffle et la force agissent en même temps que lui. Quand les reins se gonflent, le semen et le sang coulent en même temps qu'eux. » (Waley, *Notes on Chinese Alchemy.)* Dès lors, l'alchimie taoïste abandonne la voie opérative qui nous intéresse ici et nous ne la suivrons donc pas.

Le seul contact que semble avoir eu le Japon antique avec l'alchimie fut le passage de Hsu Fu qui visita ce pays dans le but de découvrir l'élixir de longue vie à la demande du premier empereur de la dynastie Ch'in, soit vers 200 avant J.-C. Il existait par contre une alchimie indienne très antique puisqu'on a découvert une traduction chinoise d'un traité de Nâgârjuna, précédant de trois cents ans les débuts de l'alchimie arabe, et indiquant deux méthodes de transmutation en or. Il semble qu'il ait existé une alchimie opérative, essentiellement magique, à une période reculée de

l’histoire indienne, mais, très rapidement, l’alchimie ne fut plus employée qu’en tant que technique spirituelle en Inde. Ainsi que le dit Mircea Eliade, dans le chapitre qu’il consacre à l’alchimie indienne de son ouvrage *Forgerons et alchimistes* : « Tout cela revient à dire que, pour l’alchimiste indien, les opérations sur les substances minérales n’étaient pas, et ne pouvaient pas être, de simples expérimentations chimiques : elles engageaient, au contraire, sa situation karmique, en d’autres termes, elles avaient des conséquences spirituelles décisives. »

Nous allons maintenant abandonner l’alchimie orientale pour arriver à l’école alexandrine dans laquelle, sous l’influence de Marcelin Berthelot, on a longtemps cru voir le berceau natal de tout l’art hermétique.

1- À noter que le nom de son traité est parfois donné pour pseudonyme à Ko Hung.

3
L’alchimie égyptienne et alexandrine

Pour les auteurs de l’Antiquité, l’alchimie remontait à Hermès Trismégiste, roi fabuleux de l’époque prépharaonique. On lui attribue de nombreux traités, qui sont certainement apocryphes, mais surtout on lui reconnaît la paternité de la fameuse *Table d’Émeraude*, qui est la bible hermétique[1] de tous les alchimistes et astrologues. Il s’agit d’un très court résumé du Grand Œuvre présenté sous une forme symbolique, abstraite et fort difficile à comprendre. D’après une légende, cette table aurait été gravée, avec une pointe de diamant suppose-t-on, sur une lame d’émeraude, d’où son nom. Je vais maintenant la citer ici *in extenso,* dans la traduction de l’adepte contemporain Fulcanelli, qui me semble la plus claire :

« Il est vrai, sans mensonge, certain et très véritable :

« Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ; par ces choses se font les miracles d’une seule chose. Et comme toutes les choses sont et proviennent d’UN, par la médiation d’UN, ainsi toutes les choses sont nées de cette chose unique par adaptation.

« Le Soleil en est le père, la Lune la mère. Le vent l’a porté dans son ventre. La Terre est sa nourrice et son réceptacle. Le Père de tout, le Thélème du monde universel est ici. Sa force ou puissance reste entière, si elle est convertie en terre. Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l’épais, doucement, avec grande industrie. Il monte de la terre et descend du ciel, et reçoit la force des choses supérieures et des choses inférieures. Tu auras, par ce moyen, la gloire du monde et toute obscurité s’enfuira de toi.

« C’est la force, forte de toute force, car elle vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide. Ainsi, le monde a été créé. De cela sortiront

d’admirables adaptations, desquelles le moyen est ici donné.

« C’est pourquoi j’ai été appelé Hermès Trismégiste, ayant les trois parties de la philosophie universelle.

« Ce que j’ai dit de l’Œuvre solaire est complet. »

On trouve dans cette *Table d’Émeraude* les deux grands principes de la philosophie hermétique, soit l’unité de la matière (toutes les choses sont nées de cette chose unique par adaptation), qui est une conception scientifique que seulement notre siècle a réussi à démontrer et, d’autre part, l’union du microcosme (c’est-à-dire l’homme) au macrocosme (c’est-à-dire l’univers) qui est indiquée dans la phrase : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. » Cette doctrine métaphysique est le fondement de l’astrologie tout autant que de l’alchimie, mais n’est pas admise, elle, par la science moderne, du moins dans l’état actuel de son avancement.

Ce texte va également nous permettre d’essayer de définir l’étymologie exacte du mot « alchimie », qui est très controversée. Son origine est assurée. Il s’agit des deux mots arabes *al kimiya*, *al* étant un article défini, le sens généralement admis pour *kimiya* est « terre noire », nom qui peut être rapporté à l’Égypte elle-même (si l’on en croit Plutarque) ou à la noirceur qui est un des stades de l’œuvre alchimique. Mais une autre étymologie est tout aussi possible. Dans les vieux traités grecs, on trouve parfois des références à un fondateur mythique de l’alchimie nommé Chémès. Or, un des alchimistes d’Alexandrie, Zozime le Panapolitain, que nous allons bientôt découvrir, indique dans un de ses traités que Chémès aurait été un « prophète juif ». Écoutons alors l’analyse subtile de René Alleau *(Encyclopedia Universalis*, article « Alchimie ») : « Cet auteur, selon un procédé fréquent dans la littérature hermétique, voile ainsi une précieuse indication philologique par un fait pseudo-historique : la *légende* a ici son sens premier et révèle exactement “ce que l’on doit lire”, c’est-à-dire ce que l’initié doit entendre. Ayant vécu longtemps à Alexandrie, qui comptait alors de nombreux savants juifs, Zozime ne pouvait ignorer qu’en hébreu *chémès* est le soleil. Afin de préciser son propos, Zozime, dans ses *Instructions à Eusébie*, déclare : “Le grand soleil produit l’Œuvre, car c’est par le soleil que tout s’accomplit”. »

Il est aisé de rapprocher cette définition de la fin de la *Table d’Émeraude* : « Ce que j’ai dit de l’Œuvre solaire est complet. » L’alchimie serait donc la science fondée sur les *mystères* du soleil, c’est-à-dire sur les

révélations initiatiques faites par les prêtres des cultes solaires en Mésopotamie puis en Égypte.

L'ancienne Égypte fut-elle le berceau de l'alchimie occidentale ? Rien n'est moins certain car il semble bien que cette science, tout comme ses sœurs l'astrologie et l'astronomie, y a été importée de Babylonie. On sait aujourd'hui que l'astrologie a pris naissance à Sumer, c'est-à-dire dans la très ancienne Chaldée, au IV^{e} millénaire avant J.-C. ou même avant ; on ne possède pas une certitude similaire en ce qui concerne l'alchimie, néanmoins de nombreux indices laissent penser que les apports chaldéens furent importants. Les auteurs alexandrins, qui nous ont laissé les premiers textes hermétiques écrits dans cette région du globe, se réfèrent souvent aux enseignements reçus de Babylonie. L'un des plus anciens, qui usurpa le nom du philosophe grec Démocrite, eut pour maître un Chaldéen, le Mède Ostanès ; par ailleurs, ce *pseudo-Démocrite* compare souvent les pratiques des Adeptes persans à celles des Égyptiens. Zozime parle également de maîtres provenant de Perse tel le pseudo-Zoroastre, et Olympiodore cite le livre des Kyranides dont l'origine persane est assurée.

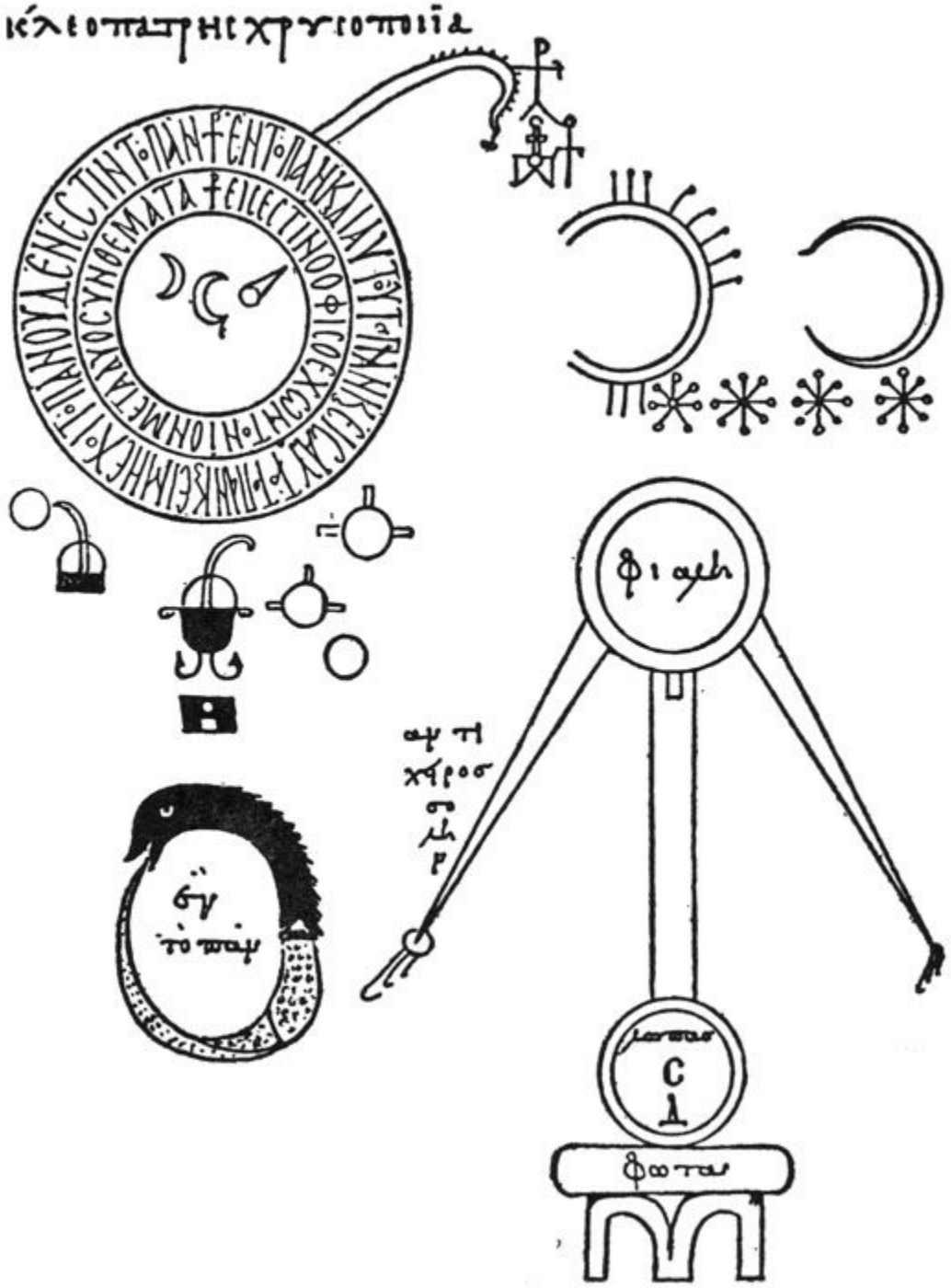


FIG. 2. – La chrysopée de Cléopâtre.

(In *Les origines de l'alchimie*, de M. Berthelot.)

Il semble donc que l'alchimie occidentale eut pour berceau, tout comme l'astrologie, l'ancienne Chaldée, d'où elle passa en Égypte puis conquit le monde grec. En fait, lorsque nous la retrouverons à Alexandrie, entre le III^{e} et le VIII^{e} siècle après J.-C., cette alchimie est déjà décadente et profondément altérée. Assez paradoxalement, l'importance que les historiens des sciences attribuent à cette école alchimique d'Alexandrie ne vient nullement de ses apports réels, mais bien des travaux d'un chimiste contemporain, Marcelin Berthelot. En effet, celui-ci fit paraître, en 1885, un très important ouvrage intitulé *les Origines de l'alchimie*, ainsi qu'un volume de traductions des textes alchimiques grecs de l'Antiquité. Berthelot, qui ignorait totalement l'antériorité de l'alchimie chinoise et n'avait pas une connaissance approfondie de l'état de cette science dans l'ancienne Égypte et en Babylonie, crut découvrir les origines de l'art hermétique dans la seule école alexandrine : c'est à cette erreur qu'elle doit aujourd'hui l'essentiel de sa célébrité usurpée.

Le maître incontesté auquel se rattachait toute l'école alexandrine était le philosophe grec Démocrite (mort vers 357 avant J.-C.). C'est lui qui fut le fondateur de l'école atomistique, abandonnée au Moyen Âge et pendant la Renaissance, mais reconnue pour vraie aujourd'hui. Démocrite était un esprit scientifique de premier ordre, pratiquant une sévère critique rationaliste et Aristote se réfère souvent à son autorité.

Démocrite était né à Abdère, petit port de la mer Égée. Son père avait une charge importante à la cour de Xerxès, roi de Perse, et l'éducation du jeune homme fut confiée aux meilleurs philosophes de la nation, parmi lesquels on comptait Ostanès le Chaldéen déjà cité qui sera un autre des « grands ancêtres » réclamés par l'alchimie alexandrine. Démocrite ne jugea pas les enseignements qu'il avait reçus suffisants, et décida de voyager. Ainsi, d'après Diodore, Démocrite passa cinq années d'études en Égypte. C'est là qu'il aurait été initié à la philosophie hermétique et même (si l'on en croit Pline) à la magie. C'est ici que, dès l'Antiquité, l'histoire du véritable Démocrite et celle du pseudo-Démocrite, l'alchimiste alexandrin qui usurpa son nom, commencent à s'interpénétrer. D'après la chronique de Syncellus *(Chronographiae*, page 248), Démocrite parvint jusqu'à Memphis où il rencontra, dans le temple de cette ville, la fameuse femme alchimiste Marie la Juive dont il devint l'ami. Tous deux auraient alors reçu une initiation hermétique élevée des prêtres égyptiens, en particulier ils

auraient appris les moyens pour faire de l'or, de l'argent et des pierres précieuses. Ce sont ces enseignements que Démocrite aurait résumés dans son traité *l'Art sacré* où il rendait hommage à Ostanès et à ses maîtres égyptiens *(De auro et argento et lapidibus et purpura, sermone per ambages composito scripsit, quo dicendi genere usa est etiam Maria)*. Malheureusement, il semble plutôt que cette Marie la Juive vivait au IV^{e} siècle *après* J.-C. et non avant !

Le principal ouvrage alchimique de l'auteur, ou des auteurs, ayant signé du pseudonyme Démocrite, est *Physica et Mystica*. Ce livre n'a aucune unité puisqu'il commence par une recette pratique pour teindre les étoffes en pourpre, continue par une évocation aux enfers d'Ostanès, le maître légendaire de Démocrite, et se termine par des recettes de procédés alchimiques. Voici comment Marcelin Berthelot parle du contenu de cet ouvrage qu'il a particulièrement étudié : « Le second fragment (évocation magique) rapporte que le maître étant mort, sans avoir eu le temps d'initier Démocrite aux mystères de la science, ce dernier l'évoqua du sein des enfers. "Voilà donc la récompense de ce que j'ai fait pour toi !" s'écrie l'apparition. Aux questions de Démocrite, elle répond : "Les livres sont dans le temple." Néanmoins, on ne réussit pas à les trouver. Quelque temps après, pendant un festin, on vit une des colonnes du temple s'entrouvrir, on y aperçut les livres du maître, lesquels renfermaient seulement les trois axiomes mystiques : "La nature se plaît dans la nature ; la nature triomphe de la nature ; la nature domine la nature" ; axiomes qui reparaissent ensuite comme un refrain, à la fin de chacun des paragraphes de l'opuscule alchimique proprement dit. (…)

« Quoi qu'il en soit, le récit de l'évocation que je viens de rappeler nous ramène aux ouvrages magiques apocryphes que l'on attribuait déjà à Démocrite du temps de Pline ; je ne serais pas surpris qu'il en fût même tiré. Nous aurions alors ici trois ordres de morceaux de dates différentes : la partie alchimique, apocryphe, et la plus récente, mais antérieure au IV^{e} siècle de notre ère ; la partie magique, également apocryphe, mais précédant Pline ; et la partie technique, peut-être la plus ancienne, se rattachant seule à Démocrite ou plutôt à son école. Cette association, pour les copistes, de fragments d'époques différentes n'est pas rare dans les manuscrits. »

Les principaux alchimistes alexandrins dont l'existence historique est certaine, et qui ont laissé suffisamment de textes écrits pour donner une idée de l'état de leur science, sont Zozime le Panapolitain, Marie la Juive et l'évêque Synésius. Nous allons les examiner rapidement. Zozime, nommé « la couronne des philosophes », vécut au IV^{e} siècle après J.-C. et était originaire de la ville de Panapolis. Il écrivit vingt-huit volumes sur l'alchimie dont seulement quelques-uns nous sont parvenus ; ils sont néanmoins suffisants pour se faire une opinion sur les idées professées par ce philosophe. Voici, par exemple, un extrait de ses *Mémoires authentiques :* « Sur l'eau divine : voici le divin et grand mystère, la chose cherchée par excellence. C'est le tout. De nature, une seule essence ; car l'une d'elles entraîne et tombe de l'autre. C'est l'argent liquide (mercure), l'androgyne, qui est toujours en mouvement. C'est l'eau divine que tous ignorent. Sa nature est difficile à comprendre : car ce n'est ni un métal, ni de l'eau, ni un corps métallique. On ne peut le dompter ; c'est le tout dans le tout, il a vie et souffle. Celui qui entend ce mystère possède l'or et l'argent. » Ce texte est très proche des écrits des alchimistes du Moyen Âge et de la Renaissance, il se réfère au mercure philosophique dont nous aurons l'occasion de reparler souvent.

Dans son ouvrage *Le Livre de la vertu*, on trouve des descriptions allégoriques du magistère philosophal qui annoncent déjà *Le Songe Verd* de Bernard le Trévisan au XV^{e} siècle, ou l'introduction d'*Hermès dévoilé* de Cyliani au XIX^{e} siècle : « Construis, mon ami, un temple monolithe, semblable à la céruse, à l'albâtre, un temple qui n'ait ni commencement ni fin, et dans l'intérieur duquel se trouve une source de l'eau la plus pure, brillante comme le soleil. C'est l'épée à la main qu'il faut chercher à y pénétrer, car l'entrée est étroite. Elle est gardée par un dragon qu'on doit tuer et écorcher. En réunissant les chairs et les os, il faut en faire un piédestal, sur lequel tu monteras pour arriver dans le temple où tu trouveras ce que tu cherches. Car le prêtre, qui est l'homme d'airain que tu vois assis près de la source, change de nature et se transforme en un homme d'argent, qui lui-même, si tu le désires, peut se transformer en un homme d'or. »

Ces changements de la nature du prêtre évoquent bien entendu les changements d'états que subit la matière première sous l'influence du mercure philosophique au cours de la coction[2] finale.

Ailleurs, Zozime écrit : « Reçois cette pierre qui n'est pas une pierre, cette chose précieuse qui n'a pas de valeur, cet objet polymorphe qui n'a point de forme, cet inconnu qui est connu de tous. » Il s'agit ici non de la Pierre philosophale, comme le croyait Berthelot qui cite cet extrait, mais bien de la matière première, substance métallique entourée d'une gangue minérale qui la rend commune et méprisée de chacun. Un alchimiste contemporain ne parlerait pas autrement.

On a peu de renseignements sur Marie la Juive sinon qu'elle semble avoir été contemporaine de Zozime. Le fameux bain-marie, si connu de toutes les maîtresses de maison, est une de ses découvertes. Elle inventa aussi un appareil nommé kérotakis, qui est un récipient hermétiquement fermé où l'on exposait des métaux réduits en minces feuilles à l'action de vapeurs. Enfin c'est elle qui, la première, inventa l'aréomètre dont la redécouverte fut effectuée seulement au XVIII^{e} siècle par Baumé et qui porte encore, avec quelque injustice, le nom de ce chimiste.

Synésius est né vers l'an 365 dans la ville de Cyrène en Libye. D'après les auteurs de l'Antiquité, sa généalogie remonterait jusqu'aux anciens rois de Sparte, voire jusqu'à Hercule lui-même. Afin de poursuivre ses études, Synésius quitta assez tôt Cyrène pour Alexandrie où, lui avait-on dit, une femme nommée Hypatia enseignait la philosophie de Platon avec un grand art. Il devint son plus fidèle disciple et soumit à son jugement tous ses premiers ouvrages. Mais du point de vue qui nous intéresse, c'est également à Alexandrie qu'il fit connaissance avec la science hermétique à travers un savant égyptien nommé Dioscore, qui lui prêta le traité du pseudo-Démocrite.

Après un décevant voyage à Athènes, où savants et philosophes des siècles passés avaient laissé place aux marchands, Synésius retourna dans sa patrie où il poursuivit ses études dans une calme retraite. En 397, les habitants de Cyrène le députèrent à Constantinople pour représenter l'état déplorable où se trouvait leur patrie à l'empereur Arcade. Il n'en revint qu'en l'an 400 après, croit-on, s'être fait baptiser. En 403, il est certain qu'il se maria à Alexandrie. Auparavant, en 401, il avait été élu évêque de Ptolemaïs par ses concitoyens.

Parmi les ouvrages conservés de Synésius existent un livre historique, une sorte de clé des songes, une correspondance très importante et plusieurs textes alchimiques. Ceux-ci ne diffèrent pas sensiblement de ceux de Zozime et autres contemporains ni dans leur sens ni, surtout, dans leur

obscurité. Par exemple : « Tire d'eux ton vif-argent et tu en feras la médecine ou quintessence, puissance impérissable et permanente, nœud et lien de tous les éléments qu'elle contient en soi, esprit qui réunit toute chose. » Un fait extraordinaire, qu'il n'est évidemment plus possible aujourd'hui de vérifier, survint dans les dernières années de la vie de l'évêque. Il avait pour ami un autre philosophe nommé Evagre qui refusait obstinément d'embrasser la foi chrétienne comme l'avait fait Synésius. Celui-ci tenta de le convertir des années durant. Un jour enfin, Evagre consentit à préciser ses objections principales. Il s'agissait essentiellement du jugement dernier où les hommes devaient retrouver leur enveloppe charnelle pour se présenter devant Dieu et de l'idée que la charité, faite de son vivant, est rendue au centuple dans le royaume divin. Synésius lui assura que tous ces enseignements étaient parfaitement véridiques. Peu après, Evagre se laissa convaincre et accepta de se convertir. C'est alors qu'il remit entre les mains de l'évêque trois cents pièces d'or, destinées aux pauvres, en lui disant : « Recevez cet or, distribuez-le aux pauvres et faites-moi une promesse de votre main, par laquelle vous m'assurez que Jésus-Christ me rendra aux siècles à venir la récompense de cette aumône. » Synésius promit et oublia l'incident. Quelques années plus tard, Evagre vint à mourir après avoir exigé de ses enfants qu'ils l'ensevelissent avec la promesse écrite faite par l'évêque. Trois jours après son décès, il apparut en songe à Synésius et lui dit : « Venez à mon tombeau pour retirer votre promesse ; car il ne m'en est plus rien dû. Elle a été acquittée et j'ai reçu tout ce que je devais recevoir. Vous en aurez l'assurance par la quittance même que j'en ai écrite de ma propre main. »

Très surpris, l'évêque envoya quérir les enfants de son ami défunt et leur demanda s'ils avaient mis quelque papier dans le tombeau de leur père, ce dont ils convinrent. L'évêque leur fit alors part du songe qu'il avait eu et se rendit avec eux et quelques ecclésiastiques de son église jusqu'au tombeau d'Evagre qu'il fit ouvrir. On retrouva bien entre les mains du mort la promesse écrite par l'évêque mais quelques lignes y avaient été ajoutées, de la main d'Evagre, semblait-il : « Moi, Evagre, philosophe, à vous monseigneur l'évêque Synésius, salut. J'ai reçu ce que je devais recevoir, selon qu'il était porté par cette promesse, écrite de votre main ; j'en ai été satisfait entièrement et je n'ai plus d'action contre vous pour l'or que je vous ai donné et que j'ai donné par vous à Jésus-Christ notre Dieu et notre sauveur. »

L’abbé Lenglet du Fresnoy, qui cite ce conte dans son *Histoire de la philosophie hermétique* (Paris, 1744) conclut en ces termes : « Ceux qui furent présents à ce spectacle en furent dans l’admiration et dans l’étonnement et en rendirent grâce à Dieu par des hymnes de louange. On assure même que cette promesse où ces lignes avaient été écrites de la main de ce philosophe chrétien, après sa mort, fut gardée pendant plusieurs siècles dans la sacristie de l’église de Cyrène, et que toutes les fois qu’un nouveau sacristain entrait en charge, en lui donnant les vases et les ornements sacrés, on lui confiait particulièrement cet écrit pour le garder avec soin et le passer de main en main à leur successeur. »

1- Le mot hermétique vient d’ailleurs du nom Hermès. Ce roi légendaire ne semble pas avoir de rapport avec le dieu grec, qui fut appelé Mercure par les Romains.

2- Il s’agit de la cuisson que subit la matière philosophique dans un four, l’athanor, pour donner la Pierre philosophale.

4
L’alchimie arabe

L’école d’Alexandrie s’éteignit au VIII^e siècle après J.-C., mais le flambeau hermétique avait été repris depuis un siècle par l’Islam. Il est à noter que les initiateurs de l’alchimie arabe furent essentiellement les Persans, et non les Grecs, et qu’elle semble avoir bénéficié d’enseignements initiatiques dont les racines plongeaient jusque dans l’ancienne Babylonie, enseignements dont avait été privée l’école grecque d’Alexandrie. C’est ce qui fait écrire à René Alleau (article cité) : « Cette complexité d’apports et d’influences a fait de l’alchimie arabe une gnose ésotérique et initiatique d’une ampleur et d’une profondeur que l’on ne saurait comparer au douteux syncrétisme de l’hermétisme alexandrin. »

Le plus grand philosophe hermétique que va produire l’Islam est Geber, « roi des Arabes et prince des philosophes », dont la renommée restera vive jusqu’au XVIII^e siècle. Voici ce que l’on sait de lui. Les Imans étaient les chefs spirituels mais aussi temporels de l’Islam, l’un d’entre eux, le sixième Ja’far, avait la réputation d’être passé maître dans les sciences secrètes, en particulier l’astrologie et l’alchimie. Un de ses élèves était le futur Geber (de son véritable nom : Abu ‘Abd Allah Jabir ibn Hayyan al-Sufi) qui serait né aux environs de l’année 730. Il devint l’un des plus grands philosophes et savants de son temps, passant maître dans des disciplines aussi diverses que l’astrologie, l’astronomie, la magie, la médecine, les mathématiques, la musique, la philosophie et l’alchimie. Il écrivit plusieurs centaines d’ouvrages (d’aucuns disent trois mille) qui constituaient une véritable encyclopédie des connaissances de l’époque. L’historicité du personnage de Geber n’est pas assurée et nombre d’auteurs pensent qu’il s’agissait d’un pseudonyme commun aux membres de la confrérie Ikhwan al Safa, « les

frères de la pureté et de la fidélité », qui rédigèrent au X^{e} siècle une encyclopédie. D'autres spécialistes, tel H.E. Stapleton, considèrent au contraire que Geber fut un philosophe réel et le maître à penser des premiers membres des Ikhwan al Safa qui auraient alors publié d'abord ses œuvres véritables, puis les leurs en continuant d'utiliser le nom de leur maître.

C'est chez Geber que nous allons rencontrer, exprimée pour la première fois clairement, l'idée fondamentale de l'alchimie : tous les métaux sont composés de deux éléments de base, le soufre et le mercure des philosophes (auxquels, à partir de Basile Valentin, au XV^{e} siècle, on ajoutera un principe de liaison appelé sel ou arsenic). Ici, une remarque essentielle s'impose : les expressions mercure ou soufre des philosophes ne désignent en aucun cas les corps chimiques portant des noms identiques (et il ne faut pas confondre non plus le mercure des philosophes avec le mercure philosophique que nous verrons plus loin) : ces expressions désignent seulement deux constituants intimes de la matière symboliquement désignée sous ces vocables[1] dont l'identité avec des noms chimiques vulgaires est faite pour égarer le profane. Dans ce système, l'idée de transmutation était parfaitement possible puisqu'il suffisait, dans une substance donnée, de faire varier la proportion de soufre ou de mercure pour obtenir un autre corps chimique. Geber estimait ainsi qu'il pouvait « soigner les métaux » au moyen d'élixirs (ce dernier mot est d'ailleurs d'origine arabe) ; il admettait également la présence dans les corps chimiques des quatre éléments chers à Aristote. Par exemple, pour lui, l'or avait pour qualités externes la chaleur et l'humidité et pour qualités internes le froid et la sécheresse. L'argent avait exactement les qualités inverses. Ainsi, pour transmuter de l'argent en or, il fallait faire passer ses qualités internes à l'extérieur et en même temps amener son froid et sa sécheresse à l'intérieur. L'idée de Geber était donc que l'alchimiste devait d'abord déterminer exactement la proportion des qualités issues des quatre éléments, air, terre, eau et feu, qui existent dans chaque substance puis, par addition d'un élixir approprié, modifier les proportions de ces qualités afin d'opérer la transmutation d'un corps en un autre.

Du point de vue pratique, Geber opérait par distillations successives. Dans les cas de distillations de matières organiques il obtenait : un liquide dans lequel il identifiait l'élément eau, une huile inflammable où il pensait

découvrir l'élément air, une substance combustible qu'il considérait comme l'élément feu, et un résidu minéral qu'il tenait pour l'élément terre. Il estimait que le liquide était froid et humide, l'huile chaude et humide, la substance combustible chaude et sèche et le résidu froid et sec. Son but était d'éliminer dans chaque cas une des deux qualités afin d'arriver à des « éléments purs » dont l'addition à telle ou telle autre substance permettrait alors la modification de ses propriétés, donc d'effectuer sa transmutation. Ainsi il affirme avoir distillé de l'eau sept cents fois d'affilée afin d'éliminer l'élément humide de cette substance pour ne conserver que l'élément froid. Après la sept centième distillation, il prétendait que l'eau s'était transformée en un produit blanc et brillant de nature solide et d'aspect voisin du sel. À ses yeux, il avait alors isolé l'élément pur de la froideur résidant dans l'eau. Un tel raisonnement paraît totalement aberrant aux yeux de la science moderne, mais il est vrai que personne d'autre ne s'est amusé depuis à distiller de l'eau sept cents fois de suite.

À ce propos, le professeur Sherwood Taylor, ancien directeur du Science Museum de Londres, écrit dans son livre *The Alchemists* (William Heinemann, 1951) : « Geber pensait que l'alchimiste pouvait tirer l'élément complètement froid de son "eau", l'élément totalement humide de son "huile", l'élément complètement sec de sa "terre" et l'élément complètement chaud de sa "teinture". Ce dernier terme semble désigner une substance annonçant la Pierre philosophale car elle était décrite comme un corps transparent, brillant, lustré et rouge ; on peut penser que cet élément manquait dans les métaux vulgaires et était présent dans l'or. Après avoir obtenu ces "éléments purs", l'alchimiste les mélangeait selon des proportions bien spécifiques afin d'élaborer l'élixir convenable, destiné à être appliqué à un métal quelconque d'une façon d'ailleurs assez compliquée. La transmutation pouvait alors prendre place. »

La dualité de conception relative à la composition des corps simples, à savoir qu'ils contiennent du soufre et du mercure en quantité variable ou les quatre éléments aristotéliciens en proportions différentes, peut surprendre, elle provient sans doute du fait que les œuvres de Geber ne furent pas écrites par un auteur unique, la théorie dérivée des quatre éléments d'Aristote vint assurément en premier et ne fut que par la suite transformée dans la théorie soufre-mercure proprement alchimique. C'est là aussi l'opinion du chimiste anglais John Read, de la Royal Society, qui, dans son livre *De l'alchimie à la chimie* (Fayard, 1959), écrit : « Les alchimistes

musulmans ont adhéré essentiellement à la philosophie aristotélicienne, tout en la modifiant de diverses manières. En particulier la théorie des quatre éléments. Les éléments contraires, opposés deux à deux, se présentent maintenant sous une nouvelle forme. Le feu devient soufre et l'eau devient mercure[2]. »

Le traité d'alchimie le plus célèbre de Geber reste *La Somme des perfections du magistère*, mais nous ne possédons qu'une traduction latine de cet ouvrage qui date seulement de la fin du XIII^{e} siècle. L'original n'ayant jamais pu être retrouvé, il est possible qu'il s'agisse d'un texte complètement apocryphe, ce fut néanmoins lui qui, en Europe, contribua le plus à la gloire de l'alchimiste arabe.

En dehors de Geber, le plus célèbre philosophe hermétique que nous ait donné l'Islam fut probablement[3] un Persan nommé Rhazès (son véritable nom était Abu Bakr Muhammad ibn Zakariya al-Razi) né à Razi près de Téhéran vers 864 (décédé vers 932). Rhazès fut également un encyclopédiste et ses écrits portèrent sur des sujets aussi variés que la médecine, la philosophie, les mathématiques, la logique, l'éthique, la grammaire, la musique, la métaphysique, la religion, l'alchimie et même les échecs ! C'était un esprit positiviste, scientifique au sens rationaliste du terme, opposé à toute idée d'élection divine et ses œuvres sont beaucoup plus préchimiques qu'alchimiques dans le domaine qui nous intéresse. Il étudia d'abord la philosophie puis consacra ses jeunes années à lire de la poésie et à composer une encyclopédie de la musique. Vers la trentaine, il partit pour Bagdad visiter un hôpital alors célèbre entre tous. La médecine le fascina et il décida d'y consacrer le reste de sa vie. Son intérêt pour l'art hermétique semble dater de la première période de sa vie, époque où il écrivit : « Aucun homme ne mérite le nom de philosophe s'il n'a pas maîtrisé la chimie aussi bien du point de vue théorique que pratique. » Il est à noter que Rhazès donnait à l'alchimie le nom d'astronomie terrestre par opposition avec l'astronomie céleste, ou supérieure, c'est-à-dire l'astrologie. Le mot « astrologie » devant être pris dans son sens noble, c'est-à-dire d'interdépendance du microcosme humain au macrocosme astral et non dans celui, mercantile, de marchands d'horoscopes.

Le livre des secrets de Rhazès abonde en descriptions de préparations chimiques importantes, telles celles de l'acide sulfurique, de l'eau-de-vie,

des sels, des aluns. Les substances chimiques décrites étaient logiquement classées en corps métalliques, vitriol, borax, sels, esprits et minéraux. À côté de ces parties très claires de l'ouvrage, on y trouve aussi les méthodes pour préparer l'élixir transmutatoire de l'argent et de l'or qui elles, bien que débarrassées des allégories obscures des autres alchimistes, n'en sont pas plus compréhensibles pour autant.

Pour terminer ce chapitre sur l'alchimie islamique en général, et Rhazès en particulier, je citerai le seul quatrain qui ait été sauvé de ses œuvres poétiques et soit parvenu jusqu'à nous :

Ce corps languide s'affaiblissant jour après jour
M'apprend que je disparaîtrai bientôt.
Hélas ! Je ne sais où se dirige l'âme
Quand elle déserte cette argile fatiguée et usée.

1- On pourrait tout aussi bien les nommer A et B.

2- Voir page 53.

3- Ses écrits alchimiques sont peut-être apocryphes, car on n'en connaît qu'une compilation andalouse du XVI^{e} siècle.

5
L’alchimie européenne au XIII^e siècle

1. Les théories

À partir du XI^e siècle, les contacts entre la civilisation occidentale et l’Islam vont être plus étroits, du fait des croisades d’abord, puis de la prise de Constantinople. Par ailleurs, l’Espagne et la Sicile furent des voies de pénétration toutes trouvées pour la philosophie hermétique en provenance du continent africain. Les copies de certaines œuvres de Geber commencèrent alors à circuler, ainsi qu’un recueil intitulé *Turba Philosophorum* (c’est-à-dire « L’assemblée des auteurs alchimiques »), qui allait fournir une base traditionnelle aux recherches des premiers praticiens d’Europe.

Plusieurs allaient devenir des philosophes hermétiques de premier plan, tels Roger Bacon en Angleterre, Albert le Grand en Allemagne puis en France, Arnauld de Villeneuve en Italie et, sur la fin du siècle, Raymond Lulle à Majorque. Par leurs écrits, ces auteurs vont donner un rayonnement à la science alchimique qui s’étendra à travers toute l’Europe ; ils vont même en établir les principes généraux pour les siècles à venir. Aujourd’hui, les écrits d’un adepte du XX^e siècle, tel Fulcanelli, ne diffèrent pas essentiellement des enseignements qu’on peut tirer des textes attribués à Roger Bacon ou à ses contemporains. Tout au plus l’esprit en est-il légèrement différent, dans ce sens qu’il fait moins intervenir le divin dans les petites choses, tout en conservant à Dieu la primauté d’action dans

l’opération alchimique qui ne peut réussir sans son consentement. Il ne faut donc pas s’étonner que des hommes d’église tels que Rober Bacon, Albert le Grand et son disciple saint Thomas d’Aquin aient pratiqué l’alchimie, car ces opérations n’avaient rien de commun avec la sorcellerie, mais, au contraire, prétendaient louer Dieu à travers l’élaboration du magistère philosophal. La Pierre étant d’origine divine, sa fabrication ne pouvait être réussie que *par* Dieu et *pour* Dieu ; elle était en fait un Christ minéral où s’incorporait la triple essence de la divinité. Cette triple essence : Jésus le Fils, le Saint-Esprit et Dieu le Père, est bien entendu à rapprocher de la triplicité contenue dans la matière première : mercure, soufre et sel.

Comme nous l’avons déjà vu chez les auteurs de l’Antiquité, l’alchimie du Moyen Âge va poser en principe le concept d’unité de la matière. Ainsi, Raymond Lulle écrit dans son *Testament :* « Omnia in unum » ; au XV^{e} siècle, Basile Valentin, dans son *Char de triomphe de l’antimoine*, écrira : « Toutes choses viennent d’une même semence ; elles ont toutes été, à l’origine, enfantées par la même mère. »

Le second principe affirme que la matière première est un corps défini, qui existe dans la nature, et peut être identifié par le chercheur. Tous les auteurs la décrivent de façon plus ou moins voilée, allégorique ou symbolique, mais attestent à la fois son existence et son unicité. Voici quelques citations qui le montrent. Dans les *Entretiens du roi Calid et du philosophe Morien* (Morien était un alchimiste romain du X^{e} ou XI^{e} siècle), nous pouvons lire : « C’est une pierre vile, noire et puante, qui ne coûte presque rien ; elle est un peu pesante… Ceci est la révélation et ouverture de celui qui la cherche. » Dans *La lumière sortant par soi-même des ténèbres* (texte hermétique du XVII^{e} siècle), nous lirons : « La matière est unique et partout les pauvres la possèdent aussi bien que les riches. Connue de tous, elle est de tous méconnue. Dans son erreur, le vulgaire la rejette comme de la fange ou il la vend constamment à vil prix, alors qu’elle est précieuse aux philosophes avertis. » Enfin, le célèbre adepte Alexandre Sethon, dit le Cosmopolite, écrira dans sa *Nouvelle lumière chymique :* « C’est pierre et non pierre ; elle est appelée pierre par sa ressemblance ; premièrement, parce que sa minière est véritablement pierre au commencement quand on la tire hors des cavernes de la terre : c’est une matière dure et sèche qui peut se réduire en petites parties et qui se peut broyer à la façon d’une pierre. Secondement, parce que après destruction de

sa forme qui n’est qu’un soufre puant, qu’il faut auparavant lui ôter, et après la destruction de ces parties qui avaient été composées et unies ensemble par la nature, il est nécessaire de la réduire en une essence unique, en la digérant doucement selon la nature en une pierre incombustible, résistant au feu et fondant comme la cire : ce qu’elle ne peut faire qu’en reprenant son universalité. » Comme on le voit, les alchimistes de toutes les époques sont extrêmement « envieux » dans leur description de la matière première. (Par *envieux*, on entend toute révélation des auteurs hermétiques voilée – ou même fausse, si elle est faite en termes apparemment clairs.)

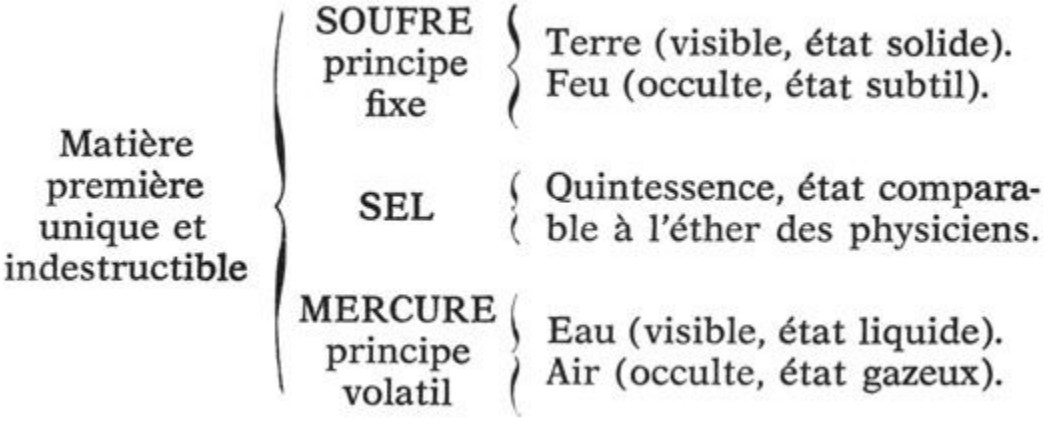
Ensuite l’alchimie posait en principe que la matière première, en particulier, et toute substance, en général, étaient composées de trois éléments en proportions variables : le soufre des philosophes, le mercure des philosophes et le sel, encore appelé arsenic. Cédons maintenant la parole à Roger Bacon[1], dans son *Miroir d’Alquimie* où il nous expose cette théorie : « Je vais parler ici des principes naturels et de la génération des métaux. Notez d’abord que les principes des métaux sont le mercure et le soufre. Ces deux principes ont donné naissance à tous les métaux et à tous les minéraux, dont il existe pourtant un grand nombre d’espèces différentes. Je dis de plus que la nature a toujours eu pour but et s’efforce sans cesse d’arriver à la perfection, à l’or. Mais, par suite de divers accidents qui entravent sa marche, naissent les variétés métalliques, ainsi qu’il est clairement exposé dans plusieurs philosophes. Selon la pureté ou l’impureté des deux principes composants, c’est-à-dire du soufre et du mercure, il se produit des métaux parfaits ou imparfaits : l’or, l’argent, l’étain, le plomb, le cuivre, le fer. […]

» Nature de l’or : l’or est un corps parfait composé d’un mercure pur, fixe, brillant, rouge, et d’un soufre pur, fixe, rouge, non combustible. L’or est parfait. (…) Nature du plomb : c’est un corps impur et imparfait composé d’un mercure impur, instable, terrestre, pulvérulent, légèrement blanc à l’extérieur, rouge à l’intérieur. Son soufre est semblable et de plus combustible. Il manque au plomb la pureté, la fixité, la couleur ; il n’est pas assez cuit. »

Ce qui précède amenait Roger Bacon à donner cette définition de l’alchimie : « C’est pourquoi je dis : l’alchimie est la science qui enseigne à préparer une certaine médecine, ou élixir, laquelle, étant projetée sur les métaux imparfaits, leur donne la perfection dans le moment même de la projection. »

On voit parfaitement la filiation avec les enseignements de Geber et la logique d'une Pierre philosophale aux propriétés transmutatoires par rapport aux enseignements alchimiques.

Comme nous l'avons vu chez les praticiens de l'Islam, la théorie des quatre éléments n'était pas abandonnée pour autant. Ainsi que l'a écrit Albert Poisson dans son ouvrage *Théories et symboles des alchimistes :* « Pour un alchimiste, tout liquide est une eau, tout solide est terre en dernière analyse, toute vapeur est air. C'est pour cela que l'on trouve dans les anciens traités de physique que l'eau ordinaire chauffée se change en air. Cela ne veut pas dire que l'eau se transforme dans le mélange respirable qui constitue l'atmosphère, mais bien que l'eau, d'abord liquide, se change en fluide aériforme, en un gaz, comme on l'a dit plus tard. Les éléments représentaient non seulement des états physiques, mais, par extension, des qualités. » Albert Poisson avait ensuite schématisé ces données dans le tableau que je reproduis ci-dessous :



Un autre des grands principes de l'alchimie, que nous avons déjà rencontré, est l'union du microcosme au macrocosme. Cela signifiait que les opérations du magistère philosophal devaient être réalisées sous des cieux congruents : c'est-à-dire qu'il fallait tenir compte de la position des astres dans l'élaboration de la Pierre philosophale. Telle conjonction astronomique dans les cieux permettait ou non d'entamer certaines phases du magistère, car, ainsi que l'écrit dans un manuscrit alchimique inédit Nicolas Valois : « Sachez donc, ô mon fils et le plus cher de mes enfants, que le Soleil, la Lune et les étoiles jettent perpétuellement leurs influences

dans le centre de la Terre. » C'est pourquoi, aussi, chaque métal était lié par une correspondance spéciale à une planète spécifique : l'or au Soleil, l'argent à la Lune, le cuivre à Vénus, le fer à Mars, l'étain à Jupiter, le plomb à Saturne et le mercure, ou vif-argent, à Mercure. L'alchimiste contemporain Armand Barbault ne s'exprime pas autrement lorsqu'il écrit dans son ouvrage *L'or du millième matin*, publié en 1969[2] : « Dans mon cas personnel, si j'ai surtout fait appel à l'astrologie, ce n'est pas seulement parce qu'elle m'a permis de déterminer le lieu et le moment du prélèvement de la matière, mais parce qu'elle indique également au mieux toutes les étapes de la préparation. »

Enfin, le dernier principe de l'alchimie résidait dans l'affirmation de l'existence de la substance qu'est la Pierre philosophale, et que nous allons essayer de définir sommairement.

La Pierre est le résultat pratique des opérations menées en laboratoire par l'alchimiste, c'est-à-dire du magistère philosophal. Celui-ci peut emprunter la *voie sèche*, qui utilise seulement le creuset et de très hautes températures. Elle est réservée aux plus grands Artistes, car elle est très difficile et dangereuse pour l'opérateur. Par cette méthode, la Pierre peut être obtenue en trois ou quatre jours seulement. La *voie humide*, qui est la méthode la plus généralement employée, est beaucoup plus longue puisqu'elle dure trois ans environ, tout aussi difficile, mais bien moins dangereuse. Dans les deux cas, si, avec l'aide de la chance et de Dieu, l'opération a réussi, on obtient une substance que l'Adepte contemporain Fulcanelli décrit ainsi : « La Pierre philosophale s'offre à nous sous la forme d'un corps cristallin, diaphane, rouge en masse, jaune après pulvérisation, lequel est dense et très fusible, quoique fixe à toute température, et dont les qualités propres le rendent incisif, ardent, pénétrant, irréductible et incalcinable. »

On peut rapprocher cette description de celle qu'a faite le grand chimiste du XVII^{e} siècle Jean-Baptiste Van Helmont, qui a écrit : « J'ai vu et manié la Pierre philosophale. Elle avait la couleur du safran en poudre, elle était lourde et brillante comme le verre en morceaux. » Il existe de nombreuses autres descriptions de cette substance qui concordent pratiquement toutes entre elles, seule la couleur de la Pierre pouvant varier du jaune safran au rouge rubis.

Mais comment savoir si la substance obtenue à la fin du magistère philosophal avait bien les vertus requises ? Une seule méthode : faire opérer

à cette Pierre, préalablement fermentée avec de l'or, par exemple, une transmutation métallique d'un autre métal en or. L'or ou l'argent obtenus étaient pour l'alchimiste la preuve absolue qu'il avait bien réussi à fabriquer la Pierre philosophale, et désormais ces métaux précieux n'intéressaient plus le véritable Adepte.

Contrairement donc à ce qu'on lit souvent sous la plume d'auteurs polygraphes, la Pierre n'avait aucun pouvoir transmutatoire direct. Pour réaliser la chrysopée (transmutation d'un métal quelconque en or) ou l'argyropée (transmutation en argent), l'alchimiste devait encore faire fermenter la matière philosophale, sous forme solide, avec de l'or ou de l'argent purifiés par fusion directe. Il obtenait alors la « poudre de projection » qui était rouge dans le cas de l'or et blanche dans celui de l'argent. Il existe de nombreuses relations d'expériences de transmutations, certaines effectuées par des scientifiques authentiques comme Van Helmont ou Helvétius ; aussi le *modus operandi* général nous est-il parfaitement connu. On prenait un métal vil, qui était généralement du plomb, du mercure ou de l'étain, et on le faisait chauffer dans un creuset jusqu'à ce qu'il ait atteint son point de fusion. À ce moment, on y précipitait quelques parcelles de Pierre philosophale (le rapport entre le poids de la Pierre et le poids du métal qu'il était capable de transmuter est mal défini, car il dépendait du mode de fabrication de la substance philosophale), mais il fallait prendre la précaution d'enrober cette Pierre dans une boulette de cire, ou un papier, sans quoi les vapeurs du métal en fusion qui se dégageaient du creuset venaient altérer le pouvoir transmutatoire de la poudre de projection. Une fois la boulette précipitée dans le métal en fusion, on recouvrait le creuset d'un couvercle (celui-ci n'étant pas absolument obligatoire) et on laissait la réaction se produire pendant un quart d'heure environ. À ce moment-là, si la transmutation était réussie, la totalité de la masse métallique était transmuée en or. Il est particulièrement important de noter qu'il n'y avait alors aucune perte de poids.

Ici, une question se pose ; lorsque nous étudierons la vie de quelques alchimistes célèbres, nous constaterons qu'ils méprisaient les richesses et avaient un train de vie fort réduit : pourquoi cette frénésie de vouloir à tout prix faire de l'or ? La réponse est relativement simple : si l'alchimiste dépense bien des années de sa vie à essayer d'élaborer la Pierre philosophale, ce n'est certes pas dans le but mesquin d'acquérir des richesses et de transmuter du plomb en or, mais bien de se transmuter lui-

même grâce à la médecine universelle et à l'élixir de longue vie obtenus à partir de la Pierre, comme nous allons le voir.

Ces deux corps, médecine universelle et élixir de longue vie, sont en fait une seule et même substance dont les propriétés étaient doubles, à savoir, guérir le corps de ses principales maladies et infirmités d'une part, et prolonger sa vie d'autre part. Cet élixir n'était autre chose qu'une dilution homéopathique de Pierre philosophale dans de l'eau distillée. Il est à noter que l'Adepte toulousain du XVI^{e} siècle, Denis Zachaire, précisait quant à lui qu'il absorbait la Pierre philosophale diluée dans du vin de Gaillac ! Autant les traités alchimiques abondent en descriptions des pouvoirs transmutatoires de la Pierre, car il s'agit finalement là d'un trompe-l'œil, autant ils sont discrets sur les effets de l'élixir chez l'homme. Il semble que la dilution homéopathique de la Pierre (prise à raison d'une goutte tous les six mois environ) provoque d'abord l'élimination des toxines du corps, puis la disparition des germes pathogènes. L'Adepte passe par une phase assez pénible où il perd ses dents, ses ongles, ses cheveux qui repousseront un peu plus tard, quel que soit son âge[3]. Le besoin d'éliminer les déchets organiques (urine, fèces) ne se fait bientôt plus sentir, la sudation seule suffisant à cette fonction d'élimination naturelle. L'alchimiste n'a alors littéralement plus besoin de manger pour vivre et on sait que, par exemple, le comte de Saint-Germain, qui passait pour être Adepte, n'absorba jamais une seule nourriture au cours des innombrables banquets auxquels il participa.

Toutes ces transformations, ou mutations, sont d'ordre physique, et il y est parfois fait allusion dans quelque manuscrit alchimique, mais si l'on veut avancer encore en direction de l'ultime secret, c'est-à-dire de la transmutation de l'alchimiste lui-même – c'est-à-dire de son esprit, de son âme –, les révélations cessent aussitôt. Il est certain que l'influence de l'élixir n'affecte pas seulement le corps humain, mais aussi les facultés intellectuelles, la spiritualité, la connaissance intime de l'univers. En fait, l'élixir permet à l'homme d'atteindre *l'état d'éveil*, je dirais presque l'état surhumain. Il ne faut voir là aucune tentative de s'égaler au Dieu créateur, aucun orgueil comparable à celui des Titans qui voulurent s'élever jusqu'à l'Olympe, bien au contraire. L'alchimiste sait qu'il ne peut réussir que par Dieu et, donc, pour Dieu. Il pense que l'homme dans son état normal est plus proche de la bête que de l'ange et que la grâce divine qui lui aura

permis d'élaborer le Christ minéral l'autorisera ensuite à devenir plus ange que bête.

Il n'est nullement de règle que l'Adepte utilise l'élixir pour prolonger son existence au-delà de son terme normal ; il existe un certain nombre de présomptions que certains Artistes, tels Nicolas Flamel, le comte de Saint-Germain ou, de nos jours, Fulcanelli, l'auraient fait, et j'ai personnellement parlé en 1971 à un disciple du mystérieux Fulcanelli, M. Eugène Canseliet, qui avait rencontré son maître dans les années cinquante, alors qu'il l'avait vu pour la dernière fois vers 1925. Or, Fulcanelli, septuagénaire à l'époque, ne portait plus qu'une alerte soixantaine en 1950, vingt-cinq ans plus tard ! Par contre, d'autres Adeptes, dont on peut raisonnablement penser qu'ils possédèrent effectivement la Pierre philosophale, ont reconnu l'avoir utilisée pour ses propriétés médicinales, mais ne semblent pas avoir cherché à s'en servir pour prolonger leur vie. C'est par exemple le cas d'un des plus grands Artistes de tous les temps, Eyrénée Philalèthe, qui soutient ce point de vue dans son célèbre ouvrage *L'entrée ouverte au palais fermé du roi*[4]. On n'est pas absolument sûr, je le reconnais, de l'identité réelle du Philalèthe, mais un certain nombre d'indices permettent de croire qu'il s'agissait d'un homme politique assez considérable à l'époque : John Winthrop (1606-1676), gouverneur du Connecticut de 1659 à sa mort, et dont les faits et gestes correspondent bien à ceux de l'Adepte. Il fut épargné par les infirmités de l'âge, mais finalement n'en subit pas moins la mort commune.

Certains lecteurs s'étonneront sans doute de me voir admettre *a priori*, semble-t-il, la réalité des transmutations métalliques et de croire à l'existence de la substance nommée Pierre philosophale. C'est que j'ai déjà consacré un livre à l'étude de ce problème, *Le Trésor des alchimistes*[5], où j'ai très longuement passé en revue les principaux cas de transmutation métallique. Je le ferai ici même, dans le détail, pour la projection effectuée par le savant qu'était Jean-Baptiste Van Helmont, à qui nous sommes redevables, entre autres, de la découverte des gaz, et qui est, à elle seule, déterminante. Mais je renvoie à mon précédent ouvrage les lecteurs que ce point précis intéresserait ; ils y trouveront les preuves historiques assurées que de nombreuses transmutations ont été réellement effectuées devant témoin, souvent même par des scientifiques, sans qu'il y ait possibilité de fraude ou de truquage. Il est à noter que les savants contemporains sont beaucoup moins hostiles aux transmutations alchimiques que l'étaient ceux

du XIX^{e} siècle. Je citerai seulement ici l'opinion du physicien atomiste Frederick Soddy, prix Nobel pour sa découverte des isotopes, qui a écrit dans son ouvrage classique, *Le Radium, interprétation et enseignement de la radio-activité :* « Il est curieux de réfléchir, par exemple, à la remarquable légende de la Pierre philosophale, qui est une des croyances les plus anciennes et les plus universelles, et dont l'origine, si loin que nous puissions remonter dans les traces du passé, ne saurait être avec certitude rapportée à sa vraie source. On attribuait à la Pierre philosophale le pouvoir non seulement d'effectuer la transmutation des métaux, mais aussi d'agir comme l'élixir de vie. Or, quelle qu'ait été l'origine de cette association d'idées, apparemment dénuée de sens, elle se montre en réalité comme l'expression très correcte et à peine allégorique de notre actuelle manière de voir. Il ne faut pas un grand effort d'imagination pour arriver à voir dans l'énergie la vie même de l'univers physique ; et on sait, aujourd'hui, que c'est grâce à la transmutation que jaillissent les sources premières de la vie physique de l'univers. Cet antique rapprochement du pouvoir de transmutation et de l'élixir de vie n'est-il donc qu'une simple coïncidence ? Je préfère croire que ce pourrait bien être un écho venu de l'un des nombreux âges où, dans les temps préhistoriques, des hommes ont suivi avant nous la route même que nos pieds foulent aujourd'hui. Mais ce passé est probablement si reculé que les atomes qui en furent contemporains ont eu littéralement le temps de se désintégrer totalement… »

1- Ou, plutôt, à l'auteur qui signe de ce nom.

2- Éditions Publications Premières. Réédition : « J'ai lu », 1970.

3- On retrouve ici les effets décrits par Wei Po-yang dans le poème cité au début du second chapitre de cet ouvrage.

4- Amsterdam, 1667. Réédition in « Bibliotheca hermetica », E.P. Denoël, 1970.

5- Éditions Publications Premières, Paris, 1970. Réédition : « J'ai lu », 1971. On trouvera dans cet ouvrage l'étude de nombreux cas historiques de transmutations et les biographies d'alchimistes, tels Albert le Grand, Basile Valentin, Bernard le Trévisan, Denis Zachaire, Edward Kelly et John Dee, le Cosmopolite et Michel Sendivogius, Helvétius, Eyrénée Philalèthe, Lascaris, Sehfeld, etc.

6
L’alchimie au XIIIe siècle

2. Les hommes

Roger Bacon naquit à Ilcester, en Angleterre, en 1214, et fut un des plus grands esprits du XIIIe siècle. On sait aujourd’hui de façon assurée qu’il pratiqua l’alchimie, même si la plupart des traités imprimés sous son nom sont apocryphes. Dans le manuscrit *Opus tertium*, dont l’authenticité ne fait aucun doute, il disserte longuement sur l’alchimie spéculative qui, d’après lui, concerne les propriétés naturelles des corps chimiques et se rapproche donc de notre actuelle chimie, ainsi que sur l’alchimie opérative qui enseigne à l’homme : « Comment faire des métaux nobles, des couleurs, et bien d’autres choses de meilleure qualité et en plus grande quantité par l’art que par la nature. Cette science est beaucoup plus importante que toutes celles qui l’ont précédée, car elle permet d’acquérir des avantages bien plus importants. Non seulement elle fournit de l’argent et une quantité d’autres choses utiles à l’État, mais encore enseigne à prolonger la vie humaine aussi loin que les lois naturelles permettent de le faire. » Il y a plusieurs autres écrits, en particulier une lettre adressée au pape, où Roger Bacon indique sa foi en l’alchimie et montre qu’il a bien été lui-même un philosophe hermétique.

Bacon commença ses études à l’université d’Oxford, puis les termina à celle de Paris, à une époque où Albert le Grand enseignait publiquement place Maubert, c’est-à-dire place de Maître-Albert – « Maubert » étant une déformation de « Maître Albert ». Roger Bacon retourna en Angleterre, et ainsi que l’écrit l’abbé Lenglet du Fresnoy : « Dès qu’il fut en état de

prendre un parti, il entra dans l'ordre de Saint-François, c'était le goût du temps. » Puis il revint à Paris et s'y fixa. Toujours est-il que Bacon apprit, outre l'inévitable latin, le grec, l'arabe, l'hébreu, afin d'étudier les écrits des Anciens dans le texte même, et non d'après les traductions latines souvent fautives qui circulaient alors. Bacon fut bientôt en état d'écrire trois grammaires : une latine, une grecque et une hébraïque, ce qui ne laisse pas d'être stupéfiant en si peu de temps. Il s'intéressa ensuite à l'optique et, dans son traité *De speculis*, commenta la nature des verres sphériques et étudia les phénomènes de réflexion et de réfraction de la lumière. D'après ses écrits et des témoignages d'époque, il semble bien qu'il ait fabriqué un tube optique, véritable télescope avant la lettre, ce qui ôterait encore un peu de gloire de Galilée qui passe pour avoir le premier mis au point la lunette à laquelle on a donné son nom. (On sait que de même le phénomène de rotation de la Terre, auquel Galilée dut à la fois ses malheurs et sa célébrité, avait été démontré, en fait, par Copernic au siècle précédent, et pressenti par Aristarque de Samos dans l'Antiquité.) En tout cas, il ne fait aucun doute que Roger Bacon fut le plus grand astronome de son temps, malheureusement fort méconnu. Ainsi, il calcula qu'une erreur considérable s'était glissée dans le calcul du calendrier par rapport à l'année solaire, depuis la réforme ordonnée par Jules César. Il proposa au pape Clément IV une réforme du calendrier, mais en vain. C'est cette même réforme qui fut appliquée trois siècles plus tard sur l'ordre de Grégoire XIII.

FIG. 3. – Laboratoire d’alchimiste Œstampe de Hans Weiditz, 1520).

Du point de vue de la mécanique, maintenant, on attribue à Roger Bacon toutes sortes d’inventions : des petites machines volantes, un chariot autopropulsé par ressorts, de nombreux automates, dont un pigeon pouvant voler, et surtout une tête d’acier qui aurait été capable de prononcer des sons articulés et de répondre aux questions. Il est à noter que cette légende est parfois rapportée à Albert le Grand. (On précise même, dans ce cas, que ce fut son disciple saint Thomas d’Aquin qui détruisit la tête parlante à coups de canne, étant agacé par son incessant babillage !)

Roger Bacon porta également ses études sur la chimie, et on assure qu’il décrit dans une lettre au pape Clément IV (dont je n’ai malheureusement pas pu retrouver le texte) une recette de la poudre à canon, suivie d’une description de ses effets.

Dans un premier temps, l’admiration de ses contemporains valut à Rober Bacon le titre de « Docteur admirable », mais l’admiration est un sentiment peu durable au cœur de l’homme, il cède vite place à l’envie, à la suspicion et à la haine. Ainsi que l’écrit Albert Poisson dans son ouvrage *Cinq traités d’alchimie :* « Ses supérieurs ignorants, effrayés de sa science,

commencèrent à le persécuter. Clément IV qui l'admirait fut impuissant à le protéger et Bacon dut se cacher de ses supérieurs pour écrire et envoyer au pape l'*Opus majus*. Nicolas III succéda à Clément IV, et c'est sous ce pontife que Jérôme d'Esculo, général des Franciscains, passant par Paris, fit enfermer Roger Bacon, l'accusant de magie et d'hérésie. » Heureusement pour Bacon, le général des Franciscains changea et il fut libéré. Il se retira alors en Angleterre, où il consacra les dernières années de sa vie à ses études, mais en se gardant bien de publier quoi que ce soit. Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans à Oxford, en 1294. Cet âge très avancé pour l'époque, où la moyenne de vie était de trente-sept ans, devait peut-être beaucoup aux médecines alchimiques. Sur son lit de mort, il prononça ces simples paroles : « Je me repens de m'être donné tant de peine dans l'intérêt de la science. »

On a souvent dépeint Bacon comme l'inventeur de la science expérimentale, cette opinion étant fondée sur la partie de son traité *Opus majus* qui est précisément intitulée « Sciencia experimentalis ». On y trouve certes la phrase : « *Sine experiencia, nihil sufficienter sciri potest* » (Sans expérience, rien ne peut être su de façon assurée). Certains auteurs ont alors cherché à présenter Bacon comme un précurseur de la science rationaliste du XIX^{e} siècle et ont, par suite, cherché à nier ses travaux alchimiques. C'est en fait l'inverse : Bacon veut au contraire appliquer à toutes les sciences la philosophie alchimique qui, nous l'avons vu, pose en principe l'interpénétration du divin dans les opérations matérielles. Autrement dit, pour lui, « l'expérience » est de nature double, celle que nous pouvons acquérir par l'intermédiaire de nos sens d'une part, mais d'autre part l'expérience intérieure qui tient compte, elle, de l'influence du divin sur les êtres et les choses.

Ce point a été particulièrement bien mis en valeur par l'érudit allemand W. Ganzenmüller dans son ouvrage *L'Alchimie au Moyen Âge :* « L'idée dominante, en outre, de Bacon, spécifiquement propre au Moyen Âge, est que la connaissance de la science de la nature demeure superficielle tant qu'elle n'a pas fait la part de la vérité profonde, religieuse, cachée dans les manifestations de la nature. La véritable essence du lion, par exemple, nous demeure étrangère aussi longtemps que nous le considérons simplement en tant qu'être périssable, appelé le roi des animaux, et que nous ignorons les caractères particuliers qui en font le symbole du Christ ; ces caractères animaux le font, d'un autre côté, symbole du diable. Ce sont ces

conceptions si étrangères à nos esprits d'aujourd'hui qui nous donnent la véritable image de Roger Bacon, bien plus proche de ses contemporains qu'on a, pendant longtemps, voulu le croire. »

En réalité, la science moderne est en train de se remettre lentement de l'erreur positiviste du siècle dernier, même si certains de ses représentants mènent encore un combat d'arrière-garde pour retarder leur défaite. (Je pense en particulier à l'ouvrage de M. Monod : *Le hasard et la nécessité*.) On sait aujourd'hui que certaines réactions chimiques, dans des conditions d'expériences constantes, peuvent varier en fonction de l'expérimentateur. On sait également que des animaux (les huîtres, le crabe *Uca pugnax*) sont sensibles à l'influence de la Lune et que les éruptions solaires provoquent l'augmentation des infarctus du myocarde, ce qui ressuscite l'antique astrologie. On sait enfin aujourd'hui, ainsi qu'aime à le répéter mon ami Jacques Bergier, que l'image comparant le connu à une sphère, dont l'extérieur représenterait l'inconnu, est une image fausse, et que le savoir se rapproche bien davantage d'un pudding où des fractions d'inconnu sont incluses dans la masse du connu.

Toutes ces conceptions si étrangères à l'esprit scientifique rationaliste se rapprochent des enseignements des philosophes hermétiques du Moyen Âge, où l'expérience était de nature double, physique et divine, cette dernière pouvant s'exprimer par l'influence de l'expérimentateur, celle de la configuration astronomique de l'instant, etc. Cette voie qui était celle de la science traditionnelle hier pourrait bien être celle de la science moderne de demain.

Je ne reprendrai pas ici l'étude des travaux alchimiques d'Albert le Grand, ni de son élève Thomas d'Aquin, que j'ai déjà longuement étudiée par ailleurs[1]. Le lecteur que ce personnage intéresse pourra également se reporter avec fruit à la préface, rédigée par Bernard Husson, de la réédition *Du Grand et du Petit Albert* (éditions Pierre Belfond). Il ressort de ces diverses études que Maître Albert fut assurément un alchimiste pratiquant, mais que rien ne permet de prétendre qu'il ait élaboré ou non la Pierre philosophale. Seule une réflexion de saint Thomas d'Aquin dans sa *Somme théologique* pourrait faire supposer que son maître était bien parvenu à la transmutation métallique. En effet, Thomas d'Aquin disserte longuement sur le fait de savoir s'il est légitime d'utiliser de l'or alchimique pour

acheter des marchandises. Sa conclusion est formelle : l'or alchimique ne pouvant se distinguer de l'or naturel, il n'y a pas de raison de faire de différence entre les deux. Un autre fait pouvant donner à penser qu'Albert posséda la médecine philosophale est l'âge très avancé qu'il atteignit, puisque né en 1193 il mourut seulement le 15 novembre 1280, exemple de longévité rarissime au XIII^{e} siècle.

C'est par contre à l'un de ses contemporains, le célèbre médecin Arnaud de Villeneuve, que peut être rapporté le premier exemple de transmutation métallique effectué devant témoins. Arnaud de Villeneuve, né vers 1240, fut un médecin et astrologue très réputé de son temps, qui eut plusieurs fois des ennuis avec la Sainte Inquisition, en raison de ses écarts de langage. Une fois, il déclara publiquement que le mérite de la charité était supérieur à celui de la prière ; une autre fois il fit pire, en affirmant que les bulles du pape n'étaient en rien infaillibles[2], étant seulement œuvre humaine. Sommé de se rétracter, il aggrava son cas en déclarant « que leur infaillibilité était à peu près aussi assurée que celle de ses propres diagnostics » ! Il mourut en mer, au large des côtes génoises, en 1317, soit âgé d'environ soixante-treize ans. L'Inquisition ne renonça pas pour autant à sa vengeance et lui fit un procès posthume, à la suite duquel ses ouvrages furent saisis et brûlés.

Voici maintenant le récit d'une transmutation qu'aurait effectuée Arnaud de Villeneuve devant la Curie romaine, ainsi que le rapporte Michel Maier, médecin de l'empereur Rodolphe II au XVII^{e} siècle, dans son ouvrage *Symbola aureae mensae :* « C'est ainsi que le chanoine Jean Andréas, parlant d'Arnaud, déclare : "De notre vivant, nous avons reçu Maître Arnaud de Villeneuve à la Curie romaine, médecin et théologien suprême, dont j'ai traité relativement aux observances du jeûne. C'était également un grand alchimiste, qui avait fait des baguettes d'or, lesquelles ne firent pas difficulté de laisser soumettre à toutes les épreuves." D'autres ajoutent, en citant le même Andréas, que les lamelles fondues par Arnaud ne le cédaient pas en qualité à l'or extrait des mines d'Aruzzio, ainsi qu'en témoigne d'ailleurs Jean-François Mirandole, au premier chapitre du livre III de son traité *De Auro*. »

Il nous reste maintenant à parler de deux autres célèbres docteurs : Alain de l'Isle, surnommé le « Docteur universel », et Raymond Lulle, dit le « Docteur illuminé ».

Alain de l'Isle naquit aux Pays-Bas à la fin du XII^{e} siècle et mourut seulement en 1298, ayant dépassé les cent ans, ce qui fait dire à Lenglet du Fresnoy : « Ainsi l'usage de l'élixir des sages, qui est une branche de la philosophie hermétique, l'aura fait aller à cet âge si avancé. » Alain de l'Isle fut un des plus célèbres maîtres de l'Université de Paris, qu'il quitta soudainement pour se rendre chez les frères convers de Cîteaux. Nombre de ses contemporains pensèrent qu'il s'était ainsi retiré dans cette retraite, afin de pouvoir se livrer à la recherche alchimique. Les couvents étaient à l'époque des havres de paix et de tranquillité au milieu des guerres incessantes, et il est aujourd'hui prouvé qu'un très grand nombre d'entre eux furent des centres de recherche actifs de la Pierre philosophale.

En dehors de son grand âge, il n'existe aucune preuve que le Docteur universel soit parvenu à élaborer la matière philosophale.

Le Docteur illuminé.

Il n'en est pas de même pour Raymond Lulle, le Docteur illuminé de Palma de Majorque, auquel ses contemporains et la génération suivante attribuèrent la transmutation à Londres d'une énorme masse de métal vil, avec lequel le roi Édouard aurait fait battre les fameux « Nobles à la rose ». Parlant de ce fait, Raymond Lulle n'a-t-il pas écrit lui-même dans son *Ultimo Testamento :* « Converti una vice in aurum ad L. millia pondo argenti vivi, plumbe et stanni » ? Or, aujourd'hui, cette transmutation est niée par la plupart des historiens, et le fait même que Raymond Lulle ait pratiqué l'alchimie est souvent mis en doute. Nous allons essayer de faire le point sur la question.

Je rappellerai seulement, dans ses grandes lignes, la carrière du philosophe majorcain[3]. Raymond Lulle naquit en 1233 (ou 1235) à Palma et mourut en 1315, donc âgé de quatre-vingt-deux ans (ou quatre-vingts, si la seconde date de naissance est la bonne), faisant ainsi preuve de cette longévité extraordinaire pour l'époque qui est le signe distinctif de tous les philosophes hermétiques que nous avons rencontrés jusqu'à présent. De famille noble et fort riche, Lulle eut une vie dissipée jusqu'à la trentaine.

C’est assez paradoxalement un amour adultère qui allait déterminer chez lui une dramatique conversion. Éperdument épris d’une dame nommée Ambrosia, qu’il poursuivait vainement de ses assiduités, il crut être parvenu à ses fins le jour où elle accepta de le recevoir chez elle. Mais alors, dégrafant son corsage, elle lui montra ses seins rongés par un cancer, en lui disant : « Regarde, Raymond, regarde la laideur de ce corps qui a conquis ton affection. N’aurais-tu pas mieux fait de mettre ton amour en Jésus-Chrisot, dont tu peux recevoir un prix éternel ? » Lulle passa quelques jours en proie à une grande agitation nerveuse, jusqu’au moment où il eut pendant son sommeil une vision de Jésus-Christ qui lui disait : « Raymond, suivez-moi désormais. » Le futur Docteur illuminé jura alors de se consacrer à la gloire de Dieu.

Après un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, il revint à Majorque où, sur une montagne isolée, il mena une vie contemplative jusqu’à ce que, par illumination subite, il conçut son grand art, l’*Ars Magna*, dont le but ultime était de confondre les Infidèles et de les ramener dans la voie du christianisme. Il se mit alors à voyager dans toute l’Europe, afin de porter la bonne parole. Entre-temps, il avait également appris l’arabe, car il songeait toujours à aller évangéliser les peuples d’outre-Méditerranée. C’est au cours de ces pérégrinations, vers 1289, qu’il suivit à Montpellier les cours d’Arnaud de Villeneuve et fut initié à l’art hermétique. Il partit ensuite pour Tunis, afin de commencer sa campagne de conversion, mais fut expulsé après avoir failli être mis à mort. Il regagna Naples, où il retrouva Arnaud de Villeneuve, et il semble s’être livré à la pratique de l’alchimie en sa compagnie.

Puis il reprit ses voyages en Espagne, en Palestine, à Alger, à Vienne, et enfin en Angleterre.

Alla-t-il réellement en Angleterre et y transmuta-t-il le métal des « Nobles à la rose » ? Toute la question est là. Oui, répond Lenglet du Fresnoy dans son *Histoire de la philosophie hermétique*, et nous allons écouter ses arguments : « Raymond Lulle était encore à Vienne en 1312 lorsqu’il reçut des lettres d’Édouard, roi d’Angleterre, et de Robert, roi d’Écosse, qui l’exhortaient de passer dans leurs États. Ces deux princes qui avaient ouï parler de Raymond voulaient voir un homme qu’on pouvait regarder comme le phénomène le plus extraordinaire de l’humanité. Raymond s’y rendit ; il crut trouver dans l’ardeur de ces princes toutes les dispositions nécessaires, soit pour la déclaration d’une guerre contre les

Infidèles, soit pour le recouvrement de la Terre Sainte. Édouard et Robert parurent donner dans les vues de Raymond. C'est ce qui engagea ce dernier à s'ouvrir à ces princes, en leur promettant toutes les sommes nécessaires pour cette expédition : mais Édouard, plus curieux de voir l'accomplissement des promesses du philosophe que d'effectuer lui-même les paroles qu'il pouvait en porter, lui fait donner un appartement à la Tour de Londres. Raymond y travaille et produit au roi six millions d'or, ce qui pouvait faire douze millions de la valeur de ces anciens temps, où le marc d'or ne valait que quarante-quatre livres. De cet or on fit alors les Nobles à la rose, dont quelques-uns pèsent jusqu'à dix ducats, faisant cent livres de notre monnaie courante. Tous ceux qui ont examiné ces pièces si curieuses et si recherchées en Angleterre, reconnaissent qu'elles sont même d'un or plus parfait que celui des Jacobus et autres anciennes monnaies d'or de ce genre. Il y a même une inscription qui les distingue et qui montre que ces pièces ont été faites par une espèce de miracle. »

Cette inscription est : « *Jesus autem transiens per medium illorum ibat*. » Cette citation de saint Luc (chap. IX, V, 30) peut être traduite ainsi : « De même Jésus avait passé invisible parmi les Pharisiens *(sous-entendu)*, de même l'or alchimique passe inaperçu parmi vous. »

Malheureusement, les chroniques qui relatent les faits relatifs à cette transmutation datent du XVI^{e} siècle et affirment qu'elle prit place sous le règne d'Édouard III. Or, celui-ci devint roi en 1327, et nous savons que le philosophe mourut en 1315. Il peut cependant s'agir d'une erreur de copiste. Le roi en question pourrait être Édouard II, qui régnait en 1312-1313, donc aux dates où Raymond Lulle eut la possibilité d'effectuer le voyage, et qui avait un urgent besoin d'argent pour ses croisades. Néanmoins, des études entreprises par les historiens contemporains sur les documents d'époque ont montré que Raymond Lulle ne transmuta probablement jamais l'or ayant servi à faire les Nobles à la rose. Il semble bien qu'Édouard II demanda conseil à un philosophe hermétique, qui a pu être Lulle ou un de ses disciples, et que celui-ci lui suggéra de trouver l'argent nécessaire à sa croisade en prélevant un nouvel impôt sur la laine ! Un doute subsiste cependant qu'il n'est plus possible aujourd'hui de trancher[4].

Reste maintenant la question de savoir si Raymond Lulle fut effectivement alchimiste et s'il est bien l'auteur des nombreux traités hermétiques qui portent son nom. Il est certain que dans son *Ars Magna*,

Raymond Lulle affirme que les éléments et les espèces sont stables et ne sauraient être transmutés en d'autres, ce qui, dit-il, provoque les pleurs et les gémissements des alchimistes. Dans un autre de ses traités, *De mirabilibus orbis*, il écrit : « Aurum chymicum non est nisi apparenter aurum », c'est-à-dire : « L'or chimique n'a que l'apparence de l'or. » Ces deux citations prouvent seulement que Raymond Lulle ne croyait pas à la possibilité des transmutations métalliques lorsqu'il écrivit ces textes, mais cela n'a rien de surprenant puisqu'ils sont antérieurs à sa rencontre avec Arnaud de Villeneuve, en 1289, et qu'il n'avait eu aucun contact jusqu'alors avec la philosophie hermétique. Il est parfaitement admissible que les expériences d'Arnaud modifièrent son opinion par la suite.

En 1311, Lulle publia un texte assez nettement autobiographique qui se terminait par une très longue liste de ses œuvres. Aucun titre alchimique n'y figure. Là encore, cette raison n'est pas déterminante, car le Docteur illuminé savait qu'il comptait de nombreux ennemis parmi la hiérarchie de l'Église catholique, dont bien des membres cherchaient à le faire passer pour hérétique. Plusieurs années après sa mort, Raymond Emeric, dans son *Directoire des Inquisiteurs*, place Lulle au rang des hérétiques. Il est vraisemblable qu'il ait préféré passer sous silence ses œuvres concernant la philosophie hermétique, ou même qu'il les ait laissé publier par ses disciples seulement après sa mort. Finalement, seul l'examen des textes eux-mêmes peut inciter à les faire considérer comme authentiques ou apocryphes. En fait, nombre d'entre eux correspondent parfaitement au style du philosophe, comportent des références à ses autres ouvrages et font parfois allusion à des événements historiques contemporains de la vie de Lulle. Ces faits n'ont pas désarmé pour autant les adversaires de l'authenticité des traités. Ganzenmüller écrit à ce propos : « Ce qui distingue ces faux des autres, c'est le soin qu'on a apporté à leur composition. Si, en général, ils sont simplement signés du nom d'un auteur connu, on a pris cette fois la peine d'imiter le style de Lulle. L'*Ars Magna*, la plus importante de ces œuvres, introduit dans les sciences l'emploi des lettres, comme symbole d'une idée ou d'un corps. (…) Tout cela se rencontre dans les œuvres nombreuses qui ont été, à tort, attribuées à Lulle, ainsi que les idées et les locutions qui lui sont propres. Cette impression d'homogénéité entre les faux est renforcée par le fait que les œuvres isolées se citent réciproquement et d'une façon continue, reproduisant même avec précision les premiers mots des chapitres cités. » Cette analyse poussée à

l’extrême arrive au sophisme qui veut que Shakespeare n’ait jamais écrit une seule de ses pièces de théâtre qui, toutes, auraient été rédigées par un parfait inconnu, qui s’appelait lui aussi Shakespeare !

Innocemment, Ganzenmüller donne la réponse au faux problème de Lulle alchimiste : « C’est dans le milieu ecclésiastique que s’affirma ce doute : il était difficile, en effet, de concilier l’activité d’alchimiste de Lulle avec l’admiration qu’on devait avoir pour un martyr de la foi. » Il est certain que Raymond Lulle n’a pas écrit la centaine de petits traités alchimiques qu’on lui attribue, et en particulier pas cet *Ultimo testamento*, où on le fait se vanter de la transmutation des « Nobles à la rose » ; mais il n’est pas moins probable qu’il est l’auteur des principaux ouvrages alchimiques parus sous son nom, en particulier les plus anciens, tel son *Testamentum* qui dut servir de base aux faussaires précités.

Avec lui, nous allons quitter cette alchimie du XIII^{e} siècle, ce siècle moyenâgeux si injustement méprisé par les historiens des sciences, où la soif du savoir était encore immense et n’avait pas laissé place au calcul de la décimale suivante, comme aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles.

1- Voir note page 59.

2- Le dogme de l’infaillibilité des bulles pontificales n’avait pas été proclamé à l’époque, il est vrai.

3- Voir note p. 59.

4- Une autre objection vient de l’incertitude de la date à laquelle cette monnaie fut frappée. Vers 1310, croyait-on encore au siècle dernier, mais aujourd’hui les experts se prononcent pour les années 1464 à 1470 – ce qui change évidemment tout.

7
Flamel et l’alchimie du XIV^e siècle

L’histoire de l’alchimie au XIV^e siècle est dominée par un nom qui est devenu véritablement synonyme de faiseur d’or : Nicolas Flamel. Sa réputation reste telle après tant de siècles que, lors de la réédition de son traité *Le livre des figures hiéroglyphiques*[1], en 1970, il connut mieux qu’un succès de curiosité. Les sept mille exemplaires tirés de cette œuvre hermétique, difficile, pour tout dire à peu près incompréhensible, furent vendus fort rapidement.

Pourtant, un doute subsiste sur la qualité d’alchimiste que l’on prête à Flamel, pour ne point parler de la paternité des traités qui lui sont attribués. En ce qui concerne le second point, il n’est plus possible aujourd’hui d’apporter de réponse assurée ; par contre, l’étude de la vie de Flamel montre que sa réputation d’alchimiste ne fut pas usurpée.

Il semble probable que Nicolas Flamel naquit vers 1330, près de Pontoise, au sein d’une famille modeste qui lui enseigna cependant l’art de l’écriture. Il put ainsi aller s’établir à Paris, dès son jeune âge, comme écrivain public, et il s’installa près du cimetière des Saints-Innocents, pour lequel il garda une prédilection toute particulière. Un peu plus tard, presque tous les gens de sa profession durent quitter ce quartier de Paris pour aller s’établir sous les piliers de l’église Saint-Jacques-la-Boucherie, et Flamel suivit le mouvement. Il s’était marié avec une femme un peu plus âgée que lui, déjà deux fois veuve, dame Perrenelle, qui lui apporta quelques biens. Flamel acquit deux échoppes, une dans laquelle il travaillait lui-même, et une autre pour ses apprentis et son atelier de copieur de livres. Ces

échoppes étaient d'une exiguïté extrême et ne doivent pas faire considérer Flamel comme riche, disons seulement qu'il avait accédé à la toute petite bourgeoisie. La vie de Flamel s'écoulait tranquille et fort éloignée des préoccupations philosophiques et alchimiques, lorsque le hasard le mit en présence d'un livre qui allait changer le cours de sa vie.

À noter que la scène bien connue de l'ange apparaissant en songe à l'écrivain public et lui montrant le livre tout en disant : « Flamel, regarde bien ce livre, tu n'y comprends rien, ni toi ni bien d'autres, mais tu y verras un jour ce que nul n'y saurait voir », est une pure invention d'un publiciste du XIX^{e} siècle. La vérité a d'ailleurs été rapportée par Nicolas Flamel lui-même dans son *Livre des figures hiéroglyphiques :*

« Encore que moi, Nicolas Flammel, écrivain et habitant de Paris, en cette année 1399, et demeurant en ma maison en la rue des écrivains, près de la chapelle Saint-Jacques-la-Boucherie ; encore, dis-je, que je n'ai appris qu'un peu de latin, pour le peu de moyens de mes parents, qui néanmoins par des envieux même estimés gens de bien…, je n'ai pas laissé d'entendre au long des livres des philosophes et d'y apprendre leurs secrets si cachés. C'est pourquoi il ne sera jamais moment en ma vie, me souvenant de ce haut lieu, qu'à genoux, si le lieu le permet ou bien dans mon cœur, de toute mon affection, je n'en rende grâce à ce Dieu très bénin, qui ne laisse jamais l'enfant du juste mendier par les portes, et qui ne trompe point ceux qui espèrent entièrement en sa bénédiction. Donc, ainsi qu'après le décès de mes parents je gagnai ma vie en notre art d'écriture, faisant des inventaires, dressant des comptes, et arrêtant les dépenses des tuteurs et mineurs, il me tomba entre les mains, pour la somme de deux florins, un livre doré, fort vieux et beaucoup large. Il n'était point de papier ou parchemin, comme sont les autres, mais il était fait de déliées écorces (comme il me semblait) de tendres arbrisseaux. Sa couverture était de cuivre bien délié, toute gravée de lettres ou figures étranges ; et quant à moi, je crois qu'elles pouvaient bien être des caractères grecs ou d'autre semblable langue ancienne. Tant y a que je ne les savais pas lire et je sais bien qu'elles n'étaient point notes ni lettres latines ou gauloises, car j'y entends un peu. Quant au dedans, ces feuilles d'écorce étaient gravées et d'une grande industrie, écrites avec un burin de fer, en belles et très nettes lettres latines colorées. Il contenait trois fois sept feuillets, le septième lequel était toujours sans écriture. Au lieu de laquelle il y avait peint au premier septième une verge et des serpents s'engloutissant ; au second septième, une croix, où un serpent était crucifié ;

au dernier septième étaient peints des déserts, au lieu desquels coulaient plusieurs belles fontaines, dont sortaient plusieurs serpents, qui couraient par-ci et par-là. Au premier des feuillets il y avait écrit en lettres grosses capitales dorées : *Abraham juif, prince, lévite, astrologue, philosophe à la nation des Juifs, par l'ire de Dieu dispersée aux Gaules salut. D.T.* Après cela, il était rempli de grandes exécrations et malédictions, avec ce mot MARANATHA (qui était souvent répété) contre toute personne qui jetterait les yeux dessus, s'il n'était sacrificateur ou scribe. Celui qui m'avait vendu ce livre ne savait pas ce qu'il valait, aussi peu que moi que je l'achetai. Je crois qu'il avait été dérobé aux misérables juifs ou trouvé quelque part caché dans l'ancien lieu de leur demeure. »

Nicolas Flamel fut aussitôt persuadé que l'art alchimique n'allait plus avoir de secret pour lui ; malheureusement, toutes les explications concernant la matière première avaient été omises et remplacées par des figures enluminées que Flamel ne parvint jamais à comprendre. Il mit sa femme, dame Perrenelle, dans le secret, et elle lui apporta un encouragement constant ; néanmoins, l'inspiration ne vint pas, et après des années d'études Flamel ne se trouva pas plus avancé. Il résolut de mettre un lettré de ses connaissances, licencié en médecine, Maître Auseaulme, dans la confidence. Celui-ci avait affirmé maintes fois qu'il était expert en art hermétique, mais il se vantait et ses explications firent perdre encore de nombreuses années à Flamel qui déclara lui-même : « Cela fut cause que durant le long espace de vingt et un ans je fis mille brûleries non toutefois avec le sang ce qui est méchant et vilain, car je trouvais dans mon livre que les philosophes appelaient sang l'esprit minéral qui est dans les métaux, principalement dans le Soleil, la Lune et Mercure, à l'assemblage desquels je tendais toujours. » C'est alors que Nicolas Flamel décida d'entreprendre un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, au cours duquel il comptait découvrir le fameux secret de la matière première, soit que Dieu le lui livrât par inspiration directe en récompense de ce pèlerinage, soit qu'il puisse se faire initier par quelque savant docteur juif comme on en trouvait alors en Espagne.

Ici, une question se pose pour l'hermétiste : ce voyage à Saint-Jacques-de-Compostelle doit-il être compris dans un sens littéral ou dans un sens allégorique seulement ? C'est cette seconde hypothèse que l'Adepte contemporain Fulcanelli défend dans le tome I^{er} des *Demeures philosophales :* « Ces suggestions aident à comprendre l'erreur dans

laquelle quantité d'occultistes sont tombés, en prenant le sens littéral de récits purement allégoriques, écrits avec l'intention d'enseigner aux uns ce qu'il fallait cacher aux autres. Albert Poisson lui-même s'est laissé prendre au stratagème. Il a cru que Nicolas Flamel, quittant dame Perrenelle sa femme, son école et ses enluminures, avait réellement accompli, à pied et par la route ibérique, le vœu formé devant l'autel de Saint-Jacques-la-Boucherie, sa paroisse. Or, nous certifions, si on peut avoir confiance en notre sincérité, que jamais Flamel ne sortit de la cave où ardaient ses fourneaux. Celui qui sait ce qu'est le bourdon, la calebasse et la mérelle du chapeau de Saint-Jacques, sait aussi que nous disons la vérité. En se substituant au matériau et en prenant modèle sur l'agent interne, le grand Adepte observait les règles de la discipline philosophique et suivait l'exemple de ses prédécesseurs. »

Dans le même ouvrage (au chapitre intitulé « L'homme des bois », p. 311), Fulcanelli revient sur cette question du voyage allégorique à Saint-Jacques-de-Compostelle : « Nous passerons donc sur ce gracieux motif, en regrettant qu'il soit incomplet, pour étudier le dernier des figurants, le pèlerin. Notre voyageur, sans aucun doute, a longtemps cheminé ; pourtant, son sourire dit assez combien il est joyeux et satisfait d'avoir accompli son vœu. Car la besace vide, le bourdon sans calebasse, indiquent que ce digne fils de l'Auvergne n'a plus désormais à se préoccuper du boire ni du manger. De surcroît, la coquille fixée au chapeau, insigne spécial des pèlerins de Saint-Jacques, prouve qu'il nous revient tout droit de Compostelle. Il rapporte, l'infatigable piéton, le livre ouvert – ce livre orné des belles images que Flamel ne savait expliquer – qu'une révélation mystérieuse lui permet à présent de traduire et de mettre en action. Ce livre, bien qu'il soit fort commun, que chacun le puisse aisément acquérir, ne peut cependant être ouvert, c'est-à-dire compris, sans révélation préalable. Dieu seul, par l'intercession de « Monsieur saint Jacques », accorde seulement à ceux qu'il en juge dignes le trait de lumière indispensable. C'est le livre de l'Apocalypse, aux feuillets fermés de sept sceaux, le livre initiatique que nous présentent les personnages chargés d'exposer les hautes vérités de la science. Saint Jacques, disciple du Sauveur, ne le quitte point ; avec la calebasse, le bourdon béni et la coquille, il possède les attributs nécessaires à l'enseignement caché des pèlerins du Grand Œuvre. C'est là le premier secret, celui que les philosophes ne révèlent point et qu'ils réservent sous l'expression énigmatique de *chemin de saint Jacques*. Ce pèlerinage, tous

les alchimistes sont obligés de l'entreprendre. Au figuré du moins, car c'est là un voyage symbolique, et celui qui désire en tirer profit ne peut, fût-ce un seul instant, quitter le laboratoire. Il lui faut veiller sans trêve le vase, la matière et le feu. Il doit, jour et nuit, demeurer sur la brèche. Compostelle, cité emblématique, n'est point située en terre espagnole, mais dans la terre même du sujet philosophique. Chemin rude, pénible, plein d'imprévu et de danger. Route longue et fatigante que celle par laquelle le potentiel devient actuel et l'occulte manifeste ! C'est cette préparation délicate de la première matière, ou Mercure commun, que les sages ont voilée sous l'allégorie du pèlerinage de Compostelle. »

Si l'on étudie d'ailleurs le récit que fait Flamel de son voyage à Saint-Jacques, on s'aperçoit qu'il peut effectivement être interprété dans un sens symbolique, figurant le magistère philosophal. Flamel, après être allé jusqu'à Saint-Jacques, se serait arrêté au retour dans la ville de Léon, pris d'un malaise. Là, il aurait rencontré un savant docteur juif, Maître Canches, qui lui aurait apporté les révélations nécessaires à la compréhension des figures hiéroglyphiques de son livre, cela grâce à sa connaissance de la cabale. Il aurait accompagné Flamel vers Paris, mais serait mort en route, à Orléans, après avoir achevé d'initier l'écrivain public. Cette description est, bien entendu, celle de la « mort » de la matière première qui est le point de départ de l'alchimie opérative.

Il faudra encore trois ans de travaux à Nicolas Flamel pour élaborer enfin la Pierre philosophale, ce qui montre qu'il dut utiliser la voie humide, dont nous avons déjà parlé, et non la voie sèche, infiniment plus brève. Nous l'écoutons raconter lui-même son succès qui intervint le 17 janvier 1382 : « Enfin, je trouvai ce ce que je désirais, ce que je reconnus aussitôt par la senteur forte. Ayant cela, j'accomplis aisément le magistère. Aussi, sachant la préparation des premiers agents, suivant après à la lettre mon livre, je n'eusse pu faillir, encore que l'eusse voulu. Donc, la première fois que je fis la projection, ce fut sur du mercure, dont j'en convertis demi-livre ou environ en pur argent, meilleur que celui de la minière comme j'ai essayé et fait essayer par plusieurs fois. Ce fut le 17 de janvier, un lundi environ midi, en ma maison, en présence de Perrenelle seule, l'an 1382. Et puis après, en suivant toujours de mot à mot mon livre, je la fis avec la pierre rouge, sur semblable quantité de mercure, en présence encore de Perrenelle seule, en la même maison le vingt-cinquième jour suivant de la même année, sur les cinq heures du soir, que je transmutai véritablement en

quasi autant de pur or, meilleur certainement que l'or commun, plus doux et plus ployable. Je le peux dire avec vérité. Je l'ai parfaite trois fois avec l'aide de Perrenelle, qui l'entendait aussi bien que moi, pour m'avoir aidé aux opérations ; et sans doute, si elle eut voulu entreprendre de la faire toute seule, elle en serait venue à bout. J'en avais bien assez la faisant une seule fois ; mais je prenais très grand plaisir à voir et à contempler dans les vaisseaux les œuvres admirables de la nature. Pour te signifier comme je l'ai faite trois fois, tu verras en cette arche, si tu le sais connaître, trois fourneaux semblables à ceux qui servent à nos opérations. J'eus crainte longtemps que Perrenelle ne pût cacher la joie de sa félicité suprême, que je mesurai par la mienne, et qu'elle ne lâchât quelque parole à ses parents des grands trésors que nous possédions, car l'extrême joie ôte le sens, aussi bien que la grande tristesse. Mais la bonté du très grand Dieu ne m'avait pas comblé de cette seule bénédiction que de me donner une femme chaste et sage, elle était encore non seulement capable de raison, aussi de parfaire ce qui était raisonnable et plus discrète que le commun des autres femmes. »

Il est tout à fait assuré que c'est cette année 1382 qui vit le début de la fortune considérable de Nicolas Flamel. En peu de temps, il devint propriétaire d'une trentaine de maisons ou immeubles, fit construire plusieurs chapelles, quelques hôpitaux, et relever le portail de l'église de Sainte-Geneviève-des-Ardents, et offrit une somme considérable à l'établissement des Quinze-Vingts qui, en reconnaissance, organisa chaque année – jusqu'en 1789 – une procession jusqu'à l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, paroisse de Flamel. Il ne s'agit pas là de on-dit, car des érudits ont pu retrouver au siècle dernier un grand nombre d'actes[2], une quarantaine, conservés à Saint-Jacques-la-Boucherie, attestant toutes ces possessions de l'écrivain public. La fortune de Flamel fut de notoriété publique à son époque, puisqu'elle parvint jusqu'aux oreilles du roi Charles VI qui envoya son Maître des requêtes, le sire de Cramoisy, enquêter sur l'origine des richesses de Flamel. La manière dont Flamel se tira de ce mauvais pas fut contée, en 1655, dans son ouvrage *Trésors de recherches et antiquités gauloises et françoises*, par Pierre Borel, conseiller et médecin ordinaire du roi : « Aussi la richesse de Flamel vint-elle aux oreilles du roi, qui envoya chez lui Monsieur de Cramoisy, Maître des requêtes, pour savoir si ce qu'on lui en avait raconté était véritable, mais il le trouva dans l'humilité, se servant même de vaisselle de terre. Mais pourtant, on sait par tradition que Flamel se déclara à lui, l'ayant trouvé

honnête homme, et lui donna un matras[3] plein de sa poudre, qu'on dit avoir été conservé longtemps dans cette famille, qui l'obligea à garantir Flamel des recherches du roi. »

En dehors de ses acquisitions et du bien qu'il fit autour de lui, Flamel eut la sagesse de ne pas modifier son train de vie et put ainsi jouir calmement des joies de l'existence jusqu'en 1418, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans, âge peu vraisemblable pour l'époque, mais qui n'a rien d'extraordinaire, nous l'avons vu, chez les détenteurs d'élixir de longue vie. Perrenelle, plus âgée, était morte, elle, vers 1404, mais cette date est peu assurée. Par testament, il fit don de presque tous ses biens à Saint-Jacques-la-Boucherie, ce qui provoqua le mécontentement de son neveu Perrier qui s'estimait lésé. C'est sans doute qu'il méprisa l'essentiel de l'héritage de son parent ; celui-ci lui avait en effet légué un court traité d'alchimie, *le Psautier chymique*, dont une copie partielle était inscrite dans les marges de son propre missel en un langage chiffré. Cet exemplaire unique est d'ailleurs conservé encore à la Bibliothèque Nationale. Mais Perrier n'était pas alchimiste et ne comprit pas l'importance du legs qui lui avait été fait. L'histoire de ce missel un peu particulier a été étudiée au début du siècle par René Schwaeblé dans son ouvrage *la Divine Magie* (chez l'auteur, 1918), dont je vais citer ici quelques extraits du chapitre 11 : « Flamel a laissé un traité hermétique à l'un de ses neveux, un des trois fils de sa belle-sœur Isabelle Perrier. Ce Perrier hérita également de ses papiers, matras et autres appareils alchimiques. À la mort de Perrier, tout cela passa aux mains d'un médecin, nommé Du Parrain, qui le donna à son filleul Dubois. Dubois usa de la poudre contenue dans le matras. Voici ce que rapporte un contemporain : "L'autre personne avec laquelle Morin[4] a souvent pris plaisir de s'entretenir est M. de Chavigny, qui avait été présent à l'épreuve que Dubois fit de sa poudre de projection, à la vue et sous la main du roi, et qui fut chargé de cet or nouvellement fabriqué pour en faire faire l'examen par l'essayeur de la monnaie, qui après la dernière épreuve le déclara plus fin que celui dont on se sert ordinairement et, ce qui le surprit, quoi qu'il soit aisé d'en donner la raison, fut qu'il le trouva plus pesant après l'opération qu'il ne l'était auparavant. Or, comme cette histoire, l'une des plus curieuses sans doute de celles qui ont entretenu le siècle présent, a eu des faces bien différentes, j'ai cru qu'il ne serait pas tout à fait hors de propos de lui donner ici son véritable jour et de dire à l'honneur de la chimie et par amour de la vérité qu'il n'y eut aucune fourbe à l'épreuve que

Dubois fit de sa poudre. Le creuset fut pris sans affectation chez un marchand, M. de Chavigny ramassa dans les bandoulières des gardes des balles de plomb qui furent fondues, et Sa Majesté mit elle-même la poudre qui lui fut donnée en très petite quantité dans un peu de cire, après l'avoir entortillée dans du papier pour la tenir plus facilement. Mais d'où vient donc le traitement que l'on fit à Dubois ? C'est un ressort caché de la Providence. Ce que j'en ai appris est que l'on voulut tirer son secret et, soit qu'il s'opiniâtrât à ne point le donner ou qu'il ne fût pas l'auteur de la poudre, comme il y en a bien de l'apparence, on se lassa de ses remises, on le fit arrêter à Rueil, où il allait souvent conférer avec Son Éminence, et, sous prétexte de la sûreté de sa personne, on lui donna le bois de Vincennes pour logement et des gardes du corps pour lui tenir compagnie." »

Nous verrons aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles que le sort de ce malheureux Dubois fut partagé par bien d'autres personnes, à qui des alchimistes prudents avaient confié une partie de leur poudre de projection pour effectuer des démonstrations publiques, tout en restant eux-mêmes cachés dans la coulisse. Le texte cité par Schwaeblé, et extrait de la biographie de J.-B. Morin de Villefranche, ne suffit malheureusement pas, à lui seul, à prouver l'existence de la poudre transmutatoire de Flamel. Il est cependant digne d'attention, car Morin, professeur de mathématiques au Collège de France et astrologue royal, était un intime de M. de Chavigny.

Il existe de nombreux récits faisant état de la survie de Flamel et de Perrenelle, qui auraient simulé leur décès et seraient ensuite partis se retirer aux Indes – où ils vivraient encore – mais ils appartiennent tous à la légende et n'ont pas leur place dans ce livre. La seule conclusion que nous puissions tirer de l'étude de la vie de Nicolas Flamel est qu'il fit fortune après avoir découvert un ouvrage alchimique. Ces richesses eurent-elles ainsi une origine hermétique, rien n'est moins sûr, mais quelle autre origine pourraient-elles avoir eues ? Aucune, semble-t-il, car Flamel était un petit artisan renommé pour son honnêteté, et qui, contrairement à certaines affabulations d'auteurs du XIX^{e} siècle, n'exerça jamais la profession d'usurier. Il est donc probable que Nicolas Flamel fut bien un faiseur d'or, comme on l'a toujours cru.

1- In « Bibliotheca hermetica », éditions E.P. Denoël.

2- Actuellement conservés à la Bibliothèque Nationale.

3- Ballon de verre au col allongé.

4- Il s’agit du célèbre astrologue Morin de Villefranche, auteur de *l’Astrologia gallica*.

8

L’alchimie au XV^e^ siècle en France, en Angleterre, en Italie

Ce siècle va nous présenter un bien étrange ministre français, Jacques Cœur, qui amassa en moins de dix ans une immense fortune, grâce, dit-on, à la pratique de l’alchimie. Toutefois, les prévarications, concussions et autres malhonnêtetés du personnage peuvent tout autant donner à penser que son or vint surtout du vol de l’État et de prêts usuraires. Voyons cependant la question d’un peu plus près.

Jacques Cœur naquit vers le début du XV^e^ siècle dans la famille d’un petit artisan orfèvre de Bourges, qui ne put même pas payer les études de son fils Jacques pour qu’il obtienne la maîtrise nécessaire à l’exercice de sa profession. Celui-ci dut, en 1428, se résoudre à entrer comme ouvrier à la Monnaie. En un très court espace de temps, on le voit alors gagner assez d’argent pour devenir Maître de la monnaie, puis trésorier de l’Épargne, ce poste correspondant à gardien du Trésor royal. Il semble que sa fortune subite eut pour origine l’amitié que lui porta Agnès Sorel, la dame de Beauté, surnom qui ne provenait d’ailleurs nullement de son charme physique, mais du nom de la seigneurie de Beauté-sur-Marne à Nogent que lui avait donnée le roi Charles VII, dont elle était la favorite.

Étant désormais dépositaire de fonds importants, Jacques Cœur put se livrer au commerce, et on l’accusa d’établir des monopoles sur certaines denrées importées de l’étranger. Dans son *Histoire de la philosophie hermétique*, Lenglet du Fresnoy n’est pas tendre avec le ministre, puisqu’il écrit : « Comme Jacques Cœur avait autorité en main, il se faisait un jeu d’abuser de son pouvoir : il altéra l’argent et les monnaies, et pour le faire

impunément, sans mettre dans sa confidence plusieurs complices qui pouvaient le convaincre de malversation, il fit contrefaire le poinçon du roi, et même son petit sceau. Par ce moyen, il paraissait autorisé à faire passer des fonds dans les pays étrangers et, avec les revenus de l'État, il arma des galères pour son propre compte. Mais, pour les équiper, il usait de tant de violence qu'il allait jusqu'à prendre de force, parmi les sujets du roi, les rameurs dont il avait besoin. Il fut même prouvé qu'il avait rançonné les Génois de dix mille écus, somme alors très considérable. »

Je ne sais s'il rançonna les Génois, mais il est exact qu'il avait été ambassadeur de Charles VII à Gênes, en 1446.

Nous en arrivons alors à la période la plus fastueuse de Jacques Cœur qui commence en 1449. Le roi avait décidé de récupérer la province de Normandie et avait besoin d'argent pour organiser l'expédition. Jacques Cœur, gardien de l'Épargne royale, fournit à son prince deux cent mille écus d'or, somme énorme qui semble montrer que le ministre était moins malhonnête que l'on veut le prétendre ou bien qu'il disposait à titre personnel d'inépuisables sources de revenus. Lors de l'entrée de Charles VII à Rouen, Jacques Cœur y pénétra aux côtés de son ami le comte de Dunois (qui s'était illustré précédemment avec Jeanne d'Arc) et des autres grands de la cour. Pour récompenser Jacques Cœur de sa générosité, ce qui semble bien indiquer que l'argent fourni provenait de ses fonds personnels, Charles VII le nomma premier argentier du roi l'année suivante, c'est-à-dire en fait ministre des Finances.

Par la suite, Jacques Cœur acquit de très nombreuses propriétés, châteaux et terres seigneuriales. Ses affaires commerciales prospérèrent pareillement, le nombre de ses galères augmentant sans cesse, ainsi que celui de ses commissionnaires (trois cents environ) qui parcouraient en tous sens le royaume pour procurer de nouveaux et intéressants négoces à leur maître. On prétend qu'il pratiqua la prévarication sur une très large échelle, volant l'État et son prince sans la moindre pudeur. On l'accuse entre autres d'avoir vendu des armes aux Infidèles et d'avoir placé son argent à l'étranger, pour plus de sûreté : autres temps mêmes mœurs, pourrait-on dire, car les trafics de cette nature, s'ils ne sont peut-être plus le fait de ministres, sont hélas encore courants à notre époque. En 1446, à l'apogée de sa gloire, Jacques Cœur obtient pour son frère Nicolas l'archevêché de Bourges, qui était en principe réservé à un seigneur d'illustre naissance.

C’est alors que le ministre fit bâtir dans sa ville de Bourges un hôtel magnifique, que l’on peut encore admirer de nos jours, sur lequel les emblèmes de la science hermétique sont gravés. Il rédigea, également vers la même époque, un traité sur l’art transmutatoire, dans lequel il aurait reconnu sa qualité de philosophe hermétique. Il ne semble pas que les contemporains de Jacques Cœur aient cru un seul instant à ses talents d’Artiste. Bien au contraire, ils estimèrent que la source de ses richesses devait être seulement recherchée dans les vols commis à l’égard de l’État et la concurrence déloyale vis-à-vis de ses confrères marchands.

En 1450, il fut l’exécuteur testamentaire d’Agnès Sorel, mais la ruine de son crédit approchait. Deux ans plus tard, il fut accusé de plusieurs crimes devant le roi, y compris de celui d’avoir empoisonné la dame de Beauté. Toutes les accusations de concussion, prévarication, vol, etc., furent « prouvées » ; par contre, il fut reconnu innocent de l’accusation d’homicide sur la personne d’Agnès Sorel. Le roi ne voulut d’abord pas croire à la trahison d’un ministre qu’il estimait beaucoup et refusa de le faire arrêter. Jacques Cœur, pensant avoir conservé son crédit intact, accepta de se présenter devant Charles VII pour se justifier des accusations portées contre lui. Mais les preuves accumulées par ses adversaires étaient si accablantes qu’il ne put nier ses crimes. Il fut condamné à mort par arrêt du 19 mai 1453. Un reste de faveur du roi, joint à une demande de clémence du pape Nicolas V, fit commuer sa peine. Tous ses biens furent confisqués et on l’obligea à faire amende honorable publiquement. Il fut condamné au bannissement perpétuel hors de France, après paiement d’une formidable amende de quatre cent mille écus d’or. Or cet homme emprisonné, et dont on avait confisqué tous les biens, fut à même de payer cette somme fabuleuse en très peu de temps. Il se retira à l’île de Chypre, où il s’établit et se remaria. Il n’était alors nullement ruiné, puisqu’on estime qu’il arriva à Chypre avec soixante mille écus d’or environ. Il y resta jusqu’en 1456, date de sa mort.

Nous allons maintenant examiner les raisons qui peuvent permettre de douter de l’opinion des contemporains de Jacques Cœur et, par suite, d’attribuer à ses richesses une source alchimique.

Un premier fait est évidemment que Jacques Cœur, du vivant même du roi Charles VII, fut lavé des accusations qu’on avait portées contre lui et bénéficia d’une réhabilitation complète, après sa mort malheureusement. On peut également remarquer que les deux compagnons du ministre déchu,

Jehan de Village et Guillaume de Varie, furent des personnages parfaitement honorables et d'un grand désintéressement, au point qu'Eugène Canseliet, dans un article qu'il consacra à Jacques Cœur (in *La Tour Saint-Jacques*, n° 8, 1957), a pu écrire : « Cette pureté, cette noblesse de cœur et d'esprit, ne devraient-elles pas surprendre, s'il ne s'était agi que d'une vaste entreprise commerciale, de laquelle historiens et biographes veulent unanimement que Jacques Cœur ait été le fondateur et l'âme ? C'était là, en vérité, une très singulière société de marchands qui offrait bien plutôt tous les caractères de solidarité absolue, régnant au sein des fraternités initiatiques tant en honneur au Moyen Âge. Négoce assez peu banal, en tout cas, dans lequel, faute de marchandise suffisante à échanger contre les importations, on réglait celles-ci avec de la vaisselle d'or ou d'argent, des perles, des gemmes ou des diamants, quand ce n'était pas, ordinairement, avec des lingots d'argent fin. Quant à la mine de galène argentifère que Jacques Cœur possédait dans le Rhône, elle devint assez curieusement déficitaire dès l'instant où le ministre fut arrêté, et les comptes et inventaires disparurent mystérieusement. » Pour Canseliet, aucun doute, cette mine servait de paravent à la fabrication de l'argent alchimique par le grand argentier de France.

Pierre Borel, dans son *Trésor de recherches des Antiquités gauloises et françoises* (Paris, 1 655), pense de même, puisqu'il écrit que Jacques Cœur « avait la Pierre philosophale et que tous ses commerces qu'il avait sur mer, ses galères et les monnaies qu'il gouvernait, n'étaient que des prétextes pour se cacher, afin de n'être point soupçonné ». Borel parle également des pièces de monnaie en argent de trois sols, qu'on appelait d'ailleurs les « Jacques Cœur », et dont le chirurgien du roi Louis XIII, David de Planis-Campy, parle en ces termes : « Je ne puis ici passer la mort de Jacques Cœur, lequel, en considération de ce secret qu'il possédait, obtint de Charles VII pouvoir de forger monnaie d'argent pur, qui étaient des gros valant trois sols, surnommés de Jacques Cœur : au revers desquels il y avait trois cœurs qui étaient ses armoiries et desquels on en voit quelquefois. » (In *L'ouverture de l'école de philosophie transmutatoire métallique*, Paris, 1633, cité par Eugène Canseliet.)

Une autre raison de considérer avec quelques doutes les accusations dont fut victime Jacques Cœur est l'intérêt que ne cessa pas de lui porter le pape Nicolas V, même après sa condamnation. Le 16 mars 1455, il écrivait dans une cédule : « Ce que nous avons pressenti naguère, nous nous le

remémorons maintenant avec plus d'attention par la venue de l'argentier de France qui, dernièrement, dès que nous l'avons approuvé, arriva à Rome, parce que ses envieux et ses ennemis se sont efforcés de le mettre dans la mauvaise grâce et le mécontentement de la Majesté royale. Entre autres, ils l'ont calomnié, principalement à cause de ce qu'il avait fait pour eux et parce qu'il s'était chargé, pour nous et pour l'Église romaine, de l'importante somme d'argent s'élevant à cent mille ducats, et plus encore. En retour, il avait pris soin auprès de nous de différentes choses pour cette même Majesté. En raison de cela, il a supporté injustement des persécutions douloureuses et immenses. »

Enfin et surtout, les diverses sculptures hermétiques que Jacques Cœur fit réaliser dans son hôtel particulier furent examinées avec attention par Fulcanelli, puis par son disciple Eugène Canseliet, qui tous deux conclurent à un savoir alchimique authentique qu'on imagine mal chez un sordide trafiquant soucieux seulement de s'enrichir.

Jacques Cœur fut-il donc un philosophe hermétique ou seulement un ministre prévaricateur ? Je laisse le soin au lecteur de décider.

En Italie, à la même époque, le principal philosophe hermétique fut certainement Bernard, comte de la Marche trévisanne, petit État vénitien. On le désigne souvent sous le nom du Bon Trévisan, car dans ses œuvres alchimiques il avait la réputation d'avoir été plus clair, plus charitable, que nombre de ses prédécesseurs. J'ai lu son *Traité de la philosophie naturelle des métaux*, et je dois reconnaître que, sous une forme allégorique il est vrai, Bernard le Trévisan donne effectivement des indications plus précises que nombre d'autres traités. Que le lecteur n'aille cependant pas imaginer que la lecture des œuvres du Bon Trévisan lui permettra de réaliser la Pierre philosophale ! Son texte comporte un tel nombre d'obscurités, voire de contre-vérités, glissées traîtreusement au milieu d'un paragraphe « charitable », qu'il n'arrivera à rien de bon.

J'ai déjà longuement raconté la vie du comte Bernard par ailleurs[1]. Aussi, je la résumerai ici en quelques lignes seulement avant de m'étendre sur une des deux paraboles qui rendirent cet auteur célèbre dans l'histoire de la littérature alchimique. Bernard naquit en 1406 à Padoue. Dès l'âge de quatorze ans, il fut initié à l'alchimie par son père qui lui fit plus particulièrement étudier les travaux de Geber. Le Bon Trévisan

s’enthousiasma d’emblée pour la quête de la Pierre philosophale et y consacra toute sa vie. Heureusement pour lui, il disposait d’une fortune familiale considérable, qu’il perdit d’ailleurs dans sa totalité.

Après une quête incessante, menée à travers toute l’Europe pendant des dizaines d’années, Bernard le Trévisan se retira ruiné à l’île de Rhodes, en 1485 environ, où il se remit une dernière fois à l’étude des travaux de Geber. Les multiples échecs qui avaient parsemé cette quête éperdue, sa vie durant, lui firent enfin comprendre certains secrets opératoires que l’étude de Geber, faite dans sa jeunesse, ne lui avait pas alors permis de saisir, et la tradition alchimique rapporte que le comte Bernard réussit à parfaire la Pierre à l’âge de quatre-vingt-deux ans. Il vécut encore jusqu’en 1490, toujours dans l’île de Rhodes, et c’est à ce moment-là qu’il rédigea ses traités : *la Parole délaissée*, *la Philosophie naturelle des métaux* et, probablement, le *Songe Verd*. L’attribution de ce dernier texte est moins assurée ; cependant, son esprit est très proche de celui qu’on trouve dans « l’Allégorie de la fontaine », que le Bon Trévisan a placée dans *la Parole délaissée*, et, par ailleurs, cet auteur cite lui-même le *Songe Verd*. Il y a donc de fortes probabilités pour qu’il en soit l’auteur ; je vais maintenant citer ce texte ici même *in extenso*, car il est très représentatif d’un certain nombre de traités alchimiques allégoriques :

« J’étais enseveli dans un sommeil très profond, lorsqu’il me sembla voir une statue, haute de quinze pieds environ, représentant un vieillard vénérable, beau et parfaitement bien proportionné dans toutes les parties de son corps. Il avait de grands cheveux d’argent tous par ondes ; ses yeux étaient de turquoises fines, au milieu desquelles étaient enchâssées des escarboucles, dont l’état était si brillant, que je ne pouvais en soutenir la lumière. Ses lèvres étaient d’or, ses dents de perles orientales, et tout le reste du corps était fait d’un rubis fort brillant. Il touchait du pied gauche un globe terrestre, qui paraissait le supporter. Ayant le bras droit élevé et tendu, il semblait soutenir avec le bout de son doigt un globe céleste au-dessus de sa tête, et de la main gauche il tenait une clef, faite d’un gros diamant brut.

« Cet homme, s’approchant de moi, me dit : “Je suis le génie des sages, ne crains point de me suivre.” Puis, me prenant par les cheveux, de la main dont il tenait cette clef, il m’enleva et me fit traverser les trois régions de l’air, celle du feu, et les cieux de toutes les planètes. Il me porta encore bien

au-delà ; puis, m’ayant enveloppé dans un tourbillon, il disparut, et je me trouvai dans une île flottante sur une mer de sang. Surpris d’être dans un pays si éloigné, je me promenais sur le rivage ; et, considérant cette mer avec une grande attention, je reconnus que le sang dont elle était composée était vif et tout chaud. Je remarquai même qu’un vent très doux, qui l’agitait sans cesse, entretenait sa chaleur et excitait en cette mer un bouillonnement qui causait à toute l’île un mouvement presque imperceptible.

»Ravi d’admiration de voir ces choses si extraordinaires, je réfléchissais sur tant de merveilles, quand j’aperçus plusieurs personnes de mon côté. Je m’imaginai d’abord qu’ils voulaient peut-être me maltraiter, et je me glissai sous un tas de jasmins pour me cacher ; mais, leur odeur m’ayant endormi, ils me trouvèrent et me saisirent. Le plus grand de la troupe, qui me semblait commander les autres, me demanda, avec un air fier, qui m’avait rendu si téméraire que de venir des Pays-Bas dans ce très haut empire. Je lui racontai de quelle manière on m’y avait transporté. Aussitôt cet homme, changeant tout d’un coup de ton, d’air et de manières, me dit : “Sois le bienvenu, toi qui fus conduit ici par notre très haut et très puissant Génie.” Puis il me salua, et tous les autres ensuite, à la façon de leur pays, qui est de se coucher tout plat sur le dos, puis se mettre sur le ventre et se relever. Je leur rendis le salut, mais selon la coutume de mon pays. Il me promit de me présenter au Hagacestaur, qui est leur empereur. Il me pria de l’excuser sur ce qu’il n’avait point de voiture pour me porter à la ville, dont nous étions éloignés d’une lieue. Il ne m’entretenait, par le chemin, que de la puissance et des grandeurs de leur Hagacestaur, qu’il disait posséder sept royaumes, ayant choisi celui qui était au milieu des six autres pour y faire sa résidence ordinaire.

»Comme il remarquait que je faisais difficulté de marcher sur des lis, des roses, des jasmins, des œillets, des tubéreuses, et sur une quantité prodigieuse de fleurs les plus belles et les plus curieuses, qui croissent même dans les chemins, il me demanda en souriant si je craignais de faire mal à ces plantes. Je lui répondis que je savais bien qu’il n’était point en elles d’âme sensitive, mais que, comme elles étaient très rares dans mon pays, je répugnais à les fouler aux pieds.

» Ne découvrant, par toute la campagne, que fleurs et fruits, je lui demandai où l’on semait leurs blés. Il me répondit qu’ils ne les semaient point, mais que, comme il s’en trouvait en quantité dans les terres stériles, le Hagacestaur en faisait jeter la plus grande partie dans nos Pays-Bas pour

nous faire plaisir, et que les bêtes mangeaient ce qui en restait ; que, pour eux, ils faisaient leur pain des fleurs les plus belles ; qu'ils les pétrissaient avec la rosée, et les cuisaient au soleil. Comme je voyais partout une si prodigieuse quantité de très beaux fruits, j'eus la curiosité de prendre quelques poires pour en goûter, mais il voulut m'en empêcher, en me disant qu'il n'y avait que les bêtes qui en mangeaient. Je les trouvai cependant d'un goût admirable. Il me présenta des pêches, des melons et des figues ; et il ne s'est jamais vu dans la Provence, dans toute l'Italie, ni dans la Grèce, des fruits d'un si bon goût. Il me jura par le Hagacestaur que ces fruits venaient d'eux-mêmes et qu'ils n'étaient aucunement cultivés, m'assurant qu'ils ne mangeaient rien autre chose avec leur pain.

»Je lui demandai comment ils pouvaient conserver ces fleurs et ces fruits pendant l'hiver. Il me répondit qu'ils ne connaissaient point d'hiver ; que leurs années n'étaient que de trois saisons seulement, savoir : le printemps, l'été, et que de ces deux saisons se formait la troisième, à savoir, l'automne, qui renfermait dans le corps des fruits l'esprit du printemps et l'âme de l'été ; que c'était dans cette saison que se cueillaient le raisin et la grenade, qui étaient les meilleurs fruits du pays.

»Il me parut fort étonné lorsque je lui appris que nous mangions du bœuf, du mouton, du gibier, du poisson et d'autres animaux. Il me dit que nous devions avoir l'entendement bien épais, puisque nous nous servions d'aliments si matériels. Il ne m'ennuyait aucunement d'entendre des choses si belles et si curieuses, et je les écoutais avec beaucoup d'attention. Mais, étant averti de considérer l'aspect de la ville, dont nous n'étions alors éloignés que de deux cents pas, je n'eus pas si tôt levé les yeux pour la voir, que je ne vis plus rien et que je devins aveugle ; de quoi mon conducteur se prit à rire, et ses compagnons de même.

»Le dépit de voir que ces messieurs se divertissaient de mon accident me faisait plus de chagrin que mon malheur même. S'apercevant donc bien que leurs manières ne me plaisaient pas, celui qui avait toujours pris soin de m'entretenir me consola en me disant d'avoir un peu de patience, et que je verrais clair dans un moment. Puis il alla chercher d'une herbe dont il me frotta les yeux, et je vis aussitôt la lumière et l'éclat de cette superbe ville, dont toutes les maisons étaient faites de cristal très pur, que le soleil éclairait continuellement ; car, dans cette île, il ne fut jamais de nuit. On ne voulut point me permettre d'entrer dans aucune de ces maisons, mais bien d'y voir ce qui se passait, à travers les murs, qui étaient transparents.

J’examinai la première maison ; elles sont toutes bâties sur un même modèle. Je remarquai que leur logement ne consistait qu’en un étage seulement, composé de trois appartements, chaque appartement ayant plusieurs chambres et cabinets de plain-pied.

»Dans le premier appartement paraissait une salle, ornée d’une tenture de damas tout chamarré de galon d’or, bordé d’une crépine de même. La couleur du fond de cette étoffe était changeante de rouge et de vert, rehaussé d’argent très fin, le tout couvert d’une gaze blanche ; ensuite étaient quelques cabinets garnis de bijoux de couleurs différentes ; puis on découvrait une chambre toute meublée d’un beau velours noir, chamarré de plusieurs bandes de satin très noir et très luisant, le tout relevé d’un travail de jais, dont la noirceur brillait et éclatait fort.

» Dans le second appartement se voyait une chambre, tendue d’une moire blanche ondée, enrichie et relevée d’une semence de perles orientales très fines. Ensuite étaient plusieurs cabinets, parés de meubles de plusieurs couleurs, comme de satin bleu, de damas violet, de moire citrine et de taffetas incarnat.

»Dans le troisième appartement était une chambre parée d’une étoffe très éclatante, de pourpre à fond d’or, plus belle et plus riche, sans comparaison, que toutes les autres étoffes que je venais de voir.

»Je m’enquis où étaient le maître et la maîtresse du logis. On me dit qu’ils étaient cachés dans le fond de cette chambre, et qu’ils devaient passer dans une autre plus éloignée, qui n’était séparée de celle-ci que par quelques cabinets de communication ; que les meubles de ces cabinets étaient de couleurs toutes différentes, les uns étant d’un tapis couleur d’Isabelle, d’autres de moire citrine, et d’autres d’un brocart d’or très pur et très fin.

»Je ne pouvais voir le quatrième appartement, parce qu’il doit être hors d’œuvre ; mais on me dit qu’il ne consistait qu’en une chambre, dont les meubles n’étaient qu’un tissu de rayons de soleil les plus épurés et concentrés dans cette étoffe de pourpre où je venais de regarder.

» Après avoir vu toutes ces curiosités, on m’apprit comment se faisaient les mariages parmi les habitants de cette île. Le Hagacestaur ayant une connaissance très parfaite des hommes et du tempérament de tous ses sujets, depuis le plus grand jusqu’au plus petit, il assemble les parents les plus proches, et met une jeune fille pure et nette avec un bon vieillard sain et vigoureux ; puis il purge et purifie la fille, il lave et nettoie le vieillard,

qui présente sa main à la fille, et la fille prend la main du vieillard ; puis on les conduit dans un de ces logis, dont on scelle la porte avec les mêmes matériaux dont le logis a été fait ; et il faut qu'ils restent ainsi enfermés ensemble neuf mois entiers, pendant lequel temps ils font tous ces beaux meubles qu'on m'a fait voir. Au bout de ce terme, ils sortent tous deux unis en un même corps ; et, n'ayant plus qu'une âme, ils ne sont plus qu'un, dont la puissance est fort grande sur la terre. Le Hagacestaur s'en sert alors pour convertir tous les méchants qui sont dans ses sept royaumes.

»On m'avait promis de me faire entrer dans le palais du Hagacestaur, de m'en faire voir les appartements, et un salon, entre autres, où sont quatre statues aussi anciennes que le monde, dont celle qui est placée au milieu est le puissant *Séganisségède*, qui m'avait transporté dans cette île. Les trois autres, qui formaient un triangle à l'entour de celui-ci, sont trois femmes, à savoir : *Ellugaté, Linémalore* et *Tripsarécopsem*. On m'avait aussi promis de me faire voir le temple où est la figure de leur divinité, qu'ils appellent *Elésel Vassergusine* ; mais les coqs s'étaient mis à chanter, les pasteurs conduisaient leurs troupeaux aux champs, et les laboureurs, attelant leurs charrues, firent un si grand bruit qu'ils m'éveillèrent, et mon songe se dissipa entièrement.

» Tout ce que j'avais vu jusqu'ici n'était rien en comparaison de ce qu'on promettait de me faire voir. Cependant, je n'ai pas de peine à me consoler, lorsque je fais réflexion sur cet empire céleste, où le Tout-Puissant paraît assis sur son trône environné de gloire, et accompagné d'anges, d'archanges, de chérubins, de séraphins, de trônes et de dominations. C'est là que nous verrons ce que l'œil n'a jamais vu, que nous entendrons ce que l'oreille n'aura jamais entendu, puisque c'est dans ce lieu que nous devons goûter une félicité éternelle, que Dieu lui-même a promise à tous ceux qui tâcheront de s'en rendre dignes, ayant tous été créés pour participer à cette gloire. Faisons donc tous nos efforts pour la mériter. Loué soit Dieu ! »

Pour le lecteur non prévenu, le *Songe Verd* est un récit poétique, assez abscons, incompréhensible dans certaines de ses parties, mais assurément sans aucun rapport avec l'art alchimique. Or, il s'agit bien d'une œuvre alchimique, destinée non pas à enseigner quelques points du magistère aux ignorants, mais plutôt à représenter symboliquement une partie de l'œuvre, la coction, le texte lui-même n'étant compréhensible que par les personnes déjà initiées. Je ne prétends certes pas le comprendre moi-même dans son entier, mais je sais à quel stade de l'œuvre il se rapporte et je vais donner ici

quelques indications qui permettront au lecteur de pénétrer plus avant dans cette allégorie.

Le génie des sages est une autre symbolisation d'Hermès, l'Hermès initiateur. La clé dont il est question à la fin du premier paragraphe est évidemment un symbole général, mais aussi une allusion précise à un point particulier du magistère, celle-ci devant être comprise à partir des mots « clé faite d'un gros diamant brut ». Ce gros diamant représente le dissolvant alchimique salin sous sa forme cristallisée qui « ouvre » la matière dans la voie sèche. Ensuite, l'auteur du songe se retrouve sur une île flottante au milieu d'une mer de sang. Là encore, il s'agit d'alchimie opérative précise, car après ouverture de la matière par le dissolvant salin, le compôt restant semble flotter sur un liquide rouge, essentiellement composé de mercure philosophique. On a bien l'impression d'une île qui surnage sur une mer sanglante. On comprend par suite que le vent très doux qui entretient la chaleur du mercure est une indication de chauffage.

Plus loin, la référence aux sept royaumes du Hagacestaur fait allusion à l'utilisation des sept métaux sous leur forme philosophique. Les fleurs qui peuvent surprendre dans ce texte sont simplement là pour évoquer les inflorescences qui apparaissent à la surface du compôt pendant l'œuvre alchimique. Je dois avouer qu'ensuite je ne comprends absolument pas le paragraphe se rapportant aux fruits et à leur goût merveilleux ! Les choses deviennent plus claires lorsque l'auteur du songe voit apparaître subitement la ville, au point qu'il en est aveuglé. Cela symbolise la transformation du compôt en un état cristallisé qui apparaît subitement au cours du magistère, sans que rien puisse le laisser présager quelques instants auparavant. C'est pourquoi le texte indique que les maisons étaient faites de cristal très pur. La référence au Soleil qui éclaire continuellement montre que l'œuvre continue de s'accomplir jour et nuit sous l'action d'un Soleil central et interne ; cela indique également que toute l'opération alchimique relève de l'œuvre solaire en général, ainsi que nous l'avons vu dans *la Table d'émeraude*. La perte de la vue par l'auteur et les herbes qui, frottées sur ses yeux, la lui rendent, symbolisent évidemment un état d'initiation supérieur. On voit ensuite apparaître des maisons toutes composées de trois appartements et, antérieurement, l'auteur avait signalé que ce pays comportait seulement trois saisons. Il s'agit là d'une double indication, de nature pratique, d'abord à savoir qu'il faut utiliser un ballon à trois sphères

séparées chacune par un étranglement, et d'autre part l'auteur rappelle la nécessaire triplicité de la coction.

Vient ensuite la fraction du *Songe Verd*, qui est la plus proche de l'*Allégorie de la fontaine*. Il s'agit de la description des diverses tentures des appartements. On reconnaît sans peine les diverses couleurs par lesquelles passe la matière au cours de la coction. D'abord toutes les couleurs, puis ensuite on arrive à l'œuvre au noir, puis l'œuvre au blanc, puis l'œuvre au rouge laissant deviner l'or. Quant à la dernière pièce de l'appartement, qui est invisible, on ne sera pas étonné d'y trouver des meubles faits d'un tissu de rayons de Soleil épurés et concentrés, puisqu'il s'agit de la symbolisation du mystère alchimique lui-même, c'est-à-dire de l'œuvre solaire.

La dernière partie du *Songe Verd* est plus classique ; on voit, en effet, très souvent cité dans les traités le bon vieillard sain et vigoureux marié à la jeune vierge qu'il doit purifier. La jeune fille représente la matière première et le bon vieillard le vitriol philosophique, le feu secret qu'on lui administre pour lui enlever toutes ses impuretés et la pénétrer, afin de ne former plus qu'un avec elle, c'est-à-dire donner un être hermaphrodite. Ainsi que le dit le texte, alors « ils ne sont plus qu'un ». Quant à la référence à la conversion des méchants, il s'agit évidemment de la transmutation des métaux vils en métaux nobles, l'or ou l'argent.

Dans son dernier paragraphe, on remarquera les noms étranges des statues qui sont, en fait, des anagrammes ; par exemple, le *Séganisségède* est bien sûr le « génie des sages », ce qui est d'ailleurs pratiquement indiqué en clair, puisqu'il est précisé que ce puissant personnage est celui-là même qui avait transporté l'auteur dans l'île ; or, on sait qu'il s'agit du génie en question. Les autres noms des statues féminines sont des indications opératives : *Ellugaté* signifie « lut[2] égalé » et donne donc un renseignement sur la fermeture du vase qu'il convient d'employer. *Linémalore* signifie « lie normale » ; il s'agit de la lie des tonneaux d'où l'on tire le tartre, qui est un des composants du feu sacré. *Tripsarécopsem* signifie « esprit, âme, corps », et *Elésel Vassergusine :* « sang, sel, verre, éleusis » ! Quant au dernier paragraphe, il est seulement là pour bien préciser que l'Œuvre alchimique ne se fait que par Dieu et pour Dieu.

Mon commentaire paraîtra peut-être au lecteur aussi obscur que le *Songe Verd* lui-même. Dans ce cas, je lui suggère de réexaminer l'un et l'autre, après avoir lu le chapitre où j'indique très schématiquement les

opérations pratiques du magistère philosophal. Je pense qu'il sera surpris de constater combien le récit attribué au Bon Trévisan en sera devenu sensiblement plus clair.

1- Voir note p. 59.

2- Il s'agit d'un sceau qui sert à luter (fermer hermétiquement) la matière.

9
L’alchimie au XVIe siècle

L’art hermétique va se développer tout au long du XVIe siècle jusqu’à l’explosion du XVIIe siècle, qui sera véritablement le siècle alchimique par excellence. Dans la monumentale *Histoire de l’alchimie* de l’érudit allemand Schmieder, malheureusement inédite en français, on ne relève pas moins de quarante-trois noms d’alchimistes célèbres au XVIe siècle. Il faut cependant reconnaître qu’il citait au milieu d’eux quelques souffleurs, c’est-à-dire quelques-uns de ces personnages qui ne recherchaient nullement le Grand Œuvre alchimique, mais seulement un moyen rapide de faire de l’or, dans le but de s’enrichir. Encore faut-il distinguer entre ces souffleurs ceux qui étaient de pures canailles, comme le fameux Edward Kelly[1], de ceux qui étaient simplement des dilettantes que toutes les sciences traditionnelles ou occultes avaient tentés, sans qu’ils puissent parvenir à en maîtriser aucune ; je pense, en particulier, à Henri-Cornelius Agrippa de Nettesheim.

À propos de ce dernier, les adversaires de l’art hermétique citent souvent le déchaînement d’Agrippa dans son opuscule *Déclamation sur l’incertitude, vanité et abus des sciences*, contre les alchimistes ses confrères, et où apparaissent seulement le dépit et l’aigreur d’un homme qui passa vie à poursuivre des rêves chimériques : « Les dommageables charbons, le soufre, la fiente, les poisons et tout dur travail vous semblent plus doux que le miel, tant que vous ayez consommé tous vos héritages meubles et patrimoines et iceux réduits en cendres et fumée, pourvu que vous vous promettiez avec patience de voir récompense de vos longs labeurs ces beaux enfantements d’or, perpétuelle santé et retour à jeunesse. Enfin, ayant perdu le temps et l’argent que vous y aurez mis, vous vous

retrouvez vieux, chargés d’ans, vêtus de haillons, affamés, toujours sentant le soufre, teints et souillés de zinc et de charbon, et par le fréquent maniement de l’argent-vif devenus paralytiques et n’ayant retenu que du nez toujours distillant : au reste si malheureux que vous rendriez vos vies et vos âmes mêmes. En somme, ces souffleurs expérimentent en eux-mêmes la métamorphose et le changement qu’ils entreprennent de faire sur les métaux ; car, de chimiques ils deviennent cacochymes, de médecins mendiants, de savonniers taverniers, la farce du peuple, fous manifestes et le passe-temps de tout un chacun. Et n’ayant pu se contenter en leurs jeunes ans de vivre en médiocrité, ainsi s’étant abandonnés aux fraudes et tromperies des alchimistes toute leur vie, ils sont contraints, étant devenus vieux, de bélistrer en grande pauvreté, en sorte que, au lieu de trouver saveur et miséricorde en l’état calamiteux et misérable où ils se trouvent, ils n’ont que le ris et la moquerie d’un chacun. »

En fait, la description d’Henri-Cornelius Agrippa s’appliquait très réellement à bon nombre de souffleurs et à peut-être autant de personnages à l’esprit dérangé qui se croyaient désignés par Dieu pour élaborer la Pierre. Beaucoup de ces alchimistes amateurs eurent des sorts tragiques, soit qu’une explosion vînt mettre fin à leurs recherches et à leur existence tout à la fois, soit qu’ayant acquis quelque réputation, le plus souvent par artifice ou tromperie, un prince avide s’intéressât d’un peu trop près à leurs travaux. Bien des souffleurs périrent ainsi sous la torture pour n’avoir pas pu révéler un secret dont ils ignoraient tout ! Le célèbre chimiste allemand Johan Kunckel rapporte dans son *Laboratorium chymicum* de nombreux cas de cette nature. Lui-même eut quelques difficultés avec son prince qui aurait bien préféré le voir effectuer des recherches alchimiques, plutôt que de préparer le phosphore ou l’ammoniaque, découvertes qui assurèrent pourtant sa renommée dans la science chimique.

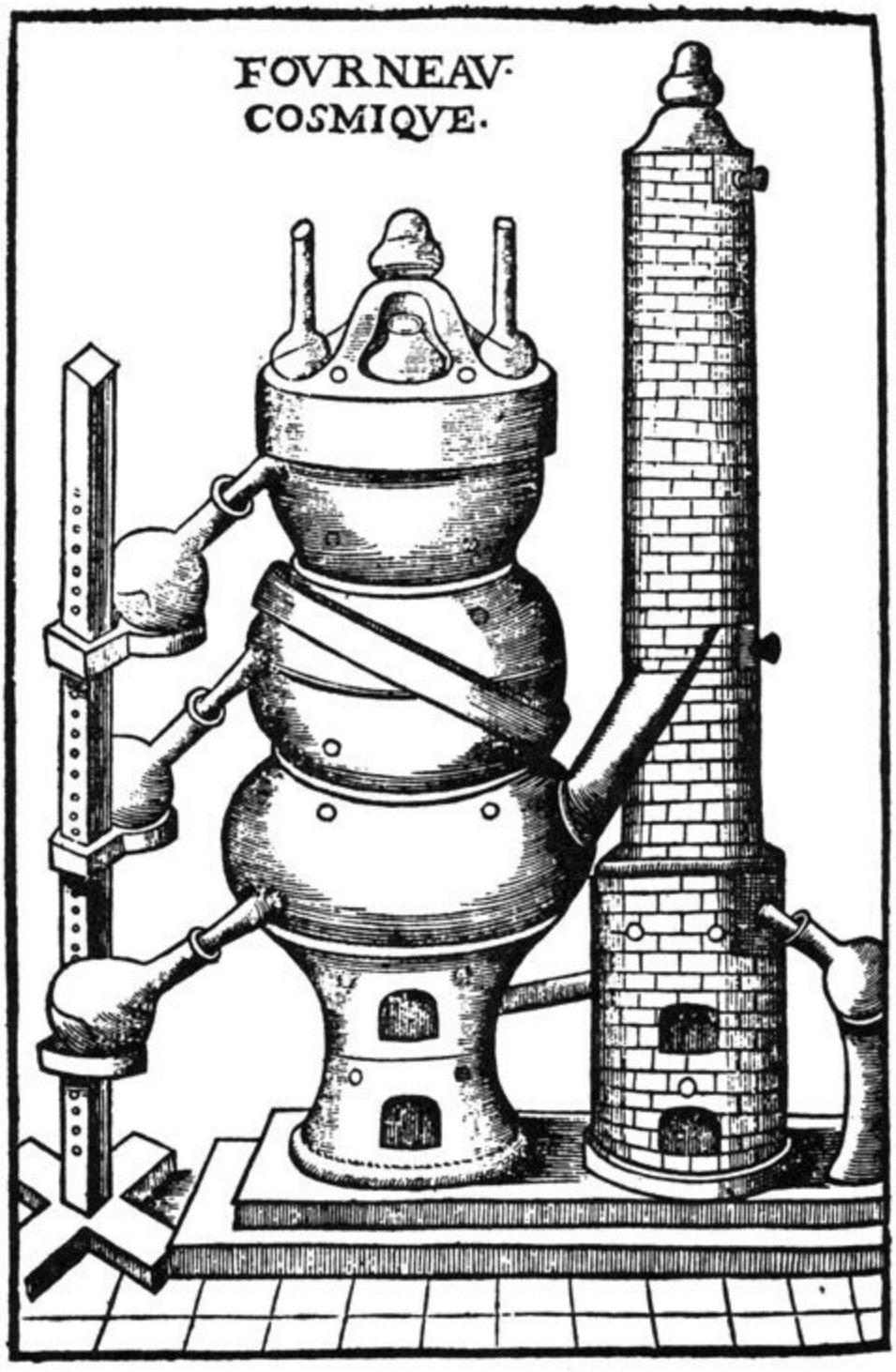


FIG. 4. – L'athanor philosophique.

(In *Le vray et méthodique cours de la physique résolutive*, d'Annibal Barlet.)

L’électeur Auguste de Saxe et sa femme Anne de Danemark s’intéressaient depuis longtemps à l’alchimie. Ils avaient d’abord été les victimes de plusieurs souffleurs qui avaient tenté d’abuser de leur confiance en 1561 et 1562. Ce fut, par exemple, le cas d’un certain Velten Merlitz qui, sous la torture, reconnut avoir mêlé de l’argent au mercure qu’il prétendait transmuter, pour faire croire qu’il possédait la Pierre. Cet aveu tardif ne le sauva pas, car l’Électeur refusa de croire à la supercherie et ordonna qu’on continuât de torturer le pauvre diable. Un peu plus tard, un autre faux alchimiste, Daniel Bachman, vint proposer ses services. Auguste de Saxe, rendu méfiant, le fit enchaîner à la muraille avec un jeu de chaînes tout juste suffisant pour lui permettre d’atteindre ses instruments et de recharger en charbon son fourneau ! Bachman devint fou et fut chassé avec femme et enfants de l’électorat de Saxe qu’il reçut l’ordre de quitter sur l’heure, sous peine d’être jeté à l’eau cousu dans un sac !

C’est dans cette atmosphère que David Beuther devint aide de l’Électeur dans son laboratoire privé, à partir de 1575. D’après Kunckel, un jour Beuther aurait découvert un manuscrit alchimique donnant quelques recettes pratiques pour faire de l’or. Il s’agissait sans doute de ces procédés particuliers dont nous avons déjà eu l’occasion de parler ; il aurait trouvé ces papiers dissimulés dans une cachette creusée dans un mur du laboratoire d’essais de la Monnaie d’État, installé dans un monastère. Ce qui est certain, c’est qu’à compter de ce jour Beuther se mit à « rouler sur l’or » et mener la grande vie, en compagnie de ses deux assistants, Vertel et Heidler. Malheureusement, ceux-ci voulurent voler de leurs propres ailes et ne tardèrent pas à se retrouver endettés et aux abois. Ils firent aussitôt appel à Beuther, mais ce dernier refusa de les aider, soit qu’il en eut assez de les entretenir, soit que ses opérations de transmutation n’aient plus donné de résultats satisfaisants. Vertel et Heidler, furieux et s’estimant trahis, le dénoncèrent aussitôt à Auguste de Saxe. Celui-ci ne voulut pas croire les aveux complets que lui fit Beuther et resta persuadé que son assistant avait découvert la Pierre philosophale. Aussi, il exigea de lui qu’il continuât de fabriquer de l’or et de l’argent, se contentant, précisait-il, de prendre seulement le dixième des quantités produites par Beuther. Comme ce dernier s’en déclara incapable, il fut emprisonné. Néanmoins, l’Électeur le fit libérer au bout de quelque temps, dans l’espoir qu’il consentirait enfin à révéler son secret et à effectuer quelques transmutations.

David Beuther songeait à gagner l'Angleterre quand il fut de nouveau arrêté et déféré devant la cour de Leipzig, sous l'inculpation d'avoir mal rempli ses fonctions d'alchimiste officiel auprès de l'Électeur ! Dans ses arrêtés, le jugement indiqua que David Beuther était tenu pour être en possession du secret de la Pierre philosophale et qu'il convenait de lui faire avouer ce secret par la torture ; par ailleurs, le jugement précisait que, pour avoir été infidèle à son prince, il serait fouetté, amputé de deux doigts et emprisonné pour le restant de ses jours. Auguste de Saxe, qui n'était pas un méchant homme, ne voulut pas faire appliquer immédiatement l'arrêt et offrit une dernière chance à son ancien assistant. Il lui envoya ce billet, dont la copie nous a été conservée : « Beuther, restitue-moi immédiatement ce que tu m'as volé, ce que Dieu et la justice divine m'avaient accordé. Sinon, l'arrêt scellant ton sort sera promulgué ce lundi, même si je dois m'en repentir plus tard. Je te conjure de ne pas m'obliger à en arriver à cette extrémité. »

Se voyant perdu, Beuther répondit par écrit au prince qu'il consentirait à lui révéler son secret, en échange de sa liberté. On raconte qu'il écrivit sur les murs de sa cellule en gros caractères : « Un chat enfermé ne peut pas attraper de souris. » L'Électeur de Saxe y consentit et Beuther fut désormais prisonnier du laboratoire alchimique de Dresde, où on le surveilla jour et nuit, tout en lui restituant cependant tous les honneurs et privilèges qui avaient été les siens auparavant. Nul ne chercha la Pierre philosophale avec plus de sincérité et d'obstination. Beuther, qui n'avait pas poussé très loin ses recherches sur l'art hermétique, échoua dans toutes ses tentatives. Il essaya de soudoyer ses gardiens pour s'enfuir, mais en vain. Finalement, après une dernière tentative pour fabriquer la Pierre, il préféra se suicider. Un matin, ses gardiens le trouvèrent mort, étendu sur le plancher du laboratoire.

Il ne faudrait pas croire que ce genre d'aventure soit seulement survenu dans les pays étrangers. En 1567, le roi Charles IX et son frère, le duc d'Anjou, passèrent un contrat en bonne et due forme avec un certain Jean de Gallans, sieur de Pezerolles, et lui remirent cent vingt mille livres, en échange de transmutations qu'il devait effectuer sous six mois. En fait, dès la fin de la première semaine, l'escroc s'échappa du laboratoire qu'on lui avait confié, mais il fut rattrapé et pendu. Dans la collection des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, on trouve encore le texte prouvant la crédulité du roi et de son frère, fort jeunes il est vrai alors :

« Traité fait par le roi Charles IX avec Jean de Gallans, sieur de Pezerolles, qui promettait audit seigneur roi de transmuer tous métaux imparfaits en fin or et argent, l'an 1567, 5 novembre.

» Charles, par la grâce de Dieu Roi de France, ayant été averti par Jean de Gallans, sieur de Pezerolles, qu'il avait un secret en main pour transmuer tous les métaux imparfaits en fin or et argent, lequel secret il aurait présentement déclaré à Sa Majesté et à Monseigneur le duc d'Anjou, et ce faisant a promis et promet ledit de Pezerolles que dedans six mois après la date de ces présentes, que la matière par lui à nous déclarée aura été mise en la décoction et dans les usages à ce requis, et en tel nombre qu'il plaira à Sa Majesté, qu'il montrera la première preuve de ladite matière en mercure mortifié ou vivifié et dans quatre mois après il montrera aussi une seconde preuve de ladite matière, qui sera transmutation de métal imparfait en or et argent et que, en continuant ladite matière en sa décoction, s'en suivra la perfection d'icelle pour faire projection d'icelle sur tous métaux imparfaits pour les réduire en fin or et argent selon le degré de sa décoction au blanc et au rouge dedans le terme de deux ans environ après la date desdites présentes. Et nous, en considération de sa bonne volonté et grand service qu'il nous fait, le voulant rendre récompense en ce que nous pouvons quant à présent lui avons promis et promettons en foi et parole de Roi de lui bailler, céder et transporter à lui, ses héritiers et ayants cause, par héritage et à perpétuité, la somme de 100 000 livres tournois annuelle en notre royaume. Et ce, en une ou plusieurs terres, en titre de marquisat, comté, baronnie ou autre seigneurie et outre la somme de 100 000 écus d'or soleil, en deniers purs et clairs, à savoir 50 000 livres tournois de rente et 50 000 écus d'or soleil dedans le terme de six mois prochainement venant, lorsque se fera la première preuve de ladite matière en mercure. Et quatre mois après que se fera la seconde preuve du métal imparfait en or et argent, nous lui compterons ladite somme de 100 000 livres tournois de rente et de 100 000 écus soleil, selon notre promesse dessus dite. Et cependant en attendant ledit temps de six mois, lui avons promis de faire délivrer par chaque mois la somme de 1 200 écus soleil pour son entretien. Et dès à présent lui baillerons et délivrerons la somme de 6 000 écus soleil, en déduction de ladite somme de 100 000 écus soleil. Promettant audit sieur de Pezerolles de lui passer dans le premier et second terme des preuves dessus dites, contrat et lettres bonnes et valables de ce que dessus en forme authentique, et les faire homologuer et vérifier, tant en notre conseil que es-

cour de Parlement et ailleurs où besoin sera. Et pour la vérification et assurance desdites preuves de la matière à nous enseignée, ledit sieur de Pezerolles s'en remet et rapporte à ce que nous en attesterons par notre foi et conscience. Pour la confirmation desquelles choses nous avons signé la présente et fait signer à notre dit frère le duc d'Anjou, le 5e jour de novembre 1567.

» Ainsi signé Charles et Henri. »

Mais quittons les souffleurs et les charlatans, qui déshonoraient le véritable esprit hermétique en ce XVIe siècle, pour en venir au plus célèbre médecin alchimiste que cette science ait donné : Paracelse. Rarement personnalité fut autant discutée et contestée à son époque même. Eraste le dénommait « monstre vomi par l'enfer » et « chemineau innommable » ; un autre médecin, Dessenius, le décrivait ainsi : « Mage monstrueux, superstitieux, impie, blasphémateur de Dieu, mendiant, imposteur, ivrogne, monstre abominable. » Quel était donc ce singulier personnage qui suscitait la vénération des uns et la haine des autres ?

Paracelse est un surnom dont on ignore le sens exact[2] ; le nom complet de celui qui le portait semble être Auréole Philippe Théophraste Bombast ab Hohenheim. Encore de tous ces noms, seul Théophraste est-il réellement assuré ! Sa date de naissance n'est guère mieux connue et varie entre le 10 novembre 1493 et le 1er mai 1494. Ce qui n'a pas empêché le fameux psychanalyste C.G. Jung de dresser l'horoscope du médecin de la Renaissance : « Le Soleil se trouvait alors sous le signe du Scorpion, signe fatidique des médecins guérisseurs et maîtres ès-poisons. Le seigneur du Scorpion est le dieu Mars, qui confère aux forts l'esprit guerrier et aux faibles le tempérament excessif et bilieux. La destinée de Paracelse devait confirmer cet horoscope à merveille. » J'y vois surtout le peu de crédit qu'on peut attacher aux propos des psychanalystes !

Voici cependant ce que l'on peut dire de certain sur la vie de Paracelse. Il naquit en Suisse, près de Zurich, dans la famille d'un médecin adonné à l'occultisme. Le jeune homme eut l'occasion de suivre les cours du fameux abbé Trithème, cabaliste bien connu et auteur d'un livre en huit volumes, *la Stéganographie*, qui contenait, affirmait-il, les secrets d'un extraordinaire pouvoir. Le manuscrit de cet ouvrage et les diverses copies furent brûlés et aucun exemplaire n'en subsiste à l'heure actuelle. (Voir à ce sujet le

chapitre intitulé « Le secret de l'abbé Trithème », dans l'ouvrage de Jacques Bergier, *les Livres maudits*[3].) On comprend qu'avec un tel maître le jeune Théophraste s'intéressât à d'autres sciences que l'enseignement scolastique qui était alors professé à l'université de Bâle. Paracelse partit donc et fit le tour des grandes universités : Montpellier, Padoue, Bologne, Londres, mais sans acquérir de diplôme officiel. C'est seulement à l'armée qu'il devint médecin militaire. Il vint ensuite s'établir à Zurich et se signala aussitôt à l'attention de ses confrères par les critiques violentes qu'il leur adressa. Ainsi, en 1527, il écrivait : « Qui ne sait que la plupart des médecins d'aujourd'hui commettent de terribles erreurs au grand détriment de leurs malades ? Qui ne sait qu'il en est ainsi parce qu'ils se cramponnent aux enseignements d'Hippocrate, de Galien, d'Avicenne et d'autres ? Mes écrits ne sont pas, comme ceux d'autres médecins, des compilations d'Hippocrate ou de Galien, mais en un labeur incessant, je les ai créés de toutes pièces sur le fondement de l'expérience, maîtresse suprême en toute chose. Lorsque je veux prouver quelque chose, je n'essaie pas de le faire en citant des autorités, mais en faisant appel à l'expérience et à la raison… Je n'ai aucune foi dans les antiques doctrines des complexions et des humeurs, qui sont faussement supposées rendre compte de toutes les maladies. C'est parce que ces doctrines prévalent que si peu de médecins ont une connaissance précise des maladies, de leur cause et de leur jour critique. » (Cité par J. Weber-Marshall dans son « Introduction » à la réédition du *Pronostic* de Paracelse.)

Paracelse était alors devenu professeur à l'université de Bâle, grâce à l'appui de l'humaniste bien connu Erasme. On peut se demander comment Paracelse réussit à être admis dans les plus grandes universités européennes et auprès de nombre de personnages importants, alors qu'il était au départ sans fortune et sans relations. Il faut supposer que le fait d'avoir été pendant trois ans l'élève favori de l'abbé Trithème constituait une introduction suffisante pour bien des lettrés de l'époque, ou bien admettre, comme le fit le Dr Allendy dans son ouvrage classique *Paracelse, le médecin maudit*[4], que Trithème était l'un des principaux dirigeants d'une société secrète d'hermétistes et introduisit Paracelse auprès de ses membres les plus importants. Mais notre médecin était, pour parler cru, une « grande gueule » et ne tarda pas à faire un éclat dans la très sévère université de Bâle, où il s'exclama : « Les boucles de mes souliers renferment plus de sagesse que soit Galien, soit Avicenne, et ma barbe a plus d'expérience que toute leur

académie. » Moins d'un an après son accession à la chaire de professeur, il dut quitter la ville. La haine de ses ennemis n'allait pas cesser de le poursuivre et, quelques années après l'incident de Bâle, l'université de Leipzig interdit aux imprimeurs de publier les manuscrits de Paracelse. Il s'agissait là d'une mesure illégale, puisque les imprimeries étaient, en principe, des commerces indépendants, mais elles vivaient principalement des textes que leur donnait l'université à imprimer. On ne pouvait imaginer meilleur moyen de pression.

Une campagne d'insinuations et de calomnies fut alors systématiquement entreprise contre le médecin : elle visait plus particulièrement ses pratiques supposées sataniques, son ivrognerie et ses mœurs. Paracelse, qui n'avait jamais connu sa mère, vécut toujours à l'écart des femmes, ce qui permit à ses adversaires de prétendre qu'il était à la fois homosexuel et impuissant[5] ! Finalement, Paracelse dut se retirer à Strasbourg, puis à Salzbourg, où il mourut dans des circonstances étranges le 24 septembre 1541. Cette mort survint non chez le médecin, mais dans une petite auberge, au *Cheval blanc*. Ses ennemis firent courir le bruit qu'il était mort après une nuit de débauche, la boisson ayant fini par avoir raison de lui. Il existe aujourd'hui un certain nombre de raisons de penser que la mort de Paracelse ne fut peut-être pas si naturelle qu'on aurait pu le penser.

L'exhumation de son corps, effectuée au début du XIX^{e} siècle, montra une fissure anormale dans son crâne. Évidemment, le médecin aurait pu se blesser lui-même en s'effondrant au cours d'une attaque d'apoplexie, par exemple, mais la forme de l'entaille permet tout à fait de supposer qu'il reçut un coup mortel d'un instrument contondant sur la tête.

Du point de vue alchimique, Paracelse fut surtout un spagyriste – ce mot a d'ailleurs été créé par lui –, c'est-à-dire une personne faisant des préparations médicinales ou chimiques à partir de techniques alchimiques. Avant de nous étendre sur la spagyrie paracelsienne, essayons d'abord de répondre à une question traditionnellement posée : Paracelse élabora-t-il la Pierre philosophale ? Essaya-t-il même de le faire ? La vérité est qu'on n'en sait rien. Dans *le Trésor des alchimistes,* j'écrivais : « Du point de vue alchimique, s'il est bien évident que Paracelse ne fut pas un souffleur, il est néanmoins vraisemblable qu'il ne fut jamais un Adepte. » (Réédition « J'ai lu », 1971, p. 129.) Depuis, mon opinion a quelque peu varié cependant ; en effet, j'ai eu l'occasion de lire un extrait d'une lettre de Michel Neander, ancien domestique de Paracelse, qui déclarait avoir assisté à une expérience

de transmutation effectuée par son maître : celui-ci, pressé par ses créanciers, aurait transmuté du mercure en or, afin de se libérer de ses dettes. Il faut cependant remarquer que cette lettre date du 9 août 1575, donc bien après la mort de l'illustre médecin. Le témoignage de Michel Neander est par suite sujet à caution, soit qu'il ait voulu embellir le souvenir de son maître, soit que l'âge ait affaibli ses facultés. Mais j'ai aussi appris que de nombreuses familles, avec lesquelles Paracelse fut en rapport, gardèrent longtemps des petits morceaux d'or provenant de transmutations qu'il avait effectuées pour leur satisfaction. Plusieurs chroniques, mémoires ou papiers familiaux, en font mention. Il est donc possible que les techniques spagyriques de Paracelse lui aient permis, sinon d'élaborer l'Œuvre philosophale, à tout le moins de trouver quelques « particuliers[6] » permettant des transmutations métalliques.

Du point de vue de l'alchimie théorique, Paracelse fut le fougueux défenseur de la théorie mercure, soufre, sel, c'est-à-dire de la triplicité contenue dans la matière. La paternité de cette théorie lui fut cependant refusée, dès son vivant, par de nombreux confrères en art hermétique, auxquels s'adjoignirent tous ses ennemis. Paracelse n'aurait fait que répéter la théorie élaborée au siècle précédent par le moine Basile Valentin. Voici en deux mots les faits. Basile Valentin semble avoir vécu à l'abbaye bénédictine d'Erfurt, au XV^{e} siècle. Ses manuscrits dateraient d'environ 1480, mais ne furent imprimés qu'un siècle plus tard, en 1599. Les partisans de Paracelse en tirèrent la conclusion que ce dernier était bien l'auteur de la fameuse théorie, tandis que les écrits du prétendu Basile Valentin n'étaient qu'un faux grossier fabriqué pour discréditer le médecin spagyriste. Ses adversaires, au contraire, affirmèrent que Paracelse, ayant eu en main des manuscrits de Basile Valentin, s'était purement et simplement emparé de sa doctrine, sans y ajouter rien d'original. Peut-on trancher aujourd'hui ? Ici, je serai affirmatif ; il ne fait à l'heure actuelle aucun doute que les écrits de Basile Valentin circulaient sous forme manuscrite depuis le début du XVI^{e} siècle et que, par suite, quel qu'en ait été l'auteur caché derrière ce pseudonyme philosophique, sa théorie était bien antérieure à celle de Paracelse. Cela dit, rien ne prouve que le médecin zurichois en ait eu connaissance ; il peut très bien se faire qu'il ait retrouvé les idées du moine d'Erfurt par une autre voie.

Mais c’est en spagyrie que Paracelse affirma son originalité profonde, par la création de toute une pharmacopée nouvelle, généralement à base de produits chimiques. C’est également lui qui eut, le premier, l’idée d’utiliser certaines drogues de façon homéopathique et qui pressentit l’utilité des cures thermales[7]. Son grand rêve fut de créer cette médecine universelle, cet or potable directement issu de la pensée alchimique, mais qui, dans l’esprit du philosophe hermétique, n’est qu’une dilution de la Pierre philosophale ; par des techniques spagyriques, forcément empiriques, Paracelse ne pouvait élaborer cette panacée.

Aujourd’hui, Paracelse compte beaucoup plus de lecteurs que de son vivant. Étrange retour des choses ! En tout état de cause, il fut avec Raymond Lulle l’un des plus extraordinaires personnages qui aient pratiqué la philosophie hermétique. Il remua l’Europe entière, comme seul pourra le faire plus tard un charlatan qui se prétendait alchimiste, Cagliostro. Il est certain que Paracelse fut hâbleur, braillard et ivrogne, mais il n’en fut pas moins un des plus grands hommes de son temps.

1- Voir note p. 59.

2- L’hypothèse la plus probable est que « para Celse » signifiait : le super Celse. Ce dernier étant un célèbre médecin de l’Antiquité.

3- Éditions « J’ai lu », 1971.

4- Gallimard, 1937.

5- Une hypothèse plus sérieuse affirme qu’il fut mutilé par un porc à l’âge de trois ans.

6- Procédé particulier qui permet de transmuter directement les métaux en or sans avoir recours à la poudre de projection.

7- Connues dans l’Antiquité romaine, puis oubliées.

10
Van Helmont et l’alchimie du XVII^{e} siècle

Il existe deux cas de transmutations effectuées par des scientifiques de premier plan en l’absence de tout alchimiste, ce sont celles de Van Helmont, qui eut lieu entre 1614 et 1616, et celle d’Helvetius, qui prit place en janvier 1667. Les critiques rationalistes de l’art hermétique ont toujours été extrêmement gênés pour expliquer ces deux cas, au point qu’ils affectent maintenant de les considérer comme négligeables vu l’impossibilité de procéder à la vérification des faits. Or, nous allons le voir, les faits avaient été dûment vérifiés à l’époque par des personnalités scientifiques de premier plan. L’un des plus acharnés à la démolition des preuves avancées par les alchimistes en faveur de la réalité de leur art, Louis Figuier, dans son étude fantaisiste *l’Alchimie et les alchimistes*, Paris, 1860, qui abonde en inexactitudes, contre-sens, falsifications et explications aberrantes dont nous reparlerons, fut obligé d’écrire : « Les philosophes hermétiques ont toujours cité avec une grande confiance, à l’appui de la vérité du fait général des transmutations, le témoignage de Van Helmont. Il était difficile, en effet, de trouver une autorité plus imposante et plus digne de foi que celle de l’illustre médecin-chimiste dont la juste renommée comme savant n’avait d’égale que sa réputation d’honnête homme. Les circonstances mêmes dans lesquelles la transmutation fut opérée avaient de quoi étonner les esprits, et l’on comprend que Van Helmont lui-même ait été conduit à proclamer la vérité des principes de l’alchimie, d’après l’opération singulière qu’il lui fut donné d’accomplir. »

Jean-Baptiste Van Helmont naquit à Bruxelles en 1577. Il fit des études de médecine et de chimie, s'affirmant nettement comme un disciple de Paracelse. La science lui est redevable d'une de ses plus importantes découvertes, celle de l'existence des gaz. À son époque, en effet, le seul gaz connu était l'air et Van Helmont put prouver par l'expérience qu'il en existait d'autres, en premier lieu l'acide carbonique. Il le définit comme un corps chimique nouveau et écrivit : « Cet esprit qui ne peut être contenu dans des vaisseaux ni être réduit en un corps visible, je l'appelle d'un nouveau nom : gaz. » Il découvrit ensuite l'existence de l'hydrogène sulfuré produit par les fermentations du gros intestin de l'homme ; ce faisant il fut un des pionniers de la science expérimentale, chose très rare à cette époque encore toute imprégnée de scolastique. Seuls de tout le Moyen Âge, les alchimistes pratiquèrent cette méthode expérimentale. Louis Figuier écrit à ce sujet : « Ce fait, que les alchimistes ont les premiers mis en usage la méthode expérimentale, c'est-à-dire l'art d'observer et d'induire dans le but de parvenir à la solution d'un problème scientifique, est à l'abri de tous les doutes » (chapitre 5, page 93). Ce qui n'empêche pas Figuier, avec la mauvaise foi habituelle des rationalistes du XIX^{e} siècle, d'écrire une page plus loin (page 94) : « Si les titres des alchimistes à la création de la méthode expérimentale ne peuvent être sérieusement soutenus, il en est tout autrement quand on considère les services qu'ils nous ont rendus en préparant les éléments qui étaient nécessaires à la création de la chimie. » Dans sa réédition de l'œuvre de Figuier, René Alleau écrit en note : « L'un des avantages du rationalisme demeure d'être rationnellement délirant. Louis Figuier nie totalement ici ce qu'il vient d'affirmer auparavant. »

Pour en revenir à Van Helmont, il démontra expérimentalement que, dans la croissance des plantes, la terre ne fournissait qu'un apport de substance très faible. Il planta une jeune pousse de saule pleureur dans de la terre qu'il avait préalablement pesée, puis il montra que le rapport du poids de la terre utilisée après la croissance de la plante et celui de la plante elle-même prouvait que peu de terre avait disparu dans l'expérience. En chimie, il prépara l'acide chlorhydrique, l'huile de soufre, l'acétate d'ammoniaque, etc.

Van Helmont était donc l'un des meilleurs esprits scientifiques de son temps. Il travaillait habituellement dans son laboratoire de Vilvorde, près de Bruxelles. C'est là qu'il reçut, un jour, la visite d'un Adepte inconnu qui lui fit don d'un peu de Pierre philosophale. Figuier place la scène en 1618, ce

qui est une absurdité puisque Van Helmont avait quitté deux ans auparavant ce laboratoire. Elle a dû avoir lieu entre 1614 et 1616[1] sans qu'il soit possible aujourd'hui de préciser exactement. L'inconnu, selon les propres dires de Van Helmont, devint son ami en l'espace d'un soir et lui montra sa provision de poudre de projection. Il affirma en posséder suffisamment pour transmuer deux cent mille livres d'or. Van Helmont qui était peu intéressé par l'alchimie manifesta quelque scepticisme et son compagnon accepta de lui remettre un demi-grain (27 milligrammes) de sa poudre en lui précisant les modalités à respecter pour opérer une transmutation. Après quoi il se retira et le médecin belge ne le revit jamais. Plusieurs hypothèses ont été avancées quant à l'identité de ce mystérieux personnage. Pour certains il s'agirait d'un autre médecin dénommé Butler qui travailla un moment avec Van Helmont et que celui-ci cite dans son *Ortus medicinae* ; pour d'autres, il pourrait s'agir du fameux Artiste, Eyrénée Philalèthe, qui semble avoir possédé la plus extraordinaire poudre de projection de toute l'histoire de l'alchimie. Certains objectent que cette hypothèse est incompatible avec l'âge que s'attribue Philalèthe lors de la publication de son traité *l'Entrée ouverte au palais fermé du roi*, soit trente-trois ans[2]. Mais cet âge peut très bien être compris dans un sens mystique, ainsi trente-trois ans est l'âge du Christ lors de son supplice, ou dans un sens allégorique : il aurait fallu trente-trois ans à l'alchimiste pour élaborer la Pierre.

Voici comment Van Helmont décrivit l'expérience qu'il fit avec ce quart de grain de Pierre une fois revenu dans son laboratoire. Rappelons encore que l'alchimiste ne participa pas à l'expérience qui eut lieu en présence des seuls aides habituels du chimiste : « J'ai effectivement vu la Pierre philosophale à différentes reprises et je l'ai maniée de mes mains. Elle était à l'état de poudre, virant sur le jaune, pesante et brillante comme du verre pulvérisé. Il m'en fut donné une fois la quantité d'un quart de grain, j'appelle grain la six centième part d'une once. Donc, ce quart de grain, enveloppé dans du papier, je l'ai projeté sur huit onces de vif-argent et chauffé dans un creuset. Aussitôt, tout le mercure se figea avec quelque bruit et, une fois coagulé, apparut contracté sous l'aspect d'une boulette jaune. Après l'avoir fait refondre en activant le feu avec des soufflets, je trouvai huit onces moins onze grains d'or très pur. Par conséquent, un seul grain de cette poudre a transmuté en or excellent 19 X 186 fois son poids de vif-argent. Par suite, je pense que figure parmi les corps terrestres la poudre précitée, ou toute autre similaire, qui transmue presque à l'infini le métal

impur en or excellent. En s'unissant à lui, elle le protège de la rouille, de la corruption et de la mort, le rendant comme immortel à l'égard de la torture du feu et de l'art, lui conférant la pureté virginale de l'or. Pour cela, l'ardeur du feu est seule requise. Je dirai, par comparaison, que l'âme et le corps sont régénérés de la sorte par le baptême et la communion au sein de Notre Seigneur, pour autant qu'une ferveur convenable de la dévotion des fidèles en accompagne la participation. Que le théologien me pardonne, dans cette digression, si j'ai parlé de la vie éternelle au-dessus de ma compétence. Je reconnais bien volontiers qu'il ne m'appartient pas de régénérer mon corps, je ne traite que de la prolongation de la vie en ce monde, lui conférant la pureté virginale de l'or. Pour cela il n'est requis seulement que la chaleur modérée d'un feu de charbon. »

Il ne faut pas s'étonner de voir cette référence à la religion chez un scientifique étant donné l'époque, d'une part, mais aussi d'autre part les convictions personnelles de Van Helmont qui étaient très sincères. Dans une thèse publiée sur son œuvre, *Van Helmont, philosophe par le feu*, par Nève de Mervignies (Liège, 1936), on peut lire : « Dans un passage des *Promissa authoris,* Van Helmont nous raconte que, dégoûté des livres où les écoles de médecine, faisant étalage d'une fausse science, multipliaient de vaines promesses, il décida de les abandonner tous, la conviction s'étant d'ailleurs implantée en lui que la vraie médecine est un don qui, comme tous les dons bienfaisants, ne peut venir que du ciel. Dès lors, c'est de Dieu qu'il se jura de l'attendre et non des hommes, de Dieu qui est le "père des lumières" et, plus spécialement encore, celui de la "médecine adepte[3]". Et il se mit à parcourir divers pays étrangers, constata que partout régnaient la même ignorance et la même méconnaissance du caractère sacré que possède l'art de guérir, et il finit par considérer la médecine, telle que la pratiquaient ses contemporains, comme une véritable imposture, introduite par les Grecs et exploitée depuis eux par des charlatans qui abusaient de la crédulité du public. »

On reconnaît là les opinions de Paracelse et c'est ce qui détermina Van Helmont à se retirer pendant sept ans dans son laboratoire de Vilvorde, à partir de 1609, pour étudier loin de la foule et des honneurs. C'est pendant cette période qu'il eut l'occasion de rencontrer William Butler, un médecin d'origine irlandaise, qui opérait des guérisons miraculeuses. Il semble avoir possédé une « pierre de Butler », sans qu'il soit possible aujourd'hui de dire si cette pierre avait un rapport quelconque avec la matière philosophale.

Toujours est-il que Butler, en délicatesse avec les édiles de Vilvorde, se retrouva interné dans la prison de leur château. Les autorités s'adressèrent à Van Helmont pour essayer de savoir si ce Butler était un chalatan ou, au contraire, si les cures merveilleuses qu'on lui attribuait présentaient quelque réalité. Dans sa thèse, Nève de Mervignies écrit : « Il est probable que Van Helmont, en se rendant auprès de Butler, ne laissait pas de nourrir l'espoir d'être initié au secret de la thérapeutique qui faisait l'admiration de ses anciens concitoyens. Comment expliquer autrement, en effet, que les deux Adeptes se soient, sur l'heure, liés d'amitié ? Toujours est-il que Butler, en gage de cette amitié, consentit à communiquer à son confrère brabançon la recette de sa Pierre philosophale. Ce confrère sut d'ailleurs récompenser, comme il convenait, ce beau geste, en faisant le nécessaire pour obtenir l'élargissement de l'Adepte irlandais, lequel sut à son tour récompenser son nouvel ami par la révélation du secret d'un remède contre la peste, ce qui, hélas, ne le mit pas à l'abri d'une condamnation qui le bannissait de nos provinces. Mais Van Helmont, heureusement, pouvait se passer de l'aide du banni et il se mit à faire, à l'aide de la Pierre que celui-ci lui avait donnée, des cures dont le récit forme la trame du traité qu'il lui a consacré, cures qu'il n'est pas très éloigné de présenter comme miraculeuses et dont il fit notamment bénéficier son épouse. »

J'ai regardé le texte latin du traité intitulé *Butler* et il n'est nullement fait mention de Pierre philosophale ; en fait Butler confia à son confrère le secret d'une substance, dénommée par le peuple « pierre de Butler », que Van Helmont appelle « drif », mais il est très probable qu'il s'agissait seulement d'un médicament. Le seul point qui pourrait lui faire attribuer une origine hermétique est une réflexion de Van Helmont précisant qu'il n'indiquera la composition de cette substance qu'autant qu'il est permis de le faire sans aller jusqu'à « jeter des roses aux pourceaux » *(Itaque… dicam requisita Drif, ac dein compositionis modum, quantum Philosopho permissum est, declarabo, ne rosas ante porcos prostravero.)*

Il est à noter que cette fameuse transmutation effectuée par Van Helmont dut le marquer profondément car il y fait allusion dans d'autres fragments de ses œuvres. Dans l'un de ses traités des maladies, *Demonstratur thesis* (page 134), il revient sur ce sujet au cours de sa cinquante-huitième « proposition démontrée » : « Je considère que la régénération de ceux qui doivent être sauvés, et leur participation à la vie dans la communion eucharistique, s'effectue et peut s'observer dans ce qui,

sur le plan terrestre, offre quelque similitude, sur un plan différent bien entendu : je veux dire qu'elle est semblable et très analogue à la projection de la pierre aurifique. Il se trouve que j'ai manié celle-ci de mes propres mains à plusieurs reprises, et que j'ai vu de mes propres yeux la transmutation de vif-argent du commerce, dans une proportion dépassant de quelques milliers de fois celle du poids de la poudre aurifique. Elle était d'une couleur jaunâtre, sous la forme d'une poudre pesante, brillant comme du verre pilé là où elle avait été moins finement broyée. Il m'en fut une fois donné le quart d'un grain, et j'appelle grain la 600e partie d'une once. J'enveloppai donc cette poudre dans de la cire arasée (du cachet) provenant d'une lettre quelconque, afin qu'en la projetant dans le creuset elle ne fut pas dispersée par les fumées du charbon. Je projetai cette boulette sur une livre de vif-argent récemment achetée, et chauffée dans un creuset de Hesse (creuset triangulaire) et aussitôt le mercure, avec quelque murmure, cessa d'être fluide et se rassembla en boule. Or, la température du vif-argent était telle qu'elle eût empêché le plomb fondu de se solidifier. Ayant bientôt après augmenté le feu par l'action d'un soufflet, le métal entra en fusion. Le vase renversé, on trouva 8 onces d'or très pur. Le décompte effectué établit qu'un grain de cette poudre convertissait 19 200 grains de métal impur, volatil et destructible au feu, en or véritable. Cette poudre, donc, en s'unissant au mercure précité, le préserva en un instant de la rouille éternelle, de l'altération et de la torture du feu, aussi violent soit-il. Elle le rendit en quelque sorte immortel à l'égard de toute violence exercée par l'art ou par le feu, lui conférant la pureté virginale de l'or. Pour cela il n'est requis seulement que la chaleur modérée d'un feu de charbon[4]. »

Il semble donc bien que Van Helmont ait effectué non pas une mais deux transmutations avec la poudre qui lui a été confiée puisque dans l'un des cas il enveloppe la matière philosophale dans de la cire et dans l'autre du papier, et que les chiffres ne correspondent pas exactement. Il n'est toutefois pas exclu qu'il puisse s'agir de la même transmutation mais que le souvenir du chimiste ait varié sur les détails avec le temps.

Que penser de ces deux relations de transmutations effectuées par le célèbre savant belge ? Pour Figuier et les rationalistes du XIXe siècle, il y a eut truquage : « On ne peut mettre en doute aujourd'hui que, grâce à une supercherie adroite, grâce à quelque intelligence secrète avec les gens de la maison, l'Adepte inconnu n'eût réussi à faire mêler, par avance, de l'or dans

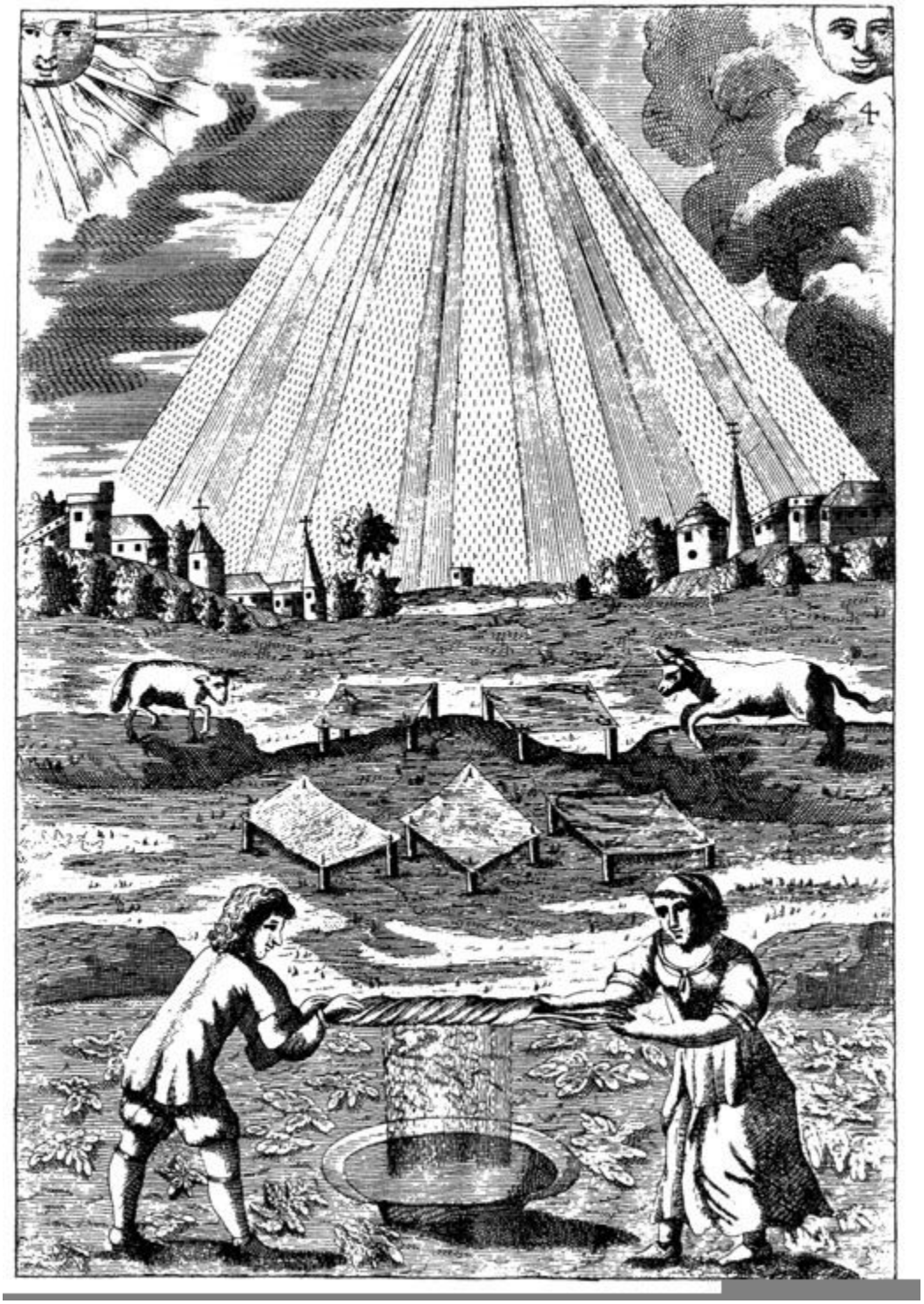
le mercure ou dans le creuset dont Van Helmont fit usage. » La puérilité d'un tel argument apparaîtrait à n'importe quel élève de chimie de première année : en admettant qu'on ait pu tromper Van Helmont et qu'il y eût effectivement de l'or dans la livre de vif-argent utilisée on eût retrouvé après l'expérience l'or au fond du creuset et le mercure surnageant, ainsi que l'a bien expliqué Van Helmont qui était chimiste, lui, et non écrivain polygraphe comme M. Figuier. Celui-ci, sentant la faiblesse de son argumentation, continuait : « Mais il faut convenir que cet événement, tel qu'il dut être raconté par l'auteur de l'expérience, était un argument presque sans réplique à invoquer en faveur de l'existence de la Pierre philosophale. Van Helmont, le chimiste le plus habile de son temps, était difficile à tromper : il était lui-même incapable d'imposture et il n'avait aucun intérêt à mentir, puisqu'il ne tira jamais le moindre parti de cette observation. Enfin, l'expérience ayant eu lieu hors de la présence de l'alchimiste, il était difficile de soupçonner une fraude. Van Helmont fut si bien trompé à ce sujet qu'il devint à dater de ce jour partisan avoué de l'alchimie. Il donna, en l'honneur de cette aventure, le nom de Mercurius à son fils nouveau-né. » Signalons au passage une preuve de plus du manque de sérieux de Figuier puisque le fils de Van Helmont, François-Mercure, est né en 1614, soit quatre ans avant la date que Figuier assigne à la transmutation, puisqu'il la place en 1618 ! Il est à noter que, jusqu'à présent, seul l'ouvrage de ce publiciste a été considéré comme une œuvre sérieuse par les milieux universitaires. Ma fierté personnelle, au regard de la science hermétique, sera d'avoir été le premier, dans mon ouvrage paru en 1970, soit cent dix ans après la parution du livre de Figuier, à avoir dénoncé ses nombreuses absurdités.

Sur la fin de sa vie, Van Helmont eut des ennuis avec l'Inquisition qui lui fit un procès, provoqué surtout par la jalousie des autres médecins qui, tout comme dans le cas de Paracelse, voulaient se débarrasser d'un confrère réussissant mieux qu'eux. Le tribunal de l'Inquisition se montra très modéré, gêné d'être obligé de requérir contre un savant tel que Van Helmont, et le condamna seulement à une retraite forcée. Il mourut en 1644.

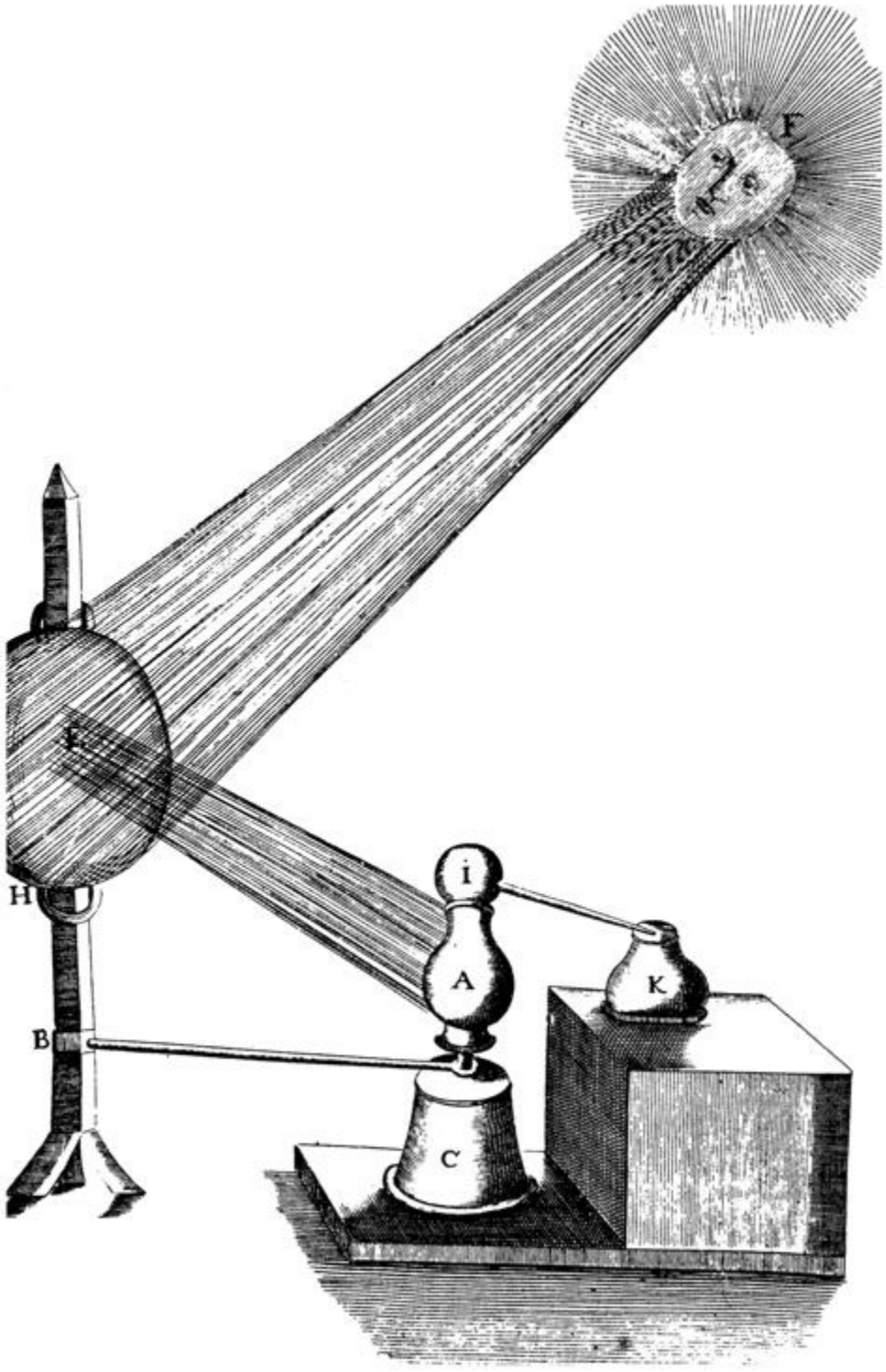
1. Les deux agents du 1er Œuvre et leur préparation (In *Les douze clés de la philosophie*, de Basile Valentin).

2. La nature enseigne à la Nature à vaincre le Feu (In *Atalante fugitive*, de Michel Maier).

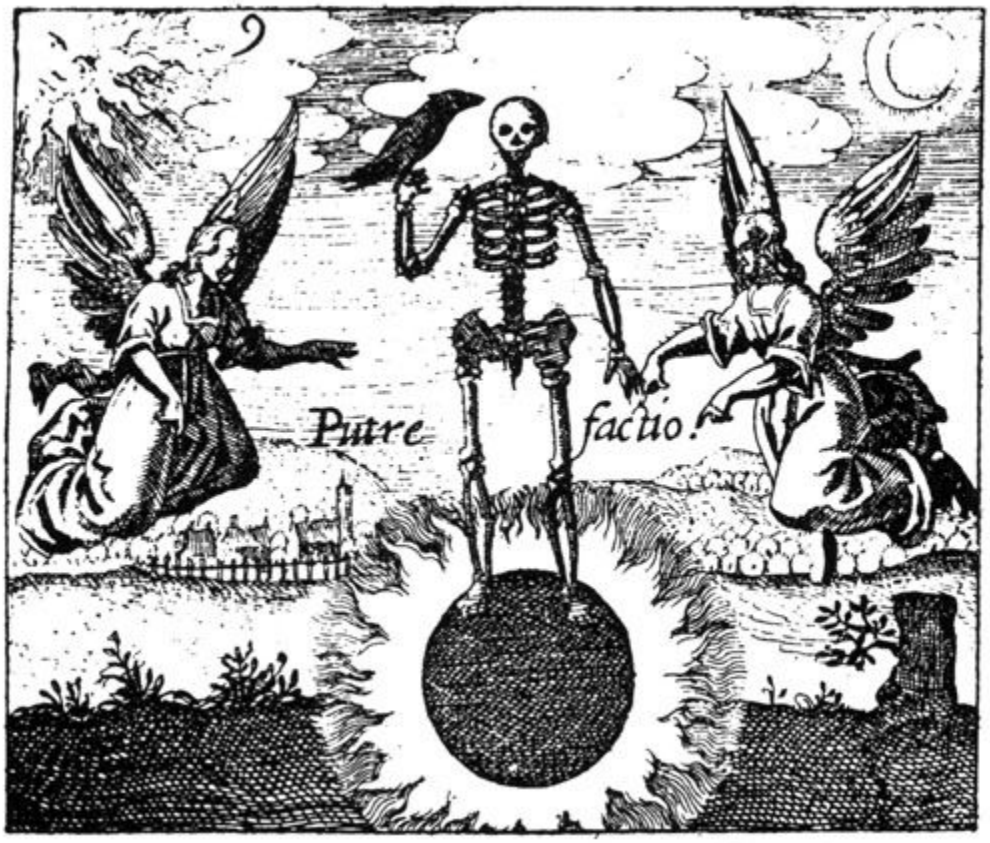
3. Le mercure des philosophes (In *L'escalier des Sages*, de B. Cœnders van Helpen, 1693)



4. La rosée de mai (Quatrième planche du *Mutus Liber*).

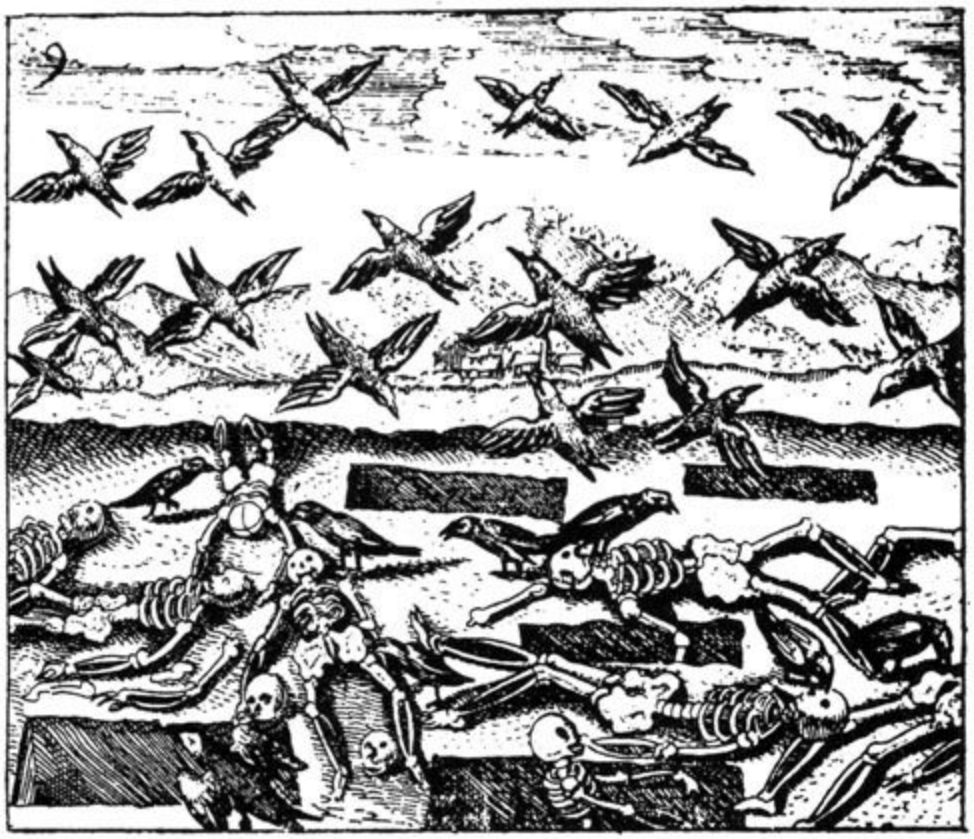


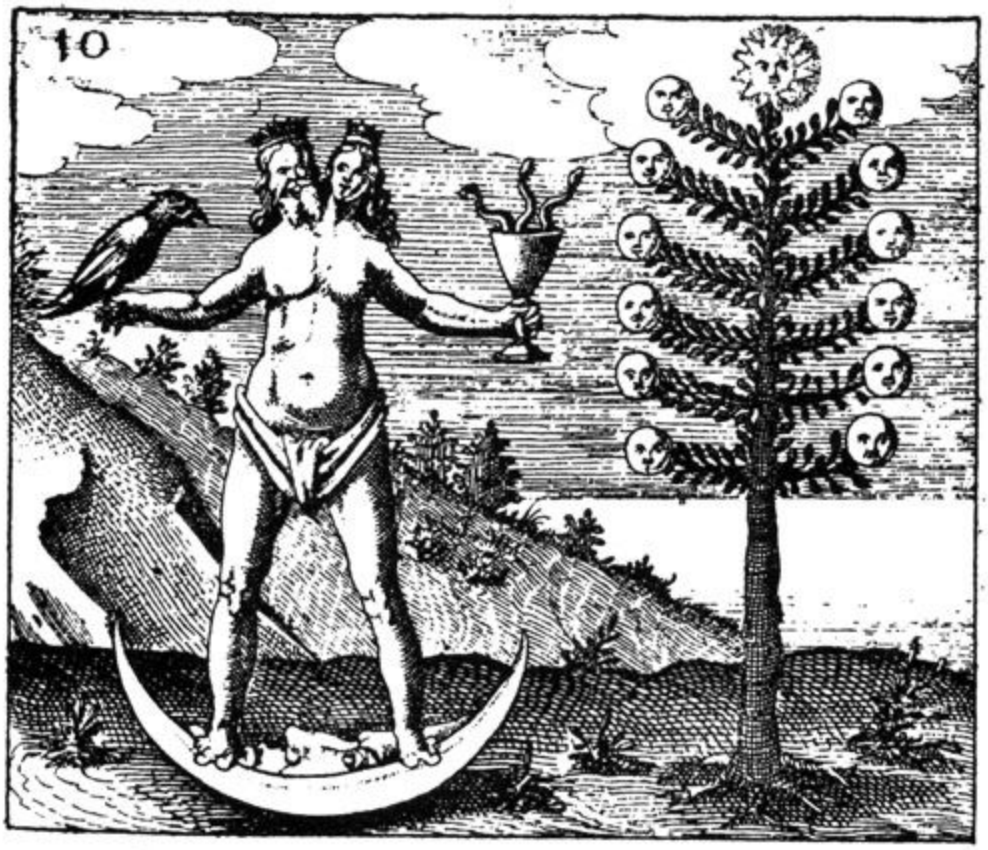
5. Emploi de la lumière polarisée (Gravure d’Athanase Kircher)



6. Putréfaction symbolisée par le squelette, la sphère noire et le corbeau.
(In *Viatorium spagyricum*, de Jamsthaler).

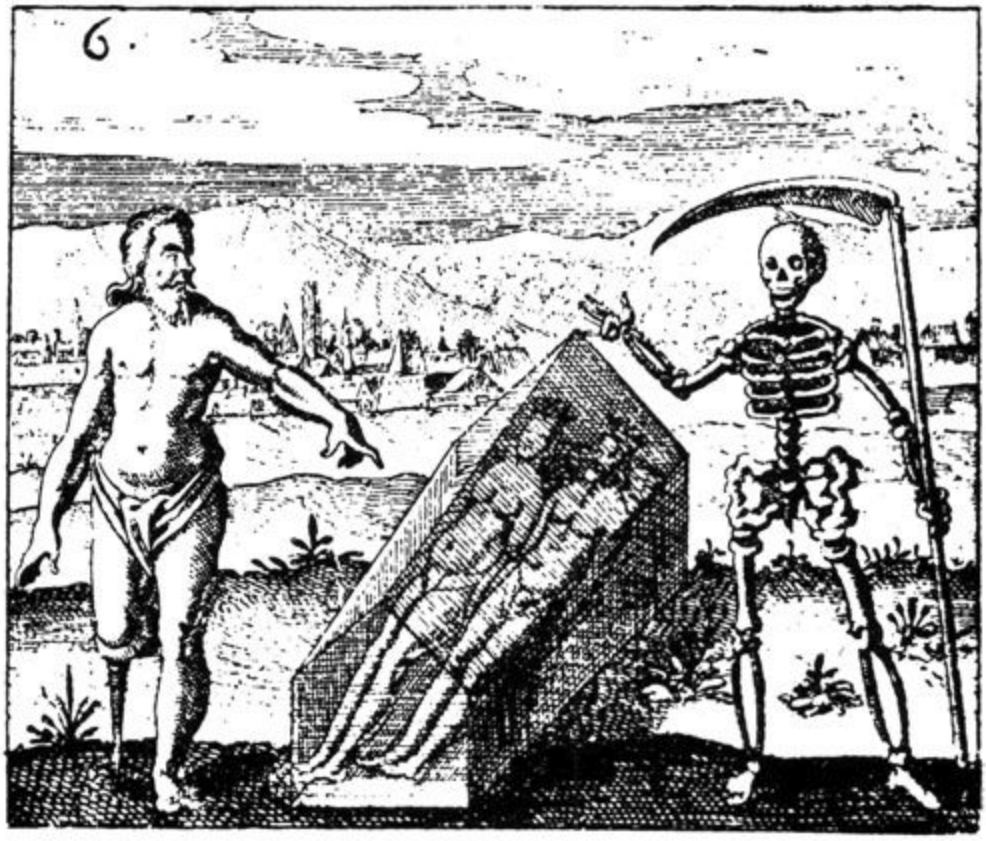
7. Fin de la putréfaction symbolisée par les squelettes et les corbeaux.



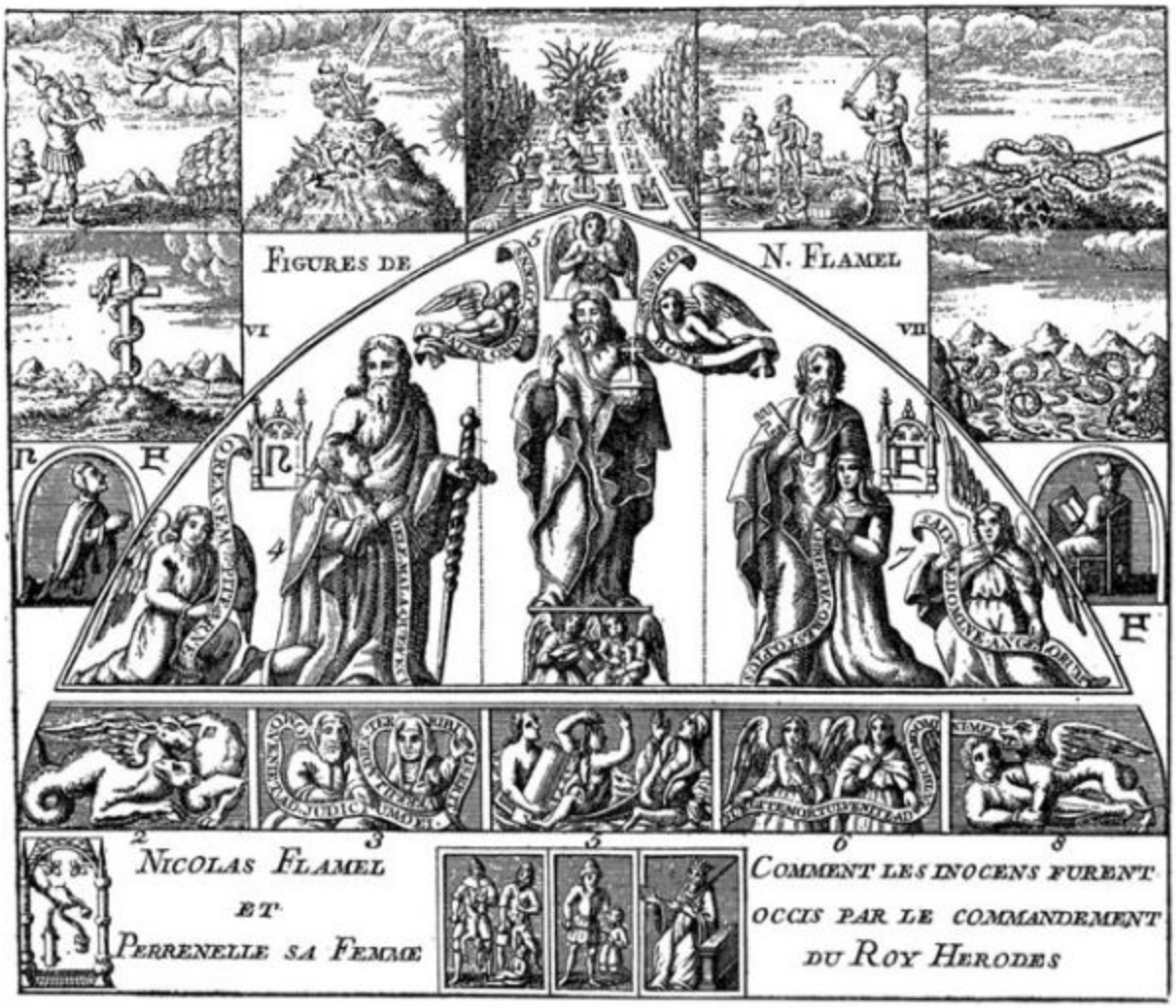


8. Mariage philosophique, union du soufre et du mercure, du mâle et de la femelle pendant la couleur noire.

(In *Viatorium spagyricum*, de Jamsthaler).



9. Le Roi et la Reine : soufre et mercure ; le boiteux : Vulcain.



10. Figures hiéroglyphiques, de Nicolas Flamel.

Le second cas de transmutation célèbre effectué par une personnalité scientifique, le docteur Helvetius, médecin d'État, est aussi difficilement réfutable. Voici les faits en quelques mots. En décembre 1666 un inconnu, tout comme dans le cas de Van Helmont, vint voir Helvetius et lui montra sa poudre transmutatoire dans le but de le convaincre. Le médecin, en la tâtant du bout des doigts, en fit glisser quelques parcelles sous son ongle avec lesquelles il tenta une transmutation une fois son visiteur parti. Celle-ci échoua. Il en conclut que son interlocuteur était un charlatan et qu'il ne reviendrait pas comme il l'avait promis lors de leur premier entretien. Pourtant l'alchimiste se présenta trois semaines plus tard et rit beaucoup de l'expérience ratée d'Helvetius ; il lui apprit qu'il fallait obligatoirement

envelopper la Pierre dans de la cire ou du papier car, sans cela, les vapeurs dégagées par le mercure ou le plomb en fusion altéraient son pouvoir transmutatoire. Il remit quelques parcelles de sa poudre au médecin et se retira pour ne plus reparaître. Helvetius, poussé par la curiosité de sa femme, plaça un morceau de plomb dans un creuset et, une fois le métal fondu, y précipita les quelques parcelles de Pierre. Un quart d'heure plus tard, la totalité du plomb était transmutée en or. Le médecin porta alors cet or nouvellement fabriqué à un orfèvre voisin. Celui-ci lui en offrit cinquante florins l'once après l'avoir essayé à la pierre de touche. Helvetius le montra ensuite au monnayeur Brechtelt dont les essais furent également concluants ; le médecin lui révéla l'origine de cet or et l'histoire fit très rapidement le tour de La Haye. Elle parvint même aux oreilles du contrôleur général des monnaies de Hollande, Maître Povelius, qui vint trouver Helvetius et lui demanda de faire des essais plus poussés pour vérifier la qualité de l'or obtenu, ce à quoi le médecin consentit bien volontiers. Entre autres, Maître Povelius fit traiter sept fois l'or alchimique par l'antimoine, ce qui aurait permis de le réduire en ses composants premiers s'il s'était agi d'un alliage, mais l'or ne diminua pas d'un gramme de poids.

Helvetius laissa un récit très circonstancié de toute cette affaire, que de nombreux historiens ont confirmé depuis. De plus, nous avons le témoignage d'un enquêteur de choix en la personne du sceptique philosophe Spinoza qui vivait à l'époque à La Haye et eut à cœur de vérifier en personne tous les faits. En mars 1667, il écrivit une lettre à son ami Jarig Jellis où nous pouvons lire : « Ayant parlé à Vos de l'affaire d'Helvetius, il se moqua de moi, s'étonna de me voir occupé à de telles bagatelles. Pour en avoir le cœur net, je me rendis chez le monnayeur Brechtelt qui avait essayé l'or. Celui-ci m'assura que, pendant sa fusion, l'or avait encore augmenté de poids quand on y avait ajouté de l'argent. Il fallait donc que cet or, qui a changé l'argent en de nouvel or, fut d'une nature bien particulière. Non seulement Brechtelt, mais encore d'autres personnes qui avaient assisté à l'essai, m'assurèrent que la chose s'était passée ainsi. Je me rendis ensuite chez Helvetius lui-même, qui me montra l'or et le creuset contenant encore un peu d'or attaché à ses parois. Il me dit qu'il avait jeté à peine sur le plomb fondu le quart d'un grain de blé de Pierre philosophale. Il ajouta qu'il ferait connaître cette histoire à tout le monde. Il paraît que cet Adepte avait déjà fait la même expérience à Amsterdam, où l'on pourrait encore le

trouver. Voilà toutes les informations que j'ai pu prendre à ce sujet. » *(Bened. Spinosae opera posthuma.)*

Voici l'explication « rationaliste » de Louis Figuier sur ce cas dont, précisons-le bien, il ne conteste nullement les faits mais dont il refuse bien entendu la conclusion, à savoir la possibilité de transmuter du plomb en or : « Les termes et les détails minutieux du récit d'Helvetius excluent de sa part tout soupçon d'imposture. Mais si l'on ne peut suspecter la véracité et la loyauté du savant médecin du prince d'Orange, on ne peut accorder la même confiance au héros inconnu de cette aventure. On doit admettre que le creuset où le lingot de plomb dont l'opérateur fit usage avait reçu antérieurement, et à l'insu d'Helvetius, de l'or ou un composé aurifère décomposable par le feu. » Une telle explication relève surtout d'une méconnaissance totale des lois de la chimie par M. Figuier ; si l'on fond du plomb contenant de l'or, on retrouvera, à la fin de l'expérience, du plomb *et* de l'or parfaitement séparables au cours de la fusion avec l'antimoine qui fut effectuée par Maître Povelius ; il en aurait été de même s'il s'était agi d'un composé aurifère, aucune teinture ou alliage ne pouvant résister aux expériences répétées que l'essayeur général des monnaies fit subir à l'or d'Helvetius.

Aujourd'hui la mode n'est plus au positivisme mais à la psychanalyse, ce qui aboutit à des explications tout aussi absurdes mais beaucoup plus réjouissantes. Un Anglais, M. Burland, dans un livre que j'aurai la charité de ne pas nommer, parle de la transmutation d'Helvetius et après avoir relaté comment le médecin s'empara de quelques parcelles de Pierre en l'incrustant sous son ongle, écrit : « Cela constitue donc la première partie de l'entretien de ce jour. On remarquera que la précieuse substance avait d'abord été enveloppée dans un papier bleu (symboliserait-il l'inconscient ?) et que son emploi brutal aboutit à une frustration ; rien n'indique, cependant, que ce soit là une sanction contre l'auteur du larcin. Dans le véritable processus, la substance doit être enrobée de cire jaune, sans doute pour la protéger à l'instant de son premier contact avec le plomb en fusion. Mais il ne faut pas oublier que la couleur jaune suggère l'image de l'*anima*, c'est-à-dire le côté féminin d'Helvetius. Tout cela peut n'être qu'une allégorie, symbole à peine voilé de l'inconscient. » Puisque les couleurs semblent avoir tant d'importance aux yeux de M. Burland, je me permettrai de lui faire remarquer que s'il avait pris la peine de lire lui-même le texte latin du *Vitulus aureus* d'Helvetius, il se serait aperçu que le papier

bleu dont il est question au départ était rouge ; je suppose que cela doit modifier bien des choses quant à la symbolisation de l'inconscient ou quant au calcul de l'âge du capitaine. Mais écoutons la conclusion de cet auteur : « On peut certes voir, dans cette suite de faits, des rêves éveillés s'insérant dans un contexte parfaitement clair. Helvetius était un familier de la littérature alchimique, et un homme à la personnalité évoluée. Du point de vue psychique, cela se tient. Toute l'affaire peut être, en effet, une projection de l'inconscient, mais… » Les points de suspension sont de M. Burland, qui préféra sans doute terminer sur une note prudente.

J'aurais aimé qu'il explique comment le produit d'une transmutation inconsciente put être traité par l'antimoine par l'essayeur général des monnaies et comment Spinoza put voir des fragments d'or alchimique inconscient adhérant encore aux parois d'un creuset. Je pense que c'est plutôt M. Burland qui est inconscient d'écrire de pareilles absurdités.

1- « Tandem anno 1609 (…) cum qua Vilvordiam me subduxi, per septennium Pyrotechniae me immolavi… » Autrement dit, Van Helmont s'est adonné à l'art de la pyrotechnie à Vilvorde pendant sept ans, à partir de 1609.

2- Ou vingt-trois ans, selon les manuscrits – ce qui n'arrange rien !

3- L'auteur traduit par « adepte » le mot latin *philosophus*, utilisé par Van Helmont, ce qui est très contestable.

4- Ces textes de Van Helmont ont été traduits au mot à mot, pour plus d'exactitude, sur les textes latins originaux par Bernard Husson ; je me suis contenté de les réécrire en français moderne pour l'intelligibilité du texte, sans en altérer le sens.

11
L’alchimie au XVII^{e} siècle
Les médailles alchimiques

Les diverses histoires de l’alchimie existantes parlent toujours de ces médailles commémoratives que certains souverains firent frapper en l’honneur de transmutations réussies sous leurs yeux. Là encore, même en admettant que toutes ces médailles soient parvenues jusqu’à nous, il ne serait pas possible d’en tirer des conclusions définitives sur la fabrication artificielle de l’or par les procédés hermétiques. Ce métal ne possède qu’un seul isotope stable et l’or alchimique est parfaitement indiscernable de l’or naturel. Il nous faut nous contenter une fois encore de faire appel aux témoignages humains et à l’Histoire, ce qui ne satisfera évidemment pas l’école scientifique moderne qui prétend refuser toute valeur au témoignage des sens.

Il semble bien qu’au XVII^{e} siècle de nombreux souverains des cours d’Europe aient eu l’occasion de faire effectuer par des Adeptes itinérants des transmutations suffisamment importantes pour battre monnaie ou frapper quelques médailles. Le cas peut-être le plus justement célèbre est celui qui survint, en 1648, à la cour impériale d’Allemagne de Ferdinand III. Comme toujours, dans ces cas-là, l’histoire est parfaitement connue dès l’instant où la poudre de projection apparaît à la lumière, elle est par contre beaucoup plus obscure en ce qui concerne l’élaboration de cette poudre. Il semble qu’en l’occurrence elle ait été faite par un alchimiste qui se faisait appeler Labujardière et dont le protecteur était le comte de Schlick, seigneur de Bohême. Ce Labujardière mourut en 1648 après avoir appelé à son chevet un de ses amis viennois, un certain Richthausen, en lui

promettant de lui léguer sa provision de Pierre philosophale. Richthausen arriva malheureusement après la mort de son ami, mais le maître d'hôtel lui remit un coffret que le mourant avait laissé à son intention. Richthausen s'en retourna, emportant la précieuse cassette. Lorsque le comte de Schlick revint dans son palais et fut mis au courant des derniers événements par son maître d'hôtel, il entra dans une grande colère et menaça de faire pendre ce malheureux si celui-ci ne récupérait pas le coffret sur-le-champ. Ce dernier, qui avait eu la bonne idée de conserver l'adresse de Richthausen, se précipita chez lui et lui braqua un pistolet sur le cœur en lui adjoignant de rendre la poudre qui appartenait à son maître. Richthausen, qui avait prévu qu'une telle éventualité pourrait bien advenir, avait déjà remplacé la poudre de projection contenue dans le coffret par une autre d'aspect similaire mais n'ayant rien à voir avec la matière philosophale. C'est celle-là qu'il remit au maître d'hôtel tout heureux d'avoir récupéré la fameuse cassette. Après s'être fait oublier quelque temps, Richthausen, qui avait ses entrées chez l'Empereur, demanda à effectuer devant lui une transmutation. Comme tous les souverains de l'époque, Ferdinand III était passionné par tout ce qui touchait à l'alchimie et il accepta de recevoir Richthausen, mais il refusa de lui laisser pratiquer lui-même l'expérience, préférant se faire donner quelques grains de matière philosophale pour faire effectuer l'essai dans ses propres laboratoires. Celui-ci fut fait en présence de l'Empereur et de ses aides par le comte de Rüss, directeur des Mines. Les chroniques de l'époque rapportent qu'un grain de poudre transmutatoire permit de transmuter deux livres et demie de vif-argent du commerce en or. C'est avec cet or que l'Empereur fit alors frapper une médaille qu'on trouve encore citée sur les catalogues de la trésorerie de Vienne au début du XIX^{e} siècle. Cette médaille représentait le soleil, pour symboliser l'or, et un caducée avec des ailes pour représenter le mercure. Elle portait l'inscription : *Divina metamorphosis exhibita Praguae, 16 janv. 1648, in presentia sacr. Caes. majest. Ferdinandi tertii.*

L'Empereur récompensa alors richement Richthausen et obtint à nouveau de la poudre pour effectuer une nouvelle projection, ce qu'il fit à Prague en 1650. Cette fois, la reconnaissance de l'Empereur alla jusqu'à ennoblir Richthausen, qui reçut le titre de baron du Chaos. Il se mit alors à parcourir l'Allemagne en faisant maintes projections dont des relations circonstanciées nous sont parvenues. Entre autres, en 1658 il fit convertir par l'électeur de Mayence 4 onces de mercure en or. Voici le récit de cette

transmutation tel qu'il a été laissé par Monconis, dans ses *Voyages* (tome II, page 379) :

« L'électeur fit lui-même cette projection avec tous les soins que peut prendre une personne entendue dans la philosophie. Ce fut un petit bouton gros comme une lentille, qui était même entouré de gomme adragante pour joindre la poudre ; il mit ce bouton dans la cire d'une bougie, qui était allumée, mit cette cire dans le fond du creuset et par-dessus 4 onces de mercure, et mit le tout dans le feu, couvert de charbon noir dessus, dessous et aux environs. Puis ils commencèrent à souffler d'importance et tirèrent l'or fondu, mais qui faisait des rayons fort rouges qui, pour l'ordinaire, sont verts. Chaos lui dit alors que l'or était encore trop haut, qu'il le fallait rabaisser en y mettant de l'argent dedans ; lors Son Altesse, qui en avait plusieurs pièces, en prit une qu'il y jeta lui-même, et ayant versé le tout en parfaite fusion dans une lingotière, il s'en fit un lingot d'un très bel or, mais qui se trouva un peu aigre, ce que Chaos dit procéder de quelque odeur de laiton qui s'était trouvé peut-être dans la lingotière, mais qu'on envoya fondre à la monnaie ; ce qui fut fait, et on le rapporta très beau et très doux. Et le maître de la monnaie dit à Son Altesse que jamais il n'en avait vu de si beau, qu'il était à plus de 24 carats, et qu'il était étonnant comment, d'aigre qu'il était, il était devenu parfaitement doux par une seule fusion. »

Ces inscriptions commémoratives de transmutations effectuées devant des souverains sont à rapprocher de celle qui, au début du XVII^{e} siècle, consacra précisément une opération réussie par l'alchimiste Michel Sendivogius devant l'empereur Rodolphe. Sendivogius n'avait jamais élaboré lui-même la Pierre[1], mais avait eu la chance de recueillir l'héritage de l'Adepte écossais Alexandre Sethon, surnommé le Cosmopolite[2], qui avait fait lui-même de nombreuses transmutations publiques dont les preuves historiques abondent. Michel Sendivogius l'arracha aux griffes de l'Électeur de Saxe qui l'avait mis à la torture pour lui faire avouer le secret de sa poudre et, après sa mort, recueillit en héritage sa provision de Pierre philosophale et sa jeune femme. Une lettre envoyée par le secrétaire de la princesse Marie de Gonzague, reine de Pologne, épouse du roi Vladislas, éclaire ce dernier point (ce texte se trouve dans l'ouvrage de Pierre Borel, *Trésors de recherches et antiquités gauloises et françoises*, Paris, 1 655) : « Après sa mort *(d'Alexandre Sethon),* Sendivogius crut que peut-être la femme du Cosmopolite saurait quelque chose du secret de son mari et, pour le tirer d'elle, il l'épousa ; mais il trouva qu'elle était tout à fait ignorante et

ne put lui donner autre chose que le livre intitulé : *les Douze Traités ou le Cosmopolite*, avec le dialogue du mercure et de l'alchimiste. (…) Il fit ensuite un voyage à Prague, où était l'empereur Rodolphe, devant lequel il fit la transmutation, ou plutôt il la fit faire à l'empereur même, lui donnant pour cela de la poudre, en mémoire de quoi l'empereur fit enchâsser dans la muraille de la chambre où cette opération se fit une table de marbre, où il fit graver ces mots : *Faciat hoc quispiam alius quod fecit Sendivogius Polonus*, et que cette table de marbre s'y voit encore aujourd'hui. »

Dans l'ouvrage *Contributions of Alchemy to numismatic* (New York, 1890), l'auteur, Henry C. Bolton, décrit ainsi une médaille de 1675 : « Elle se présente sous l'aspect d'une pièce d'argent martelée par des mains inexpertes. Les marques du marteau sont nettement perceptibles sur ses faces et le bord est loin de faire un cercle parfait. Elle mesure 66 millimètres de diamètre. Le côté face représente un vieillard, Saturne, Chronos ou le temps, avec une barbe fleuve et des vêtements quelconques ; il tient une faux dans sa main droite, la lame passant par-dessus et derrière sa tête. Il a, comme c'est souvent le cas, une jambe de bois. Sur son bras gauche, il tient un enfant nu. À sa gauche, on aperçoit une maison et un petit arbre ; à sa droite, une colline et un autre arbre ; à ses pieds, de l'herbe et des fleurs. Il n'y a aucune inscription. Le dessin ne semble pas avoir été fait au poinçon, mais dessiné directement sur la médaille par un instrument très pointu.

» Le côté pile est orné de quelques fioritures et comporte cinq lignes de texte :

ANNO 1675 MENSE JULIO
EGO J.J. BECHER DOCTOR
HANC UNCIAM ARGENTI FINISSIMI
EX PLUMBO ARTE ALCHYMICA
TRANSMUTAVI.

» Autrement dit, "en juillet 1675, je, Dr J.J. Becher, ai transmuté alchimiquement cette once d'argent très pur à partir du plomb". »

Ce docteur Becher n'est pas un inconnu, mais le savant auteur d'un ouvrage intitulé *Physique souterraine* qui fit longtemps autorité ; on y trouve déjà l'annonce de la future théorie du « phlogistique », ce fluide qui permettait d'expliquer les phénomènes de combustion. La chimie est

également redevable de la découverte de l'éthylène à Jean-Joachim Becher. Celui-ci enseignait la médecine à Mayence et avait rang de médecin personnel de l'Électeur.

À l'époque où Becher fit la médaille décrite plus haut, il avait quitté sa chaire de Mayence pour s'établir à Vienne. Là, il dirigea le laboratoire d'État du mont Tabor, où il essaya d'industrialiser la chrysopée pour le compte de l'empereur Léopold[3]. Cette même année 1675, il publia un essai sur les transmutations métalliques, dédié à l'empereur. Son témoignage mérite donc d'être pris en considération.

1- Voir note p. 59.

2- Il nous a laissé l'un des plus importants traités de toute la littérature alchimique : *La nouvelle lumière chymique* (1723), encore appelé *Le livre des douze traités*.

3- On lira avec profit l'étude de Bernard Husson, in *Les transmutations alchimiques* (E.P. Denoël, 1972), qu'il consacre à ce laboratoire du Mont Tabor et aux résultats – étonnants – qu'y obtint le successeur de Becher, Schrœder.

12
L’alchimie au XVIIIe siècle

Le XVIIIe siècle abonde encore en philosophes itinérants qui pratiquèrent publiquement des transmutations dans le but de convaincre tel ou tel prince, ou telle ou telle autorité scientifique. Le plus connu est peut-être Lascaris, mais on trouve également le fameux cas Sehfeld dont on pourra trouver le récit circonstancié dans l’*Anthologie de l’alchimie* de Bernard Husson. Je me contenterai, pour illustrer ce XVIIIe siècle, de retracer la carrière de l’alchimiste provençal Delisle, puis de rapporter l’extraordinaire histoire du jeune Böttger, l’inventeur de la porcelaine de Saxe.

On ignore exactement qui était ce Delisle et quelle fut son origine. D’après Lenglet du Fresnoy, son contemporain, Delisle aurait été le serviteur d’un de ces Adeptes itinérants dont nous avons déjà parlé. Pour Karl Christoph Schmieder, l’auteur de la très savante *Histoire de l’alchimie* (Halle, 1832), Delisle pourrait bien avoir été un des nombreux envoyés de Lascaris[1], c’est-à-dire une des personnes à qui il remettait une petite provision de poudre transmutatoire afin de faire éclater la vérité de l’art hermétique partout où il passait. Tout ce que l’on peut dire d’assuré, c’est que Delisle entra en France en 1706 et qu’il se mit à parcourir les régions du Languedoc, du Dauphiné et de la Provence où il effectua une série de transmutations qui le rendirent immédiatement célèbre. Il resta trois ans à Sisteron où il était tombé amoureux d’une femme du pays. Elle lui donna un fils qui, plus tard, parcourut à son tour les routes d’Italie et d’Allemagne en effectuant des transmutations. Son père lui avait laissé en héritage, avant de repartir, une petite provision de teinture philosophale confiée en dépôt à

sa mère. Delisle ne tarda pas à devenir un grand personnage de la Provence et l'évêque de Senez ainsi que de nombreux notables formaient une véritable cour autour de lui. Un gentilhomme lui avait offert le gîte et le couvert dans son château. Là, Delisle recevait journellement de très nombreux solliciteurs ou curieux pour lesquels il acceptait de transmuter des petits objets, clous, couteaux, etc., objets qui passaient alors de main en main dans tout le pays et accroissaient encore la notoriété de l'alchimiste.

L'abbé Lenglet du Fresnoy, dans son *Histoire de la philosophie hermétique*, a cité un certain nombre de lettres où les transmutations et les pratiques de Delisle sont parfaitement décrites. Je m'en vais en reproduire une partie ici :

Lettre écrite par M. de Cerisy, prieur de Châteauneuf, au diocèse de Rietz, en Provence, le 18 novembre 1706, à M. le vicaire de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris.

« Voici qui vous paraîtra curieux, mon cher cousin, et à vos amis. La Pierre philosophale, que tant de personnes éclairées ont toujours tenue pour une chimère, est enfin trouvée. C'est un nommé M. Delisle, d'une paroisse appelée Sylanez, près Barjaumont, et qui fait sa résidence ordinaire au château de la Palud, à un quart de lieue d'ici, qui a ce secret. Il convertit le plomb en or et le fer en argent, en mettant sur le métal d'une huile et d'une poudre qu'il compose, et faisant rougir ce métal sur les charbons. Si bien qu'il ne serait pas impossible à un homme de faire un million par jour, pourvu qu'il ait suffisamment d'huile et de poudre ; et autant ces deux drogues paraissent mystérieuses, autant et même plus la transmutation est simple et aisée. Il fait de l'or blanc, dont il a envoyé deux onces à Lyon, pour voir ce que les orfèvres en pensent. Il a vendu depuis quelques mois vingt livres pesant d'or à un marchand de Digne, nommé M. Taxis. L'or et l'argent de coupelle, de l'aveu de tous les orfèvres, n'ont jamais approché de la bonté de ceux-ci. Il fait des clous partie or, partie fer et partie argent. Il m'en a promis un de cette sorte, dans une conférence de près de deux heures que j'eus avec lui le mois passé, par ordre de M. l'évêque de Senez, qui a vu toutes choses de ses propres yeux, et qui m'a fait l'honneur de m'en faire le récit ; mais il n'est pas le seul. M. et madame la baronne de Reinswalds m'ont montré le lingot d'or qu'ils ont vu faire devant leurs yeux. Mon beau-frère Sauveur, qui perd son temps depuis cinquante ans à cette grande étude, m'a apporté depuis peu un clou qu'il a vu changer en or,

et qui doit le persuader de son ignorance. Cet excellent ouvrier a reçu une lettre de M. l'intendant, que j'ai lue, aussi obligeante qu'il mérite. Il lui offre son crédit auprès des ministres pour la sûreté de sa personne, à laquelle et à la liberté de laquelle on a déjà entrepris deux fois. On croit que cette huile dont il se sert est un or ou argent réduit en cet état. Il la laisse longtemps au soleil. Il m'a dit qu'il lui fallait six mois pour ses préparatifs. Je lui dis qu'apparemment le roi voudrait le voir. Il me dit qu'il ne pouvait pas exercer son art partout, et qu'il lui fallait un certain climat. La vérité est que cet homme ne paraît pas avoir d'ambition. Il n'a que deux chevaux et deux valets. D'ailleurs, il aime beaucoup sa liberté, n'a presque point de politesse, et ne sait point s'énoncer en français, mais il paraît avoir un jugement solide. Il n'était qu'un serrurier qui excellait dans son métier, sans jamais l'avoir appris. Quoi qu'il en soit, tous les grands seigneurs qui peuvent le voir lui font la cour, jusqu'à faire régner presque l'idolâtrie. Heureuse la France si cet homme voulait se découvrir au roi, auquel M. l'intendant a envoyé des lingots ! Mais le bonheur serait trop grand pour pouvoir l'espérer, car j'appréhende fort que l'homme ne meure avec son secret. J'ai cru, mon cher cousin, qu'une telle nouvelle n'était pas indigne de vous être communiquée. Elle fera aussi plaisir à mon frère ; envoyez-la-lui, je vous prie. Il y a apparence que cette découverte fera un grand bruit dans le royaume, à moins que le caractère de l'homme que je viens de vous dépeindre ne l'empêche ; mais, à coup sûr, il sera parlé de lui dans les siècles à venir. Il ne faudra plus aller au trésor de Florence pour voir des clous partie d'un métal et partie d'un autre, j'en ai manié et j'en aurais déjà si l'incrédulité ne m'avait fait négliger cet homme jusqu'à présent. Mais il faut se rendre à la vérité, et j'espère voir cette transmutation dès que M. Delisle sera de retour à la Palud. Il est présentement aux frontières du Piémont, dans un château où il trouve du goût. C'est dans le diocèse de Senez.

» Je suis, etc.

» Signé : CERISY. »

Lettre adressée par l'évêque de Senez au contrôleur des Finances Desmaretz, avril 1709 :

« Monsieur, après vous avoir marqué il y a plus d'un an ma joie particulière au sujet de votre élévation, j'ai l'honneur de vous écrire

aujourd'hui ce que je pense du sieur Delisle, qui a travaillé à la transmutation des métaux dans mon diocèse, et quoique je m'en sois expliqué plusieurs fois depuis deux mois à M. le comte de Pontchartrain, parce qu'il me le demandait, et que j'aie cru n'en devoir point parler à M. de Chamillard ou à vous, monsieur, tant que je n'ai point été interrogé, néanmoins, sur l'assurance qu'on m'a donnée maintenant que vous voulez savoir mon sentiment, je vous le dirai avec sincérité pour les intérêts du roi et la gloire de votre ministère.

» Il y a deux choses sur le sieur Delisle qui, à mon avis, doivent être examinées sans prévention ; l'une est son secret, l'autre est sa personne ; si ses opérations sont véritables, si sa conduite a été régulière. Quant au secret de la transmutation, je l'ai jugé longtemps impossible, et tous mes principes m'ont rendu incrédule plus qu'aucun autre contre le sieur Delisle, pendant près de trois ans ; pendant ce temps je l'ai négligé ; j'ai même appuyé l'intention d'une personne qui le poursuivait, parce qu'elle m'était recommandée par une puissance de cette province. Mais cette personne ennemie m'ayant déclaré, dans son courroux contre lui, qu'elle avait porté plusieurs fois aux orfèvres d'Aix, de Nice et d'Avignon, le plomb ou le fer du sieur Delisle, changés devant elle en or, et qu'ils l'avaient trouvé très bon, je crus alors devoir me défier un peu de ma prévention. Ensuite, l'ayant rencontré dans ma visite épiscopale chez un de mes amis, on le pria d'opérer devant moi ; il le fit, et lui ayant moi-même offert quelques clous de fer, il les changea en argent dans le foyer de la cheminée, devant six ou sept témoins dignes de foi. Je pris les clous transmués et les envoyai par mon aumônier à Imbert, orfèvre d'Aix, qui, après les avoir fait passer par les épreuves, déclara qu'ils étaient de très bon argent. Je ne m'en suis pourtant pas tenu à cela ; M. de Pontchartrain m'avait témoigné, il y a deux ans, que je ferais chose agréable à Sa Majesté de le bien faire informer de ce fait, j'appelai le sieur Delisle à Castellane ; il y vint ; je le fis escorter de huit ou dix hommes très-attentifs, les avertissant de bien veiller sur ses mains, et devant tous il changea sur un réchaud deux pièces de plomb et deux pièces d'or en argent que j'envoyai à M. de Pontchartrain, et qu'il fit voir aux meilleurs orfèvres de Paris, qui les reconnurent d'un très bon carat, comme sa réponse que j'ai en main me l'apprend. Je commençai alors d'être fortement ébranlé ; mais je l'ai été bien davantage par cinq ou six opérations que je lui ai vu faire devant moi à Senez, dans le creuset, et encore plus par celles que lui-même m'a fait exécuter devant lui, sans qu'il

touchât à rien. Vous avez vu encore, monsieur, la lettre de mon neveu, le P. Béraud, de l'Oratoire de Paris, sur l'opération qu'il avait faite lui-même à Castellane, dont je vous atteste la vérité. Enfin, mon neveu, le sieur Bourget, étant venu ici depuis trois semaines, a fait aussi la même opération, dont il aura l'honneur de vous faire le détail, monsieur, et ce que nous avons vu et fait, cent autres personnes de mon diocèse l'ont vu et fait aussi. Je vous avoue, monsieur, qu'après ce grand témoignage de spectateurs, de tant d'orfèvres, de tant d'épreuves de toutes sortes, mes préventions ont été forcées de s'évanouir, ma raison a cédé à mes yeux, et mes fantômes d'impossibilité ont été dissipés par mes propres mains. […]

» Ce que je viens de vous dire, monsieur, détruit déjà la troisième objection et fait voir pourquoi il ne peut aujourd'hui aller à la cour, nonobstant ses promesses de deux ans. C'est que les deux et même les trois étés lui ont été arrachés par des inquiétudes continuelles. Voilà d'où vient qu'il n'a point travaillé et que ses poudres et ses huiles ne sont point encore dans la quantité et dans la perfection nécessaires ; voilà pourquoi il n'a point de poudre parfaite, et n'a pu en donner au sieur du Bourget pour vous en envoyer ; et si aujourd'hui il a fait changer du plomb en or avec très peu de grains de sa poudre, c'était assurément tout son reste, comme il me l'avait dit longtemps avant qu'il sût que mon neveu dût venir ici, et quand même il aurait gardé ce peu de matière pour opérer devant le roi, jamais il ne se serait aventuré avec si peu de fonds, parce que les moindres obstacles de la part des métaux plus aigus ou plus doux (ce qui ne se connaît qu'en opérant) le feraient passer trop facilement pour un imposteur, si, dans le cas d'inutilité de sa première poudre, il n'en avait pas assez d'autre pour surmonter tous ces accidents. […]

» † JEAN, évêque de Senez. »

Le roi s'intéressant de plus en plus aux expériences de Delisle, il ordonna à un de ses conseillers, M. de Saint-Maurice, président de la Monnaie à Lyon, d'ouvrir une enquête. Celui-ci rencontra l'alchimiste et lui demanda d'effectuer deux transmutations en sa présence au château de Saint-Auban où résidait alors Delisle. Celui-ci accepta, disant qu'une nouvelle provision de poudre, qu'il avait enterrée pour en parfaire la coction, était maintenant prête.

Voici maintenant le texte intégral du rapport de M. de Saint-Maurice sur ces transmutations, effectuées sous son contrôle en présence de plusieurs officiels :

« Les épreuves et les expériences qui ont été faites par le président de Saint-Maurice au château de Saint-Auban, dans le mois de mai 1710, au sujet de la mutation des métaux en or et en argent, sur l'invitation qui lui fut faite par le sieur Delisle, de se rendre audit château pour faire lesdites épreuves, sont en la manière suivante :

» *Première expérience*. – Le sieur de Saint-Maurice, conduit par le sieur Delisle et M. l'abbé de Saint-Auban dans le jardin du château, fit, par leur ordre, ôter de la terre d'une plate-bande, sous laquelle était une planche en rond qui couvrait un grand panier d'osier enfoncé dans la terre, dans le milieu duquel était suspendu un fil de fer, au bout duquel était un morceau de linge contenant quelque chose. On fit prendre au sieur de Saint-Maurice ce morceau de linge, lequel ayant été apporté dans la salle du château, le sieur Delisle lui dit de l'ouvrir et d'exposer au soleil sur la fenêtre ce qui était dedans sur une feuille de papier ; ce qui ayant été, M. de Saint-Maurice reconnut que c'était une espèce de mâchefer ou terre noirâtre et grumeleuse, à peu près du poids d'une demi-livre. Cette terre resta exposée au soleil l'espace d'un quart d'heure ; après quoi le sieur de Saint-Maurice enferma le tout dans le même papier et monta avec ses hommes, le sieur Lenoble, son prévôt, et le sieur de Riousse, subdélégués à Cannes, de M. Le Bret, intendant de Provence, dans un grenier où il y avait un fourneau portatif.

» Le sieur Delisle dit au sieur de Saint-Maurice de mettre cette espèce de mâchefer dans une cornue de verre, à laquelle fut joint un récipient ; cette cornue étant sur le petit fourneau, les charbons qui furent mis autour de la cornue furent allumés par les valets de M. de Saint-Maurice. Quand la cornue fut échauffée, le sieur Delisle recommanda à M. de Saint-Maurice de bien observer lorsqu'il verrait précipiter dans le récipient une petite liqueur jaunâtre en forme de mercure, qui fut de la moitié d'un gros pois. Il recommanda de prendre garde qu'une manière d'huile visqueuse qui coulait lentement ne tombât dans le récipient ; à quoi le sieur de Saint-Maurice eut grande attention ; il sépara promptement le récipient d'avec la cornue, lorsqu'il s'aperçut que la première matière était précipitée au fond de ce vaisseau. Ensuite, sans laisser refroidir cette matière, il la versa promptement sur trois onces de mercure ordinaire qu'on avait mis dans un

petit creuset ; sur quoi ayant jeté deux petites gouttes d'huile du soleil, qui lui fut présentée dans une petite bouteille par le sieur Delisle, il mit le tout sur le feu l'espace d'un *miserere*, et coula ensuite ce qui était dans le creuset dans une lingotière, et il vit naître un petit lingot d'or en long, du poids d'environ trois onces, qui est le même qu'il a présenté à M. Desmaretz. Il faut remarquer que, lorsque ce mercure philosophique est refroidi et desséché, puis mis dans une bouteille de verre bien bouchée, il se réduit en poudre, qui s'appelle poudre de projection et qui est noire.

» *Seconde expérience*. – Elle fut faite avec environ trois onces de balles de plomb à pistolet, qui étaient dans la gibecière du valet de M. de Saint-Maurice, lesquelles ayant été fondues dans un petit creuset et affinées par le moyen de l'alun et du salpêtre, le sieur Delisle présenta à M. de Saint-Maurice un petit papier et lui dit de prendre de la poudre qui y était environ la moitié d'une prise de tabac, laquelle fut jetée par le sieur de Saint-Maurice dans le creuset où était le plomb fondu ; il y versa aussi deux gouttes de l'huile du soleil de sa première bouteille, dont il a été parlé ci-dessus ; ensuite il remplit ce creuset de salpêtre et laissa le tout sur le feu l'espace d'un quart d'heure ; après quoi il versa toutes ces matières fondues et mêlées ensemble sur la moitié d'une cuirasse de fer, où elles formèrent la petite plaque d'or avec les autres morceaux qui ont été présentés à M. Desmaretz par M. de Saint-Maurice.

» L'expérience pour l'argent s'est faite de la même manière que cette dernière, à la réserve que la poudre métallique ou de projection, pour l'argent est blanchâtre, et que celle pour l'or est jaunâtre et noirâtre.

» Toutes lesdites expériences attestées être véritables et avoir été faites au château de Saint-Auban, par nous, conseiller du roi en ses Conseils, président en la cour des Monnaies de Lyon et commissaire du Conseil, nommé par arrêt du 3 décembre 1709, pour la recherche des fausses fabrications des espèces, tant en Provence, Dauphiné, que comté de Nice et vallées de Barcelonnette. À Versailles, le 14 décembre 1710.

» Signé : DE SAINT-MAURICE. »

Les expériences effectuées devant M. de Saint-Maurice, conseiller du roi et président de la Monnaie à Lyon, ayant été réussies et le rapport étant parvenu à Versailles, Louis XIV exigea que Delisle lui fut présenté. Celui-ci, soit qu'il fût un imposteur comme le prétendent les adversaires des

transmutations métalliques, soit plutôt qu'il fût instruit du sort malheureux qui attendait souvent les alchimistes tombés aux mains de princes avides d'argent, refusa de partir pour Paris. Malgré les injonctions du ministre Desmaretz, Delisle parvint à rester deux ans encore en Provence. Finalement une lettre de cachet fut prise contre lui et, en 1711, il fut embarqué *manu militari* vers la capitale. Les soldats qui avaient pour mission de le conduire résolurent alors de le tuer pour s'emparer de sa provision de Pierre philosophale, mais ils réussirent seulement à lui briser la jambe. C'est dans cet état lamentable qu'il fut amené à la Bastille où il resta pendant un an, en proie au plus profond désespoir, avant de s'empoisonner.

L'extraordinaire aventure du jeune Jean-François Böttger, le créateur de la porcelaine de Saxe, mérite d'être rapportée, tant les faits sont déterminants en ce qui concerne la réalité de la poudre de projection. Je passerai rapidement sur les aventures du jeune homme, du point de vue historique, pour m'attacher essentiellement à la partie alchimique des événements. Ainsi que je l'ai déjà dit au début de ce chapitre, il y eut à partir de la fin du XVII^{e} siècle et pendant le premier tiers du XVIII^{e}, un Adepte itinérant, connu sous le pseudonyme de Lascaris, qui distribua généreusement de la poudre de projection à un assez grand nombre de personnes en leur demandant seulement de s'en servir pour faire des transmutations publiques qui attesteraient de la réalité de l'art hermétique. Lascaris lui-même restait toujours dans l'ombre et il disparut un beau jour comme il était venu, sans qu'on sache qui il était ni pourquoi il agissait ainsi[2].

En 1701, Lascaris eut l'occasion d'envoyer chercher quelques drogues chez un apothicaire, M. Zorn, qui demanda à l'un de ses assistants, le jeune Jean-Frédéric Böttger (ou Botticher), alors âgé de dix-neuf ans, d'aller porter la commande au client. Au cours de la conversation qu'il eut avec Lascaris, Jean-Frédéric lui parla de sa lecture assidue de Basile Valentin et des quolibets qu'il avait essuyés de ce fait de la part de son patron et de ses camarades. Il n'en fallait pas plus pour décider Lascaris à faire de lui un de ses émissaires et il lui remit deux onces de poudre transmutatoire en lui expliquant le *modus operandi* exact. Il lui demanda seulement d'attendre qu'il ait lui-même quitté la ville avant d'effectuer la première projection, et l'adjura de faire les transmutations devant le plus possible de témoins, cela

dans un but démonstratif. Böttger tint parole et ce fut seulement un mois après le départ de Lascaris qu'il effectua une première projection devant les élèves de M. Zorn, qui s'étaient moqués de lui auparavant et eurent la surprise de voir du mercure transmuté en or très véritable sous leurs yeux. Estimant sa fortune assurée, le jeune homme donna alors congé à M^e^ Zorn. Celui-ci, à qui l'on avait rapporté l'expérience réussie par son ancien assistant, fit tout pour le retenir avec l'aide de deux pasteurs de ses amis, qui le mirent au défi de renouveler cette transmutation en disant : « Jamais vous ne rendrez possible l'impossible. »

Jean-Frédéric, qui avait précisément reçu mission de convaincre les incrédules, ne se fit pas prier pour effectuer l'expérience demandée. Il prit un morceau de plomb qu'il voulut placer dans un creuset, mais M^e^ Zorn, soupçonnant quelque supercherie, alla chercher dans sa réserve personnelle trois onces d'argent qui furent placées dans un autre creuset sur un feu ardent. Au moment où le métal atteignit son point de fusion, le jeune homme enveloppa un grain de Pierre philosophale dans une boulette de cire et le précipita dans le creuset. On arrêta alors le feu et on le laissa refroidir un peu jusqu'à ce que l'on puisse couler le métal fondu. M^e^ Zorn et les deux prêtres virent que l'argent était devenu d'un beau jaune or et, une fois ce métal porté à l'orfèvre voisin, le dernier doute fut levé. Il s'agissait bel et bien d'un or de très bonne qualité.

Une ou deux autres transmutations aussi réussies ne tardèrent pas à faire grandir la réputation du jeune homme à Berlin. Les adversaires de l'alchimie le raillèrent en le surnommant « Adeptus ineptus », mais des rapports de police ne tardèrent pas à arriver jusqu'au roi Frédéric-Guillaume I^er^ qui eut bientôt la preuve que les transmutations prêtées au jeune apothicaire n'étaient pas supercheries ou mensonges. Il réagit aussitôt en ordonnant qu'on arrêtât immédiatement Böttger. Par un membre de la suite du roi, M^e^ Zorn fut heureusement prévenu de la décision de justice qui allait frapper son malheureux assistant et avertit le jeune homme qui eut le temps de s'enfuir. Des soldats prussiens lancés à sa poursuite faillirent le rattraper et il ne dut son salut qu'à une course éperdue à travers les bois ! Il gagna ainsi la ville de Wittenberg d'où Frédéric-Guillaume réclama son extradition ; mais Böttger était né en Saxe, aussi Auguste II, roi de Pologne et Électeur de Saxe, qui venait d'apprendre toute l'histoire, le fit venir à

Dresde. Les chroniques du temps rapportent que les relations des deux pays s'envenimèrent de ce fait au point que la guerre faillit être déclarée !

Tous les faits précités sont parfaitement assurés du point de vue historique, sauf évidemment en ce qui concerne la réalité des transmutations qui est niée par les auteurs rationalistes. On pourra trouver tous les éléments de la vie de Böttger dans l'ouvrage paru à Leipzig en 1837, de Charles-Auguste Engelhardt : *J.F. Böttger, Erfinder der Sächsischen Porzellans*. Il est d'ailleurs bon de signaler qu'Engelhardt ne croit absolument pas à la réalité des transmutations du jeune homme et nous verrons à la fin de cette brève étude ce qu'il faut penser de ses arguments.

Donc, Jean-Frédéric Böttger, arrivé à Dresde, fut admis en présence de l'électeur de Saxe qui lui fit raconter ses déboires à Berlin et lui demanda d'effectuer une transmutation en sa présence. Une telle demande entrant dans le cadre des instructions données par Lascaris, l'ancien garçon apothicaire y consentit bien volontiers et opéra une projection parfaitement réussie dans le laboratoire d'Auguste II. Celui-ci, après avoir fait essayer soigneusement l'or obtenu, décida d'ennoblir le jeune homme et le nomma baron. Jean-Frédéric devint alors la coqueluche de la cour, ce qui acheva de lui tourner la tête. Pendant les deux ans qui suivirent, il mena très joyeuse vie grâce aux quantités d'or que lui permettaient d'obtenir des projections répétées à partir de la poudre de Lascaris. Entre autres fantaisies, il s'établit dans une maison magnifique où il tint table ouverte tous les soirs, chaque convive trouvant une pièce d'or sous sa serviette à chaque repas ! Mais, au bout de deux ans, la provision de poudre donnée par Lascaris se trouva épuisée et Böttger ne fut plus capable de mener le train de vie qui avait été le sien jusque-là. Tous ses anciens amis lui tournèrent le dos et, le bruit ayant couru qu'il comptait fuir la ville, Auguste II décida de l'assigner à résidence dans sa propre maison. Ici intervient un assez long épisode où l'on voit Lascaris, mis au courant des ennuis de son émissaire, tenter de le faire délivrer grâce à une rançon fabriquée avec sa propre poudre. Il échoua et, à la suite de cette affaire, Böttger fut emprisonné dans le château de Kœnigstein. Il ne faut pas croire que Böttger fut jeté au cachot, au contraire il disposa dans cette forteresse d'appartements privés et d'un laboratoire mis à sa disposition pour qu'il puisse renouveler sa provision de poudre, ce dont, malheureusement, il était bien incapable.

C'est alors que le comte de Tschirnaus, commandant la forteresse de Kœnigstein, proposa à Böttger de l'aider dans ses propres recherches

concernant la fabrication de la porcelaine, art qui était alors connu des seuls Chinois. Le sort redevint favorable à Jean-Frédéric Böttger qui, en 1704, trouva le secret de la porcelaine rouge puis, en 1709, celui de la porcelaine blanche. L'électeur de Saxe fut enchanté de cette découverte où il vit le moyen d'enrichir grandement son pays par la création de manufactures. Il tint à féliciter personnellement Böttger qui en profita pour lui révéler qu'il n'avait jamais été alchimiste lui-même et qu'il tenait sa poudre d'un Adepte itinérant dont il ignorait tout. Auguste II, qui n'était pas mauvais homme, accepta de lui pardonner et le libéra tout en lui restituant son titre de baron et en le nommant directeur de la première manufacture de porcelaine de Saxe. Böttger le resta jusqu'à sa mort, qui survint à l'âge de trente-sept ans, la boisson et les débauches ayant ruiné sa santé.

Tous ces faits sont historiques, répétons-le. Voyons maintenant comment un historien rationaliste du XIX^{e} siècle tel qu'Engelhardt les explique : un indigent, vivant de la mendicité publique, nommé Lascaris, fit cadeau d'une poudre quelconque au jeune Böttger. Grâce à cette poudre, qui n'avait, bien entendu, rien à voir avec la Pierre philosophale, le garçon apothicaire fit semblant de transmuter de l'argent en or sous les yeux de son patron, M^{e} Zorn. Comment fit-il semblant, voilà une chose que M. Engelhardt ne prend pas la peine d'expliquer. On sait que le jeune garçon était très pauvre et qu'il était donc absolument exclu qu'il ait pu se livrer à un tour de passe-passe en remplaçant les onces d'argent par un poids égal d'or au moment de l'introduction du métal dans le creuset pour la bonne raison qu'il n'en possédait point. De plus on se souvient que M^{e} Zorn avait avec lui deux prêtres qui surveillaient attentivement ses mouvements. Pour en revenir aux explications d'Engelhardt, celui-ci admet que la réputation de faiseur d'or de Böttger grandit rapidement à Berlin et qu'il ne dut son salut qu'à la fuite et à la protection que lui offrit l'électeur de Saxe. Il admet qu'une guerre faillit s'ensuivre entre les deux pays, ce qui, pour récupérer un aide apothicaire âgé de dix-neuf ans ayant seulement *fait semblant* de transmuter de l'argent en or, me semble bien excessif. Toujours d'après Engelhardt, Böttger, une fois à Dresde, aurait été immédiatement reçu par Auguste II et lui aurait fait croire qu'il possédait la Pierre philosophale en *faisant semblant* de transmuter dans son laboratoire un métal en or. Là encore, en bon historien rationaliste, Engelhardt n'offre aucune explication de l'expression « faire semblant ». Or, on se souvient

que ce n’est pas une fois que le jeune homme transmuta du métal vil en or, mais de très nombreuses fois puisque ce fut là sa seule source de revenus pendant les deux ans qu’il passa à Dresde, où il jeta littéralement l’or par les fenêtres. Enfin Engelhardt ajoute qu’une fois emprisonné pour pouvoir renouveler sa provision de poudre philosophale, Böttger fut amené par hasard à découvrir le secret de la porcelaine de Saxe. Il conclut en précisant que le mendiant Lascaris, peu après le départ de Berlin du jeune Böttger, mourut dans un asile pour indigents, et en regrettant qu’un examen superficiel des faits ait longtemps permis de présenter la vie de Böttger comme une preuve de la réalité des transmutations métalliques alors qu’il n’y eut que supercherie et tromperie.

Il est clair que si cet historien rationaliste s’était servi précisément de sa raison au lieu de croire aveuglément aux enseignements scientifiques du XIX^{e} siècle qui niaient la possibilité des transmutations, il aurait dû conclure au contraire que l’affaire Böttger s’expliquait, et même n’était possible, que si la poudre donnée par Lascaris avait un pouvoir transmutatoire. Que M^{e} Zorn et les deux prêtres eussent été abusés, je ne sais pas comment, n’est pas absolument impossible, mais qu’une guerre manque d’éclater entre deux pays pour la récupération d’un garçon de dix-neuf ans, est impensable si les rapports de police fournis à Frédéric-Guillaume I^{er} n’avaient pas établi de façon formelle la réalité des transmutations effectuées par le jeune homme. La conduite de l’électeur de Saxe qui ennoblit l’apprenti apothicaire après les expériences faites en son propre laboratoire, serait également complètement inexplicable si Jean-Frédéric n’avait pu effectuer très réellement les transmutations demandées. Enfin le train de vie que mena Böttger pendant deux ans, alors qu’il ne recevait pas de subsides d’Auguste II, ne peut être justifié que s’il pouvait réellement produire de l’or artificiel. Dans l’optique d’Engelhardt, l’aventure de Böttger devient un conte de fées absurde et impossible ; en revanche, si l’on admet la réalité des transmutations qu’il effectua, toute cette histoire devient logique, raisonnable, possible. C’est pourquoi j’ai tenu à détailler le récit de la vie de Böttger car il me semble l’un des arguments les plus déterminants en faveur de la réalité de la Pierre philosophale et de la poudre de projection.

1- Très célèbre Adepte itinérant de l’époque.

2- Voir note p. 59.

13
L’alchimie contemporaine

Vers la moitié du XVIII^{e} siècle, le chimiste français Lavoisier proclama qu’un corps simple était un corps indécomposable, ce qui était incompatible avec les théories hermétiques. Aussi, au cours de la seconde moitié de ce siècle, les transmutations publiques vont-elles se raréfier et les Adeptes préférèrent rentrer dans l’ombre. Cet état de fait ne fera que s’aggraver au cours du XIX^{e} siècle où la science rationaliste et positiviste va remporter un triomphe éphémère en persuadant les élites qu’à elle seule, elle pourra expliquer l’univers. L’alchimie tout comme sa sœur l’astrologie vont alors, sinon disparaître, du moins passer dans la clandestinité.

Dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle un seul nom se détache, celui de l’Anglais James Price, médecin et chimiste d’assez grande renommée puisqu’il faisait partie de la Royal Society, c’est-à-dire de l’Académie des sciences britannique. Après avoir attaché son nom à plusieurs découvertes chimiques, il s’intéressa à l’alchimie et y travailla plusieurs années en secret. C’est en 1781 qu’il obtint ses premiers résultats en élaborant une sorte de poudre de projection qui transmuait partiellement le mercure et l’argent en or. Notons, dès le départ, qu’il ne s’agissait certainement pas de la Pierre philosophale de la tradition qui permettait de transmuter dans la totalité de leur masse les autres métaux en or, mais d’une poudre archimique comparable aux « particuliers » chers à Basile Valentin, c’est-à-dire aux procédés particuliers permettant de fabriquer de l’or sans avoir la Pierre philosophale proprement dite.

Pour en revenir à James Price, celui-ci hésita d’abord à faire part de sa découverte, craignant de devenir l’objet de la risée générale et de la

réprobation de ses collègues de la Royal Society. Puis ses résultats devenant de plus en plus réguliers et satisfaisants, il s'ouvrit de sa découverte à quelques amis et, à partir de 1782, il accepta d'effectuer plusieurs transmutations publiques afin de prouver aux notables de la ville de Gilford qu'il avait effectivement trouvé le secret des alchimistes. Pendant deux mois, dans son propre laboratoire, eurent lieu toute une série d'expériences où du mercure, ou l'un de ses amalgames, furent transmués alternativement en argent ou en or. Les chroniques de l'époque rapportent que, au cours de la séance du 30 mai 1782, il obtint deux onces et demie d'argent à partir de soixante onces de mercure. Le lingot d'argent fut offert au roi George III. Price fit publier les procès-verbaux des diverses expériences, qui parurent en 1782 à Oxford sous le titre *An account of some experiment on mercury, silver and gold, made at Gilford in May 1782, in the laboratory of James Price*.

La Royal Society, émue de cette affaire, demanda à Price de lui livrer les résultats de ses travaux, ce qu'il refusa car, disait-il, étant membre d'une société de Rose-Croix, il était tenu au secret. Ses collègues lui demandèrent alors d'effectuer des transmutations sous leur contrôle pour justifier ses dires. Price fit observer qu'il avait épuisé sa provision de poudre au cours des expériences précitées et qu'il lui fallait quelque temps pour en élaborer une nouvelle. Ce délai lui fut accordé et, début 1783, il repartit pour Gilford se mettre au travail. On n'entendit plus parler du chimiste pendant plusieurs mois et ses collègues supposèrent qu'il avait misérablement échoué dans ses travaux et n'osait plus reparaître en leur compagnie. C'est alors qu'ils reçurent une invitation de Price à se rendre dans son laboratoire au cours du mois d'août 1783, où il procéderait aux expériences réclamées. Trois d'entre eux seulement daignèrent faire le déplacement, ce qui affecta profondément Price et influa peut-être sur le tragique dénouement de l'affaire. Persuadé qu'il était tenu pour un imposteur et un charlatan par ses pairs, Price s'affola, avala une fiole contenant un poison violent, l'eau de laurier-cerise, et mourut quelques instants plus tard.

En fait, il existe de nombreux autres exemples de scientifiques ratant des manipulations publiques sous l'effet de l'émotion sans qu'il y ait pour autant fraude de leur part. Il n'est pas exclu que James Price ait bien réussi à trouver quelque méthode alchimique de transmutation, mais son secret est aujourd'hui perdu.

Au XIX^{e} siècle, deux noms seulement d'alchimistes sont parvenus jusqu'à nous, Cyliani et Cambriel. Le second n'a rien découvert de son propre aveu, le premier, dont l'identité n'a jamais été découverte, a certes affirmé avoir réussi l'élaboration de la Pierre et la transmutation, mais sans en fournir d'autre preuve que ses assertions.

La seconde moitié du XIX^{e} siècle nous offre en Angleterre le cas singulier d'une femme, Mary Jane Atwood, qui avait écrit un ouvrage sur l'alchimie, *A suggestive enquiry into the hermetic mystery* (Londres, 1850), et qui passa le reste de sa vie à en rechercher les exemplaires afin de les détruire ! Cette personne était la fille d'un certain Thomas South qui était passionné par l'étude des philosophes de l'Antiquité et du Moyen Âge. Il apprit à sa fille à lire le grec et le latin couramment, puis entreprit avec elle un travail gigantesque consistant à établir un index des connaissances de l'Antiquité. La jeune Mary Jane eut une sorte de révélation mystique lui montrant que les doctrines spirites, qui commençaient à se répandre en Grande-Bretagne, étaient liées d'une certaine manière à l'enseignement des philosophes moyenâgeux. Elle se livra à une très longue étude des textes alchimiques – sans être jamais passée à la pratique elle-même – puis écrivit l'ouvrage précité. Plus de cent exemplaires avaient été vendus lorsque le père et sa fille eurent l'impression qu'ils avaient révélé dans cette œuvre beaucoup plus que la tradition hermétique ne le permettait, et ils se mirent à racheter tous les exemplaires disponibles puis à supplier toutes les personnes de leur connaissance qui en possédaient de les leur rendre. Les volumes ainsi récupérés furent brûlés en un immense autodafé dans le jardin de leur maison de Gosport. À l'époque, Mary Jane était âgée de trente-sept ans et n'allait pas tarder à épouser le révérend Atwood qui l'aida dans sa chasse aux exemplaires non récupérés. Elle déclarait s'être aperçue, après coup, que l'Homme n'était pas encore suffisamment préparé pour recevoir des révélations de l'importance de celles qui étaient faites dans son ouvrage. Ensuite, et jusqu'à sa mort survenue en 1910, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, elle refusa d'aborder le sujet avec qui que ce soit. Malheureusement pour elle, un exemplaire au moins subsista, ce qui donna lieu à une réédition par un éditeur new-yorkais en 1960.

FIG. 5. – Symboles alchimiques et astrologiques.

Je n’ai pas eu en main cet ouvrage, mais voici ce qu’en dit l’auteur britannique C.A. Burland, dans son livre *Le Savoir caché des alchimistes*

(éditions Laffont, 1969) : « Le livre lui-même était fait d'une suite de textes, de sources et de périodes diverses. La présentation des documents en faisait la nouveauté. On y trouve des traductions de textes anciens que Miss South eut soin de relier entre eux par des analyses critiques de façon à former un ensemble cohérent… Cet ouvrage est un excellent guide qui permet au lecteur de percevoir l'unité de pensée dans l'enseignement hermétique aussi bien antique que médiéval. En de nombreux points, South semble avoir pressenti l'étude psychologique que devait consacrer, un siècle plus tard, C.G. Jung à l'alchimie. Il lui était apparu clairement que les alchimistes n'avaient d'autre but que de parvenir à cet état d'illumination où, ne faisant plus qu'un avec l'univers, ils se sentaient en union étroite avec Dieu. »

L'alchimie, tout comme l'astrologie, va renaître avec le XX^{e} siècle. Mais si la science des astres fut de nouveau populaire dès la fin de la première guerre mondiale, il fallut attendre jusqu'à la fin de la seconde moitié de ce siècle pour que l'alchimie retrouve droit de cité auprès de nombreux intellectuels et même de certains scientifiques. Avant guerre, un seul nom à retenir, celui du mystérieux Adepte, Fulcanelli, le célèbre auteur du *Mystère des cathédrales* et des *Demeures philosophales*. J'ai déjà eu l'occasion de démontrer que les diverses identités proposées pour Fulcanelli[1], soit celles de son disciple Eugène Canseliet, de l'illustrateur de ses ouvrages Jean-Julien Champagne, de l'écrivain J.-H. Rosny aîné ou enfin du libraire Pierre Dujols qui signait ses œuvres hermétiques du pseudonyme de Magophon, n'étaient pas fondées. Une seule chose est certaine, on ignore toujours aujourd'hui qui était – ou qui est – Fulcanelli. Qu'on ne s'étonne pas si je propose deux temps différents au verbe être, à plusieurs reprises Eugène Canseliet a laissé entendre que l'usage de la Pierre philosophale avait permis à Fulcanelli, qui devait être âgé d'environ soixante-dix ans dans les années 20, de se rajeunir, conformément à la tradition, et d'être désormais le cadet de son ancien élève. Or, récemment, dans le n° 1 du magazine *le Grand Albert*, daté de novembre 1971, Engène Canseliet a accepté de répondre précisément sur ce point : « Quant à Fulcanelli vivant, il l'est certainement… Le temps ne compte pas… Il m'est arrivé de le revoir, notamment en 1951, et de découvrir le lieu secret où il se trouve. Je voyageais en Espagne, non loin de Séville, où j'étais l'hôte d'amis possédant une belle demeure avec terrasse et double escalier donnant sur le parc. Je sentis tout de suite Fulcanelli dans l'ambiance.

Surtout lorsque je découvris de ma fenêtre – ajoutant encore au charme du tableau – la présence d'un bambin d'environ dix ans et d'une petite fille, qui semblait descendue d'un tableau de Velasquez. Un poney et deux lévriers les accompagnaient. Mais après une de ces longues nuits de travail dont je suis coutumier, la découverte que je fis me parut plus persuasive encore : dans une grande allée au feuillage dense, une jeune femme, une reine, s'avançait, portant le collier de la Toison d'or et suivie d'une duègne. Tout cela très vif, très lumineux. La jeune femme me fit un chaud signe de tête et j'étais sûr que Fulcanelli me soufflait : « Tu me reconnais ? », à quoi je répondais : « Oui. » Mais comment traduire de telles certitudes… »

On reconnaît, à la façon de s'exprimer d'Eugène Canseliet, le goût des auteurs hermétiques traditionnels pour l'allégorie. Mais au cours d'une visite qu'il eut l'amitié de me faire, je lui demandai de façon très précise s'il avait revu son ancien maître sous une forme humaine tangible, au sens où, dans l'univers matériel des choses, nous voyons les êtres, et il me répondit *oui* sans hésitation.

Fulcanelli effectua-t-il des transmutations métalliques devant témoins ? Dans son ouvrage *Alchimie* (Jean-Jacques Pauvert, 1964), Eugène Canseliet écrivait : « Peu de temps après l'expérience heureuse de l'usine à gaz, exactement la magistrale démonstration effectuée devant trois témoins dont un seul est trépassé, Fulcanelli… » Je lui avais alors demandé de m'apporter quelques précisions sur la nature de cette expérience et voici quelle avait été sa réponse écrite : « C'est dans *Alchimie* que j'ai évoqué l'expérience de l'usine à gaz que je vous précise avoir été celle de Sarcelles et qui a maintenant disparu. Au vrai, l'expérience consista en une transmutation du plomb en or, que j'effectuai dans mon petit laboratoire de l'usine, avec la poudre de Fulcanelli et suivant ses instructions. Cela devant Julien Champagne, décédé en 1932, et Gaston Sauvage, chimiste, qui je pense est toujours en vie. » Dans l'interview accordée au magazine *le Grand Albert*, Eugène Canseliet s'explique plus longuement sur cette transmutation : « Il y avait Champagne et Sauvage aussi. Fulcanelli avait alors quelque quatre-vingts ans. Il tenait absolument à ce que ce soit moi qui fasse l'opération, sur ses indications en grande partie. J'étais l'instrument. Dans le creuset, je fis fondre 120 grammes de plomb grâce à du charbon de bois écrasé au mortier. D'un flacon, le maître fit tomber trois éclats de rubis, l'un de la grosseur d'une grosse tête d'épingle, l'autre d'une demi-tête, le dernier minuscule. Je les ai enrobés de cire blanche. D'une

cuiller j’ai fait tomber la boule dans le bain à 600°. Presque instantanément, j’ai recueilli un or très beau. Vous savez que le rubis est la pierre transmutatoire, ou la Pierre philosophale orientée vers l’or. En ce qui concerne la “séparation”, il m’est arrivé également d’en réussir une, impeccable, devant Moktar Pacha, dans ma mansarde du quai des Célestins. Il faut avoir la manière : un coup de marteau très sec. Moktar Pacha fut ébloui autant que sidéré et voulut m’emmener en Égypte. »

Eugène Canseliet m’ayant assuré qu’il ne révélerait jamais l’identité véritable de l’Adepte Fulcanelli, il nous faut nous contenter de ses récits, qui d’un point de vue strictement scientifique ne sont évidemment pas des preuves à prendre en considération.

En 1940, en Angleterre, paraissait un livre signé Archibald Cockren et intitulé *Alchemy rediscovered and restored*. Cockren était un masseur qui s’était distingué au cours de la guerre 1914-1918 dans une unité sanitaire. Il se mit ensuite à l’étude des philosophes anciens et en particulier des alchimistes de l’Antiquité et du Moyen Âge. Il assignait pour date origine de l’alchimie l’année 1900 avant J.-C., époque à laquelle aurait régné le fameux Hermès Trimégiste en Égypte et qui, d’après lui, correspondait à la construction de Stonehenge. L’ouvrage de Cockren est assez clair mais il se fait un devoir de respecter le secret traditionnel, en particulier en ce qui concerne la matière première et le feu secret. Voici comment il s’exprime en ce qui concerne le stade terminal de l’Œuvre : « J’en viens maintenant au but ultime de l’Œuvre, la Pierre philosophale. J’ai donc établi que mes deux principes étaient le mercure et le soufre, après quoi j’ai dû purifier le corps inerte du métal, je veux dire enlever les scories noires qui restaient après la séparation de l’eau d’or. Je calcinai alors ces scories jusqu’au rouge, et les séparai l’une de l’autre jusqu’à ce qu’elles me donnent un sel blanc. Je réunis alors ces trois corps, selon une proportion préalablement établie, dans un vaisseau hermétiquement bouché et les soumis à l’action d’une chaleur régulière, constante, et dont l’exact degré est un des points essentiels du magistère, toute erreur sur ce sujet pouvant être fatale à la coction… Arrivé à ce point, que la tradition alchimique nomme tête du corbeau, on ajoute le mercure philosophique. Il s’agit désormais d’une sublimation continue qui doit être effectuée dans une cornue au long col, toujours hermétiquement scellée, dans laquelle on peut voir aisément la vapeur se condenser sur les parois. Il faut continuer à chauffer jusqu’à ce que l’on ait atteint la noirceur sèche. Il faut alors y ajouter encore un peu de

mercure et l'on assiste à la naissance du fils, ainsi que le dit la tradition, car la conjonction du mercure avec le compôt donne naissance à une nouvelle substance. C'est alors la succession des couleurs, à mesure que disparaît la couleur noire, et cela jusqu'à ce que le compôt devienne d'un blanc étincelant ; on a alors l'Œuvre au blanc. En élevant encore la chaleur graduellement, l'Œuvre au blanc devient peu à peu d'un jaune citrin pour finalement arriver jusqu'à la couleur rouge… On a alors l'élixir de longue vie, la Pierre philosophale, la médecine des hommes et des métaux. »

Ce qu'il y a d'intéressant dans le cas de Cockren, c'est que nous avons le témoignage d'un scientifique de valeur pour corroborer ses dires. En effet, un membre de la Royal Society, C.R. Cammell, était son ami et assista à plus d'une expérience en sa compagnie. Il en laissa une relation écrite dans son livre *Heart of Scotland* paru à Londres en 1956. L'auteur britannique C.A. Burland, que j'ai déjà eu l'occasion de citer dans ce chapitre, a étudié cette affaire et écrit à son propos : « Mr Cammel, de par sa formation même le plus attentif et le plus objectif des témoins, vit son ami Archibald Cockren effectuer avec succès une expérience dans la plus pure tradition des anciennes techniques alchimiques. La relation qu'il en fait est plus succincte que celle d'Archibald Cockren lui-même mais, c'est indiscutable, pendant quelque six mois, Mr Cammell put voir un "cristal" d'or émergeant d'une masse noire, croître et se développer, telle une cactée – le spécimen, plus ancien, du British Museum a l'aspect d'une famille – à l'intérieur d'un vase hermétiquement scellé et cela dans le laboratoire même de Cockren. Cela se passait dans les années 1950. »

En France, l'alchimie resta quelque peu en sommeil car, à la fin du XIX^{e} siècle et au début du nôtre, les efforts des archimistes, tels Tiffereau ou Jollivet-Castelot, président de la Société alchimique de France, détournèrent l'attention de la véritable voie traditionnelle. Tout comme James Price, ces deux chercheurs ne poursuivaient nullement le Grand Œuvre hermétique, mais voulaient seulement obtenir des transmutations métalliques à partir de voies hyper-chimiques. Tiffereau prétendit y être parvenu, sans que cela pût jamais être prouvé ; de toute manière les quantités d'or produites au cours des expériences étaient si minimes qu'elles n'avaient rien de comparable avec les transmutations effectuées par les Adeptes au cours des siècles précédents.

L'alchimie traditionnelle n'en continua pas moins un travail souterrain dont on trouve trace dans les écrits d'Albert Poisson, de Magophon ou

d’Auriger. Mais surtout c’est Eugène Canseliet et tous les disciples qu’il forma qui devinrent les porte-flambeau de la tradition.

Il existe, semble-t-il, de nos jours, de très nombreuses personnes pratiquant l’alchimie soit en groupe, soit en solitaires. Dans le premier chapitre de ce volume, M. Husson en citait plusieurs de sa connaissance, j’ai moi-même eu l’occasion de rencontrer ou d’entendre parler de nombreux alchimistes pratiquants. Presque tous veulent rester anonymes et n’acceptent d’évoquer leurs recherches qu’avec la plus extrême répugnance. J’ai interrogé les quelques libraires spécialisés du quartier Latin et tous ont reconnu avoir parmi leur clientèle des personnes qui affirmaient œuvrer au fourneau, mais ne désiraient pas en parler. Il existe aussi des groupements d’alchimistes se réclamant de la Rose-Croix. Un des plus connus à l’heure actuelle est celui d’Ajunta qui est situé en Provence. Son maître était M. Jean Deleuvre, récemment décédé, qui se déclarait Adepte et avait pris pour pseudonyme philosophique le nom de Kamala-Jnana. Il publia un *Dictionnaire de philosophie alchimique* dont je vais citer la note d’introduction :

« Note du temple alchimique d’Ajunta.

» Lorsque la publication des œuvres alchimiques de notre frère Kamala-Jnana fut décidée, une grande effervescence eut lieu parmi les Adeptes consacrés de notre temple. Les uns criaient au scandale, les autres chantaient : “Alleluia pour la terre.” Fallait-il livrer ces écrits au public ? Quelle expectative !

» Il fut décidé de s’en remettre au ciel. Les Adeptes présents firent alors un pèlerinage jusqu’au rocher sacré ; là, après avoir bien prié, ils y déposèrent les manuscrits de Kamala-Jnana. Quelques instants plus tard le ciel, qui était très couvert depuis plusieurs jours, laissa percer un rayon de soleil juste au-dessus du rocher, tandis qu’une colonne de feu tourbillonnante se manifesta sur la pierre sacrée. Une série d’éclairs partit de la colonne pour aller frapper la page des manuscrits. Le nom de l’Éternel s’y imprima en lettres de feu. C’était l’imprimatur du Tout-Puissant.

» Une voix douce et paternelle se fit alors entendre, venant du firmament : “Paix sur vous, enfants de ma lumière, le jour des révélations est venu et mon arrêt a été rendu conformément à ce qui est écrit au psaume 82, 1 : Dieu se tient dans l’assemblée du Tout-Puissant et au milieu des dieux il rend son arrêt.” Un bien-être indéfinissable nous envahit, tandis que nous recevions tous la bénédiction de l’Éternel.

» C’est pourquoi, au nom de notre temple unanime, nous avons donné notre approbation (entière et sans réserve) à notre frère Kamala-Jnana.

» Amen.

» Prince Huien-Huien,

» Premier Adepte du temple initiatique alchimique d’Ajunta. »

Il est évident que ce style et les noms étranges dont se sont affublés les membres de cette société portent plus à sourire qu’à prendre leurs activités au sérieux. Le dictionnaire de Jean Deleuvre n’offre qu’un intérêt des plus médiocres, certaines définitions montrant une réelle connaissance de la pratique alchimique, d’autres au contraire semblant indiquer que l’auteur ignore absolument ce dont il parle. On peut se demander si M. Deleuvre n’aurait pas eu en sa possession d’anciens manuscrits alchimiques malheureusement incomplets, lacunes qui expliqueraient à la fois la science certaine et l’ignorance manifeste dont il a fait preuve dans son ouvrage. Ses disciples, sous la direction de M. Roger Caro, ont continué à publier des textes traditionnels, en rapport avec l’alchimie, et se recommandant de la Rose-Croix, dont le principal intérêt venait des citations puisées dans les anciens philosophes. Cet intérêt a évidemment disparu au cours des deux dernières années puisque diverses collections, et en particulier la *Bibliotheca hermetica*, dirigée par René Alleau chez Denoël, réédite dans leur texte intégral tous les grands classiques de la littérature alchimique. Finalement l’apport le plus intéressant des alchimistes du temple d’Ajunta aura été une série de planches en couleurs reproduisant des photographies de tous les stades de l’Œuvre, prises par Jean Deleuvre il y a quelques années, depuis le stade de la matière première jusqu’à celui de l’or transmuté. Ces photographies ne prouvent pas que Kamala-Jnana ait réalisé la Pierre philosophale, mais montrent assurément qu’il avait œuvré au laboratoire.

Un autre alchimiste est aujourd’hui connu du grand public puisque la télévision lui a consacré plusieurs émissions, il s’agit d’Armand Barbault qui a lui-même résumé ses travaux dans son ouvrage *l’Or du millième matin*[2]. Les recherches de Barbault ne sont pas à strictement parler de nature alchimique, mais plutôt spagyriques au sens où Paracelse entendait ce mot. En effet, ce chercheur ne désire pas obtenir la fameuse Pierre philosophale mais bien plutôt un élixir médicinal analogue à *l’or potable* de Paracelse. C’est pourquoi il ne partit pas de la matière première métallique des alchimistes, mais tout simplement de la terre et il remplaça le feu secret, de

nature saline, par la sève des plantes. Pendant vingt-deux ans, il travailla avec cette terre, de la sève continuellement renouvelée et la rosée du matin qu'il allait ramasser dans les champs en traînant des bâches sur l'herbe comme il est montré dans la gravure célèbre du *Mutus Liber*. La terre initiale était un morceau de moins de deux kilos de poids qu'il avait choisie en fonction de l'examen astrologique de l'instant de la prise de possession. Après ces vingt-deux ans de travail, il obtint un élixir qui fut essayé par des laboratoires pharmaceutiques en Allemagne et dont les effets curatifs furent reconnus en ce qui concerne, entre autres, certaines affections cardiaques et rénales. Ces laboratoires proposèrent à Armand Barbault de lui acheter sa formule : mais peut-on parler de formule lorsque pendant plus de vingt ans on *nourrit* un morceau de terre avec la sève des plantes et qu'on le *brûle* avec l'eau de la rosée ? Les chimistes allemands déclarèrent qu'ils allaient procéder à l'analyse de la substance puis qu'ils en réaliseraient une synthèse industrielle, mais le mystère alchimique mit en défaut une fois de plus la science officielle. Ainsi que l'écrit Raymond Abellio : « Non seulement la liqueur ne se laissait pas analyser, mais elle refusait aussi de se laisser comparer à rien d'approchant. Pourtant Armand Barbault ne cachait rien (…) Devant cette liqueur qui a capté toute la couleur de l'or et qui échappe aux analyses usuelles, c'est eux (les industriels des laboratoires pharmaceutiques) et non l'alchimiste qui en sont venus à parler d'un nouvel état de la matière doué de propriétés mystérieuses et, peut-être, capitales. » C'est là une preuve contemporaine et décisive que l'alchimie et la chimie sont des sciences totalement différentes et irréductibles l'une par rapport à l'autre. Il est facile pour un esprit rationaliste de rejeter d'un haussement d'épaules les réalisations du Moyen Âge en les qualifiant de fables ou de supercheries, il est beaucoup plus malaisé d'expliquer pourquoi une liqueur préparée alchimiquement de nos jours échappe à l'analyse scientifique des laboratoires les plus modernes d'Europe.

Si l'alchimie opérative est toujours pratiquée en France et, je le sais, en Angleterre, en Espagne et en Afrique du Nord, j'ai récemment eu la preuve qu'elle l'était apparemment tout autant dans les pays situés derrière le rideau de fer. Il y a de cela moins d'un an, mon ami Jacques Bergier recevait une lettre en provenance de Prague dont on lira le texte ci-après. Il me la montra, à titre de curiosité, supposant que le correspondant n'enverrait jamais la substance transmutatoire annoncée. Or, il la reçut effectivement quelques jours plus tard.

« Messieurs,

» J’ai lu votre livre intéressante sur l’alchimie. Je m’intéresse à problèmes pareils et j’ai réussi de préparer une substance active possédant un effet comme, lapis philosophicus. Je vous envoi une petite quantité de cette substance. Il est possible à l’aide de cette substance de transmuer le plomb à l’or ou le cuivre au fer et ainsi de suite. Vous pouvez vous assurer vous-même. Parce que ma connaissance de la langue française n’est pas suffisante pour écrire un mode d’emploi à la langue française, je vous écris à la langue allemande. Permetez moi !

(*La suite est traduite de l’allemand*.)

» Les deux paquets en PVC ci-joint contiennent deux morceaux de papier chromatographique qui a absorbé la substance active. Il faut découper en deux le premier papier et le faire tremper deux fois dans un tube à essai avec un à deux centimètres cubes d’eau distillée. La solution est placée dans une coupelle de pétri de 8 à 12 centimètres de diamètre. On y ajoute 8 à 10 centimètres cubes, soit d’une solution à 10 % de nitrate de plomb, soit d’une solution à 6 % d’acétate de plomb. On mélange et on laisse reposer pendant douze à dix-huit heures, à une température de 25e centigrades, et dans une humidité relative de 25 %.

» Il se forme des cristaux. On les redissout dans une solution obtenue à partir du deuxième papier, avec 10 cm^3 d’eau distillée. À la recristallisation, on voit apparaître des cristaux d’or, avec un rendement de l’ordre de 4 à 7 % du poids du plomb engagé dans la réaction.

» Attention ! Durant la cristallisation, il y a une émission de rayonnement qui noircit la plaque photographique et qui est probablement dangereux.

» Il est possible d’augmenter le rendement jusqu’à 70 %, par traitement thermique spécial de la substance active. Mais celle-ci ne peut plus être envoyée par la poste. Si on emploie au lieu de plomb une solution de $CuCl_2$, on obtient du fer. Si on traite du sel NaCl, on obtient du béryllium. »

Bergier, estimant ne pas avoir reçu suffisamment de substance pour pouvoir effectuer des expériences sérieuses, écrivit à son correspondant pour lui demander d’envoyer davantage de matière philosophale, ce qui fut aussitôt fait. Il fit alors procéder à plusieurs essais de laboratoire et je lui demandai de consigner par écrit les résultats obtenus.

« J’ai refait moi-même ces expériences et obtenu les résultats annoncés. Je me suis surtout intéressé au cas du béryllium, ce qui est d’ailleurs en accord avec la tradition puisque l’émeraude est un composé du béryllium, et je n’ai pas à vous rappeler la *Table d’émeraude*, qui est le document clé de l’alchimie. Incidemment, l’or obtenu au cours des essais a été l’isotope stable 197, et le fer transmuté a également été l’isotope stable 56. Ce qu’il y a de plus intéressant dans ces expériences, ce sont les radiations émises ; il s’agit de rayons gamma, de quelques centaines de milliers d’électron-volts, prouvant qu’il y a transformation nucléaire. C’est extrêmement intéressant. »

Je demandai alors à Bergier s’il n’allait pas désormais chercher à faire de l’or industriellement. « Certainement pas, me répondit-il, c’est le plus sûr moyen de devenir un obsédé. La passion de la fabrication de l’or est une véritable recherche de l’absolu, à la Balzac par exemple, qui déséquilibre les esprits les plus pondérés. Je pourrais vous citer des noms de chimistes, actuellement décédés mais qui furent membres de l’Académie des sciences, et qui passèrent toute la fin de leur vie obnubilés par des recherches de ce genre. C’est très dangereux psychologiquement. »

C’est pourquoi je pense que ce qu’il y a de plus remarquable dans l’actuelle renaissance de l’alchimie est, non le travail isolé des chercheurs d’or – il y en aura toujours – mais le nouvel attrait que semblent exercer sur nos contemporains les grands textes hermétiques. Une collection comme la *Bibliotheca hermetica*, qui réédite les textes mêmes de Nicolas Flamel, d’Eyrénée Philalèthe, de Limojon de Saint-Didier, de Lambprinsk, etc., arrive à des tirages de cinq mille exemplaires et plus, ce qui est tout à fait remarquable pour des ouvrages d’un prix relativement élevé. Il ne faudrait pas en conclure que l’alchimie intéresse seulement une minorité fortunée puisque mon précédent livre, lors de sa réédition dans une collection de poche, s’est vendu à soixante-dix mille exemplaires en dix-huit mois, résultat qui aurait été impensable il y a seulement dix ans.

Je n’ai donc pas l’impression d’écrire un livre sur une science morte, mais bien au contraire d’avoir rappelé les origines historiques d’un art en plein renouveau.

1- Voir note p. 59.

2- Éditions Publications Premières, 1970. Réédition : « J’ai lu », 1971.

14
Le symbolisme hermétique

Au cours des chapitres précédents, j'ai cité deux textes hermétiques traditionnels : la *Table d'Émeraude* d'Hermès et le *Songe Verd* attribué au Bon Trévisan. Le lecteur en aura acquis quelque familiarité avec le langage de l'alchimie, langage obscur, essentiellement composé de symboles ou d'allégories.

Les noms des trois substances qui, pour l'alchimiste, composent toute matière, soit le soufre, le sel et le mercure, sont des noms symboliques, et nullement des appellations en rapport avec les corps chimiques définis par ces noms, comme on l'a vu. Quant à la matière première, il n'est pas rare de la voir dénommée magnésie végétale, dragon écailleux, or philosophique, etc., autant d'appellations évidemment symboliques.

Il faut bien comprendre au départ que la chimie est née des recherches métallurgiques, puis des travaux désordonnés des souffleurs, ces pseudo-alchimistes qui, ignorant tout de la théorie hermétique, désiraient seulement faire de l'or pour leur profit personnel : autrement dit, la chimie est un art profane. L'alchimie, par contre, est certes née de la métallurgie primitive, mais dans ce qu'elle avait de sacré, de sacerdotal. Écoutons à ce propos René Alleau qui a tout particulièrement étudié la symbolique hermétique dans son beau livre *Aspects de l'alchimie traditionnelle*, (Paris, 1953) : « Nous avons insisté précédemment sur le fait que l'alchimie n'est pas la spagyrie et que les techniques artisanales des métallurges et des orfèvres ont voilé des recherches d'ordre théurgique et sacerdotal, inspirées de l'enseignement secret des mystères antiques. L'alchimie, en effet, constate que « tout ce qui est observable est symbolique », affirme que « tout ce qui est symbolique est observable », et qu'en conséquence le symbole suprême

du symbole, à savoir l'Unité, est observable et que « l'homme vrai » peut contempler l'incarnation du logos dans la matière. Telle est, dans toute sa généralité, l'une des plus extraordinaires entreprise du génie humain ; elle demeure le vrai sens de l'élaboration du Grand Œuvre. »

René Alleau, charitablement, révèle un des secrets les plus jalousement gardés de l'Œuvre, à savoir qu'en alchimie le symbole est observable, mais il aurait pu être plus charitable encore en indiquant que le symbole était également transmutable. Au cours du magistère philosophal, pris dans son sens pratique, et que nous décrirons sommairement au prochain chapitre, un certain nombre de substances entrent en jeu et sont désignées par des appellations symboliques. Mais au fur et à mesure qu'on avance dans la magistère, et qu'on passe du premier Œuvre au second, puis au troisième, ces substances se transmutent elles-mêmes à l'intérieur de la manipulation opérative, et ce qui était, par exemple, le mercure du premier Œuvre, ne sera plus celui du second. C'est là la principale difficulté de lecture des textes alchimiques, car une fois débroussaillé le problème des appellations allégoriques (par exemple, les expressions *crachat de lune* ou *vulcain lunatique* désignent toutes deux le feu secret[1]), on se perd généralement dans la suite des opérations, parce que la symbolique change à mesure que le magistère progresse.

Naturellement, de nombreux chercheurs ont pris prétexte de cette extrême obscurité et de cette modification du sens des symboles d'un auteur à l'autre, provenant simplement du fait qu'ils ne parlaient pas du même stade de l'Œuvre, pour en déduire que l'alchimie opérative était un leurre et que les Adeptes avaient seulement voulu parler d'une alchimie spirituelle, dans laquelle le corps humain était l'athanor[2] du magistère philosophal. C'est, par exemple, l'opinion du psychologue C.G. Jung, qui écrit dans son énorme ouvrage *Psychologie et alchimie* (Buchet-Chastel, Paris, 1970) : « La base de l'*opus* est la *materia prima* qui est l'un des plus fameux mystères de l'alchimie. C'est à peine étonnant, puisqu'elle représente la substance inconnue qui porte la projection du contenu psychique autonome. Une telle substance ne pouvait naturellement pas être spécifique, parce que la projection émane de l'individu et est, par conséquent, différente dans chaque cas. C'est pourquoi il n'est pas exact d'affirmer que les alchimistes n'ont jamais dit ce qu'était la *prima materia ;* au contraire, ils n'ont donné que trop d'indications et se sont contredits sans cesse. » Ailleurs, dans le chapitre intitulé « La nature psychique de l'Œuvre alchimique », il écrit :

« Dans l'*opus* (l'Œuvre) alchimique, il ne s'agit pas, pour la plus grande partie, uniquement d'expériences chimiques en tant que telles, mais aussi de quelque chose ressemblant à des processus psychiques exprimés dans un langage pseudo-chimique. (…) Si l'on admet que l'alchimiste utilise le processus chimique uniquement sur le plan symbolique, pourquoi alors travaille-t-il dans un laboratoire avec des creusets et des alambics ? Et si, comme il l'affirme constamment, il décrit des processus chimiques, pourquoi les dénature-t-il jusqu'à les rendre méconnaissables, en les exprimant à travers des symboles mythologiques ? » Et il conclut un peu plus loin : « Ainsi, la véritable nature de la matière était inconnue de l'alchimiste : il ne la connaissait que par des allusions. En cherchant à l'explorer, il projetait l'inconscient dans l'obscurité de la matière, afin de l'illuminer. Pour expliquer le mystère de la matière, il projetait un autre mystère – son propre arrière-plan psychique inconnu – dans ce qu'il fallait expliquer : l'obscur par le plus obscur, l'inconnu par le plus inconnu ! Ce n'était pas là, bien entendu, un procédé intentionnel, mais un fait involontaire. »

Eh bien, non, la matière première n'est pas une projection de l'esprit de l'alchimiste, elle n'est pas non plus l'expression d'un archétype de l'humanité : la matière première est une substance métallique commune qu'on peut trouver dans le commerce, et que j'ai tenue entre mes mains.

Essayons maintenant d'examiner ensemble quelques-uns des symboles les plus courants de l'alchimie, non dans le but absurde de les traduire en clair, mais dans celui de les expliciter, pour que leur sens puisse apparaître aux yeux du lecteur lorsqu'il les rencontrera dans les textes. Prenons d'abord le cas du soufre et du mercure. D'une façon générale, le soufre désigne le principe actif de la matière et le mercure le principe passif, leur union n'étant possible qu'au moyen du troisième principe, le sel, ou arsenic. Mais le soufre est aussi synonyme de principe mâle et lumineux et le mercure de principe femelle et formel. On les trouve unis dans la matière première et le rôle de l'Artiste sera précisément de les séparer pour obtenir le « soufre » qui sera le but du premier Œuvre, puis pour préparer le « mercure » qui sera le terme du second Œuvre, afin de pouvoir unir à nouveau soufre et mercure au cours du troisième Œuvre, obtenant ainsi l'être hermaphrodite, le *rebis* (chose double), dont la coction finale amènera à la Pierre.

De cette union découle le symbole suivant que nous avons déjà rencontré dans le *Songe Verd*, soit celui du mariage, du coït philosophique. Ce mariage, unissant le soufre et le mercure ou, comme pourrait le dire un alchimiste, « notre soleil » à « notre lune », va d'abord avoir pour symbole un corps mort et commençant à se putréfier ; cette image est une allégorie très précise de la matière au cours de l'Œuvre au noir. L'âme des deux substances s'envole alors vers Dieu qui les reçoit et, dans son infinie bonté, accepte de redescendre avec elle vers le corps hermaphrodite pour leur redonner vie. On voit représentée cette scène classique sur la gravure reproduite ci-contre, extraite du *Rosaire des philosophes* d'Arnaud de Villeneuve, où le roi et la reine de l'Œuvre, unis en un seul corps, sont étendus dans leur tombeau, tandis que leur âme, sous l'aspect d'un nourrisson, s'envole vers les cieux.

D'autres symboles sont parfois employés dans le but de donner des indications pratiques. C'est pourquoi, par exemple, on voit très souvent des chênes figurer dans les dessins hermétiques. Plus particulièrement, dans la XII^{e} clé illustrant l'ouvrage de Basile Valentin, *les Douze Clés de la philosophie*, on aperçoit un tonneau fait de bois de chêne. Il s'agit là d'une allusion très précise à la nature de la matière première et, dans le cas de la figure de Basile Valentin, ayant également rapport avec le feu secret. En effet, une espèce de chêne méditerranéen se nomme le kermès ; or, le kermès est également le nom d'une variété de sulfure d'antimoine, la kermésite, dont les rapports avec la *materia prima* sont des plus étroits. Quant au tonneau, il est peut-être là pour indiquer que l'un des constituants du feu secret, premier agent auquel il faudra soumettre la matière première, est précisément extrait du tartre qui se dépose sur les tonneaux[3]. On voit ainsi, à partir de ces quelques exemples, que le symbolisme alchimique, totalement impénétrable pour quelqu'un qui ne connaît pas la pratique de l'Œuvre, s'éclaire progressivement dès l'instant où l'on a quelques notions d'alchimie opérative. C'est pourquoi le prochain chapitre va être consacré à résumer brièvement, mais le plus clairement possible, les manipulations de laboratoire auxquelles se livrent les alchimistes au début du magistère.

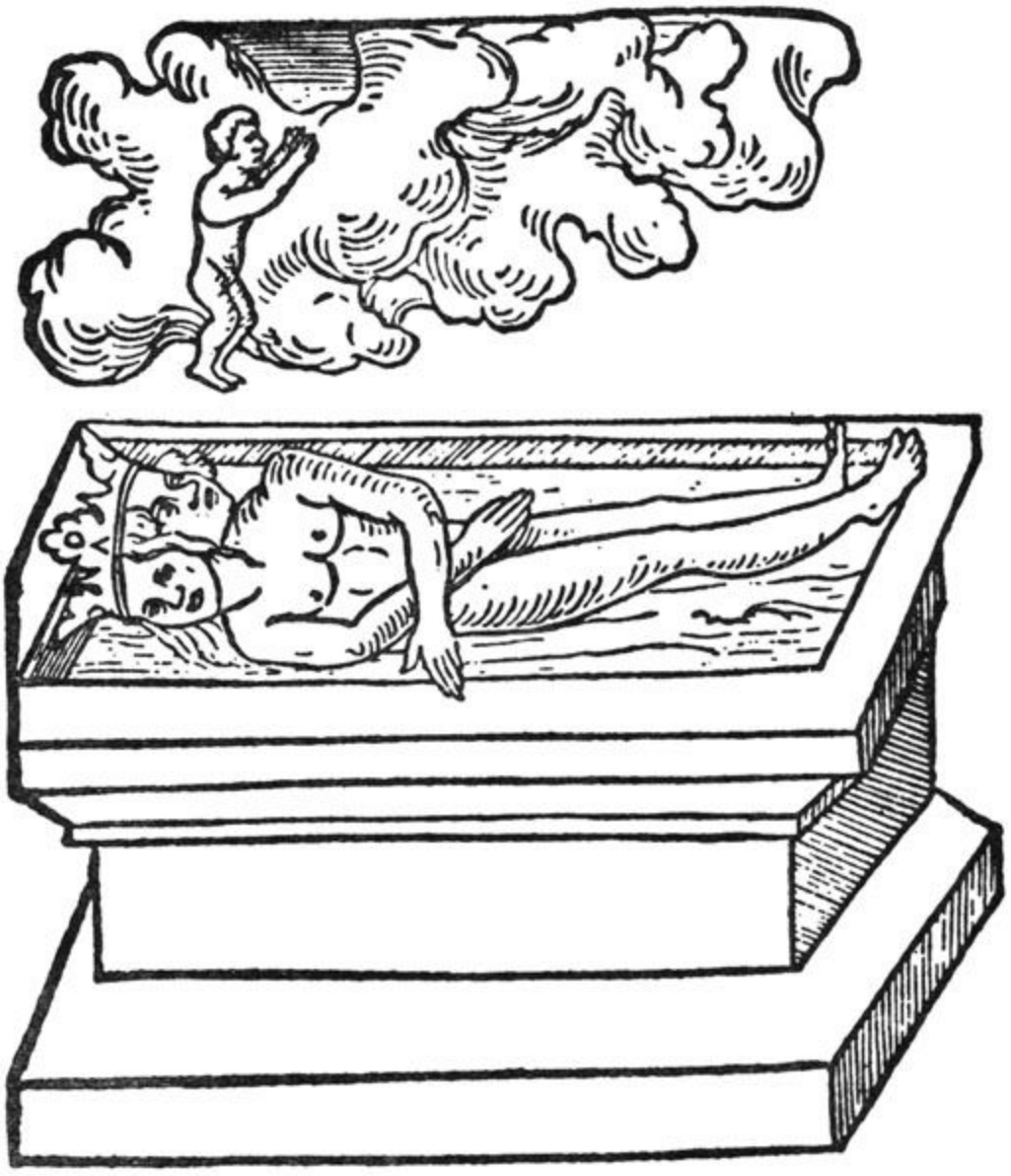


FIG. 6. – L’esprit s’échappe du corps hermaphrodite.

(In *Le rosaire des philosophes*, d’Arnaud de Villeneuve.)

1- Voir p. 190.

2- Il s’agit du fourneau où s’opère la coction de la matière philosophique.

3- Je dis *peut-être*, car dans les ouvrages spagyriques ou même simplement chimiques de l’époque, il n’est pas rare de voir des tonneaux faisant office de fourneaux. Il est donc possible que je veuille faire dire au dessin de Basile Valentin plus qu’il ne signifie réellement.

15
L’alchimie opérative

Je tiens avant tout à préciser que je ne suis pas un homme de laboratoire, un philosophe par le feu. Tout ce que je vais dire ici aura pour seule base l’étude des textes, le raisonnement et, il faut bien l’avouer, quelques révélations faites par des alchimistes contemporains. Qu’on ne s’attende donc pas à y découvrir le *modus operandi* complet et exact de l’Œuvre qui n’a jamais été révélé nulle part par aucun Artiste.

Une première question se pose concernant l’étude des traités : doit-on tous les prendre en considération et doit-on essayer de rendre cohérents les enseignements de Nicolas Flamel, par exemple, avec ceux du Cosmopolite ou d’Eugène Canseliet ? Il est certain que ces trois alchimistes parlent de la même chose, mais il faut avoir présent à l’esprit qu’ils ne parlent pas forcément du même stade de l’Œuvre, ni de la même voie. Je vais m’expliquer en prenant un exemple précis, celui de la rosée céleste qu’on ramasse au mois de mai. On connaît la fameuse planche allégorique du *Mutus Liber* (ouvrage d’alchimie se composant seulement de dessins, édité pour la première fois à La Rochelle en 1677), où l’on voit deux alchimistes tordre un linge imbibé de rosée au-dessus d’un baquet. Dans le fond du dessin, on aperçoit, plantées sur des piquets, d’autres toiles destinées à recueillir la rosée, tandis que l’influx céleste, symbole de l’énergie solaire, tombe sur le tout. Enfin, la présence d’un bélier et d’un taureau est là pour montrer en quel mois de l’année il faut pratiquer cette opération. Eugène Canseliet, dans son commentaire sur cette IV^{e} planche, n’a-t-il pas écrit : « La IV^{e} estampe dévoile, positivement, l’un des plus grands arcanes de l’Œuvre physique. L’influx cosmique, en éventail immense de faisceaux droits, alternativement hachurés et piquetés, tombe, depuis le centre du ciel,

d’un point qui se situe entre le soleil et la lune. Il n’y a pas d’auteur qui ait indiqué, aussi sincèrement, l’agent principal du mouvement et des transformations à la surface, comme au centre de la terre. Précisément est-ce l’intervention de cet agent cosmique, qui différencie l’alchimie de la chimie, orgueilleusement empirique et parallèle. (…) On concevra facilement que c’est bien la rosée, et non toute autre chose, que le savant Jacob Sulat[1] nous propose de récolter, et il serait vain de trop subtilement philosopher sur une figure de sincérité presque naïve, avec l’idée qu’elle constituât une abstruse allégorique. Il s’agit, sans déguisement, de la manière simple que nous avons nous-même d’abord utilisée, il n’y a guère moins d’un demi-siècle, sauf la différence quant à l’installation de ces pièces de linge sur les piquets. » Au XVII^{e} siècle, le Cosmopolite ne parlait pas autrement lorsqu’il écrivait : « En effet, tu dois prendre ce qui est, mais qui ne se voit pas, jusqu’à ce qu’il plaise à l’Artiste ; c’est l’eau de notre rosée, de laquelle se tire le salpêtre des philosophes, par lequel toutes choses croissent et se nourrissent. »

De même, en 1970, les téléspectateurs de l’émission « le Troisième Œil » ont vu l’alchimiste contemporain Armand Barbault traîner avec son fils des bâches sur des champs, au petit jour, afin de récolter la rosée qui était apparue au cours de la nuit. Donc, aucun doute apparemment sur l’utilisation d’un sel tiré de la rosée dans le magistère philosophal. Pourtant, si nous regardons maintenant le commentaire que fait René Alleau de cette même IV^{e} planche du *Mutus Liber*, nous voyons qu’il écrit[2] : « Cette gravure montre l’alchimiste et son épouse étendant et tordant des draps pour recueillir la « rosée céleste » qui doit devenir la « rosée cuite » dans la suite des opérations. Ici, le mot « rosée » a le sens grec de « rosis » : force, énergie. Cela n’empêcha pas des alchimistes anciens et modernes de suivre à la lettre ces prescriptions symboliques. » Il serait également possible de faire des citations, prises dans des bons auteurs du XVI^{e} ou du XVII^{e} siècle, dénonçant l’utilisation de la rosée et affirmant que cette eau n’entre pas pratiquement dans l’Œuvre alchimique. Dans le cas présent, la solution est simple : les divers auteurs ne parlent simplement pas de la même voie ; la rosée de mai n’intervient en rien dans la voie sèche, qui est l’Œuvre alchimique parfaite ; mais, au contraire, elle intervient très effectivement, sous forme d’un sel obtenu à partir de ses oligo-éléments, dans la voie humide.

Il n’est donc pas possible de vouloir à toute force faire « cadrer » les divers enseignements des ouvrages composant le *corpus* alchimique de base. Certes, on peut glaner de-ci de-là certaines indications – par exemple, concernant l’identification de la matière première ou de la préparation du feu secret –, mais dès l’instant où l’on veut en venir à un *modus operandi*, il faut se garder de suivre les enseignements de plusieurs philosophes, car l’étudiant sera alors irrémédiablement égaré. Il n’est pas rare de voir un alchimiste donner pour nom à des substances intervenant au cours du second Œuvre, les appellations qu’un autre alchimiste, non moins charitable, avait données aux corps impliqués dans le premier Œuvre. Il vaudra mieux choisir un seul maître, tout en n’oubliant pas qu’il aura caché certaines parties du magistère et en aura altéré d’autres, et suivre sa méthode. Un autre système consiste à prendre trois maîtres différents : l’un pour le premier Œuvre, l’autre pour le second et le dernier pour le troisième ; mais cette méthode, que j’avais initialement jugée la meilleure, présente de très grandes difficultés pratiques, précisément du point de vue des appellations et des intervalles de temps devant séparer chacune des parties de l’Œuvre.

Nous allons tout d’abord essayer d’identifier le sujet des Sages, la magnésie végétale, le dragon écailleux, enfin la matière première pour tout dire et le premier agent ou feu secret qu’il faut lui appliquer, puis nous choisirons de suivre les enseignements d’un philosophe en particulier. Tous les alchimistes s’accordent à reconnaître que la matière première doit uniquement être cherchée dans le règne minéral et, plus spécifiquement, métallique, car les règnes végétaux ou animaux sont trop éloignés de la nature de l’or pour que le germe qui peut lui donner naissance puisse y être découvert. « Pierre vile, noire et puante, qui ne coûte presque rien ; elle est un peu pesante… Ceci est la révélation et ouverture de celui qui la cherche », écrit le philosophe Morien dans ses *Entretiens avec le roi Calid*. De même, l’auteur de *La lumière sortant par soi-même des ténèbres* écrit : « La matière est unique et partout les pauvres la possèdent, aussi bien que les riches. Connue de tous, elle est de tous méconnue. Dans son erreur, le vulgaire la rejette comme de la fange, ou il la vend constamment à vil prix, alors qu’elle est précieuse au philosophe averti. » Nous avons déjà vu que le Cosmopolite la décrivait comme une pierre dont il fallait détruire la forme, parce qu’elle n’était qu’un soufre puant. Dans *le Sommaire philosophique*,

attribué à Nicolas Flamel, on peut lire les vers suivants, où le mot « mine » doit être interprété au sens de sulfure métallique :

> Si peu congelé ne peut estre
> Par Nature, à dextre, à senestre,
> Dedans quelque terrestre veine,
> Que le grain fix soudain n'y vienne,
> Qui produit sera des deux spermes
> Du Mercure, et puis les vrays germes,
> Comme es mines de plomb voyez,
> Si vous y estes envoyez.
> Car de plomb il n'est nulle mine
> Es pays où l'on en affine,
> Que pour vray le grain fix n'y soit,
> Si que tout chascun l'apperçoit,
> C'est à sçavoir le grain de l'or
> Et de l'argent, qu'est un thresor
> En substance et en nourriture ;
> Icelle chose à tous soit seure ;
> Telle les anciens l'ont preuvee,
> Itelle aussi je l'ay treuvee :
> Pourras de mesme la trouver,
> Si mets peine de l'esprouver.
> La prime congelation
> Du mercure est donc mine à plomb ;
> C'est aussi la plus convenable
> A luy, voir mesme indeclinable,
> Pour en perfection le mectre,
> (Cela ne se doit point obmectre),
> Et pour tost le faire venir
> Au grain fix, et tousjours tenir
> Si ferme en bataille du feu
> Que de sa fougue il fasse ung jeu.
> Car, comme paravant est dict,
> Mine de plomb, sans contredict,
> N'est point sans grain fix, pour tout vray.
> D'or et d'argent ; cela je sçay
> Par expérience certaine,
> Et n'y ay pas eu si grant peine,
> En suivant le dict des mineurs
> Et la façon des affineurs,
> Pour aplanos voir de mes yeux
> Ce qui me rendoit curieux.

De l'étude des textes qui précèdent, et de nombreux autres datant de toutes les époques de l'alchimie, on arrive sans trop de difficulté à la conclusion que la matière première est un sulfure métallique. Les alchimistes chinois rencontrés au début de cet ouvrage ne parlaient-ils point

déjà du cinabre, c'est-à-dire du sulfure de mercure ? Bien entendu, le cinabre offre une identification aussi facile qu'erronée avec la *materia prima*, puisque, de par sa composition même, il semble contenir le soufre des Philosophes allié au mercure. C'est tout simplement que le cinabre est pris comme objet de comparaison, étant entendu pour les Artistes avertis qu'il est lui-même totalement impropre à l'Œuvre. Quel sulfure choisir alors ? Pour répondre à cette question, il faut tenir compte du fait que seulement sept métaux étaient connus dans l'Antiquité et au Moyen Âge, auxquels cependant il convient d'adjoindre diverses autres substances (antimoine, arsenic, bismuth, etc.) non expressément considérées comme des métaux, mais dont les minerais, en particulier les sulfures, étaient connus à l'époque et tenus pour proches des sulfures métalliques. En pratique donc, nous avons le choix entre les sulfures d'or, d'argent, de plomb, de cuivre, d'étain, de zinc, de bismuth, d'antimoine, d'arsenic, le cinabre lui-même ayant déjà été éliminé.

Là encore, une étude attentive des textes montre que, à part quelques textes envieux qui cherchent à égarer l'étudiant sur de fausses pistes, tous les Philosophes ont donné des indications en rapport avec le fer ou l'antimoine. Ainsi, par exemple, Fulcanelli écrit dans *les Demeures philosophales :* « L'affinité établissant l'identité chimique profonde de ces corps, il est logique de penser que le même esprit employé dans les mêmes conditions y déterminera les mêmes effets. C'est ce qui a lieu avec le fer et l'or, lesquels sont liés par une étroite affinité ; quand les prospecteurs mexicains viennent à découvrir une terre sablonneuse très rouge, composée en majorité de fer oxydé, ils en concluent que l'or n'est pas loin. Aussi, considèrent-ils cette terre rouge comme la minière et la mère de l'or, et le meilleur indice d'un filon proche. Le fait semble pourtant assez singulier, étant donné les différences physiques de ces métaux. Dans la catégorie des corps métalliques usuels, l'or est le plus rare d'entre eux ; le fer, par contre, en est certainement le plus commun, celui qu'on trouve partout, non seulement dans les mines, où il occupe des gîtes considérables et nombreux, mais encore disséminé à la surface même du sol… »

Qu'on se souvienne de la citation de *La lumière sortant par soi-même des ténèbres :* « La matière est unique et partout les pauvres la possèdent, aussi bien que les riches. Connue de tous, elle est de tous méconnue. » Qu'on retienne aussi l'expression de Fulcanelli : « La minière est la mère de

l’or. » Nous comprendrons pourquoi le fer peut être considéré comme un des constituants de la matière philosophale.

Venons-en maintenant à l’antimoine, étant bien entendu qu’au XVII^{e} siècle ce nom désignait, non le métal lui-même, mais son sulfure, soit la stibine. Le métal était, lui, dénommé régule d’antimoine ; quant au beurre d’antimoine, dont il est très souvent question, il s’agissait du trichlorure d’antimoine. Voyons les indications qui tendent à faire prendre ce minerai comme sujet des Sages. Notons d’abord que Basile Valentin lui consacra en entier son traité *le Char de triomphe de l’antimoine*. Dans ses autres œuvres, il fait fréquemment allusion à ce métal, en le désignant par l’expression « loup gris avide » ; c’est ce loup qu’on voit bondir par-dessus le feu philosophique dans la première gravure des *Douze Clés de la philosophie*. Dans cette même image, une autre indication est fournie par le bouton de retour posé sur la coupelle, au-dessus du feu qu’on aperçoit entre les jambes du vieillard armé de la faux. Ce bouton de retour est une allusion à la formation du régule d’antimoine lors de la solidification de ce métal dans une lingotière.

On attribue à Eyrénée Philalèthe un court traité[3] intitulé : *Expériences sur la préparation du mercure des Sages, pour la Pierre, par le régule de Mars, ou fer, tenant de l’antimoine étoilé, et par la Lune ou l’argent*. De son côté, Fulcanelli, dans *les Demeures philosophales*, a également parlé de ce métal en écrivant : « Les plus instruits des nôtres dans la cabale traditionnelle ont sans doute été frappés du rapport existant entre la voie, le chemin tracé par hiéroglyphes qui empruntent la forme du chiffre 4 et l’antimoine minéral ou stibine clairement indiqué sous ce vocable typographique… Ces considérations fondées sur une correspondance exacte de mots n’ont pas échappé aux vieux maîtres ni aux philosophes modernes qui, en les appuyant de leur autorité, ont contribué à répandre cette erreur néfaste que l’antimoine vulgaire était le mystérieux sujet de l’art. » Mais cette négation finale du maître était envieuse, du propre aveu de son disciple Eugène Canseliet qui, dans son édition du *Mutus Liber*, écrit : « Que le disciple, en ce lieu, conserve pourtant toute sa prudence ; la mise en garde, résolument développée par Fulcanelli sur près de cinq pages à l’occasion du même problème, pourrait fort bien ne cacher que le dessein d’enlever aux indignes le bénéfice d’une base solide, sûre et de facile acquisition… Nous pourrions équitablement reprendre à notre bénéfice la

parole du vieux Dujols et déclarer que, de la confidence, nous avons passé nous-même à la répréhensible divulgation. »

Dans sa traduction des œuvres d'Artéphius, P. Arnaud, sieur de la chevalerie poitevine, lui fait dire : « L'antimoine est des parties de Saturne, ayant en toute façon sa nature ; aussi cet antimoine saturnin convient au Soleil, ayant en soi l'argent-vif dans lequel aucun métal ne se submerge que l'or. » Il ne faudrait pas induire de cette citation que le philosophe veuille parler de la galène, c'est-à-dire du sulfure de plomb, comme semble indiquer son symbole Saturne, car cet auteur revient par ailleurs, et fort charitablement, sur l'utilisation des propriétés de l'antimoine : « Tout le secret de ce vinaigre antimonial consiste en ce que, par son moyen, nous sachions tirer du corps de la magnésie l'argent-vif qui ne brûle point. Et c'est là l'antimoine et le sublimé mercuriel, c'est-à-dire qu'il faut en tirer une eau vive incombustible. » Philalèthe, dans son *Entrée ouverte au palais fermé du roi*, désigne la matière première sous le nom « notre acier » et précise que le Tout-Puissant l'a marquée d'un signe distinctif permettant de l'identifier : celui de l'étoile du matin. Là également, il faut se montrer méfiant et ne pas faire un rapprochement abusif avec Vénus, symbole du cuivre ; il s'agit tout simplement de l'étoile qui marque le régule d'antimoine. Cette étoile est due à un phénomène de retassure, qui se produit au moment où un métal se solidifie dans les lingotières. Il y a alors un retrait et un creux se forme au centre du lingot ; c'est là une règle générale. Mais l'antimoine est une exception et, dans son cas, cette retassure prend la forme d'une étoile à six branches ; c'est pourquoi, dans le titre de son autre ouvrage, Philalèthe parlait du « régule d'antimoine martial étoilé ».

Enfin Bernard Husson, dans son *Anthologie de l'alchimie*, écrit : « Il n'est pas certain que l'antimoine ait été le matériau de base de tous les alchimistes qui ont abouti à des résultats positifs dans le domaine des transmutations. Mais il est évident que ce sulfure a joué un rôle prépondérant dans l'alchimie occidentale, surtout depuis la diffusion des écrits de Basile Valentin, dont une partie est une description chimique très exacte de quantités de ces sels. C'est ce corps que l'Adepte le plus réputé de l'Occident met en scène dans ses *Douze Clés*. C'est évidemment sur l'antimoine qu'œuvrèrent Philalèthe et Monte Snyders. »

Nous avons donc maintenant identifié le sujet des Sages. Il nous reste à essayer de découvrir quel est ce mystérieux premier agent, ce feu secret,

qu’il faut lui appliquer et qui, dans la première clé de Basile Valentin, était représenté par le vieillard unijambiste armé d’une faux. Mythologiquement parlant, la faux fait penser à Saturne et le pilon au dieu Vulcain, qui était bancal pour avoir été précipité depuis l’Olympe jusque sur la Terre par Junon, sa mère, qui l’avait trouvé trop laid à sa naissance. Un des synonymes du feu secret est le Vulcain lunatique. Mais tout cela ne nous renseigne guère sur le premier agent, cette eau sèche qui ne mouille pas les mains, ce feu qui brûle sans avoir recours à une flamme. D’un point de vue chimique, plusieurs corps brûlent effectivement, tout comme le feu : ce sont les acides, les bases fortes et certains sels. Comme tous les philosophes précisent que le premier agent se présente sous forme d’une « eau sèche qui ne mouille pas », ainsi que nous venons de le rappeler, il est facile d’en déduire que les acides forts et les bases sont exclus, puisqu’ils se présentent sous forme liquide. Restent les sels et quelques acides organiques qui existent sous forme cristallisée.

C’est encore à Basile Valentin que nous demanderons de nous guider, ce qu’il fait lorsqu’il écrit : « Le sel c’est le feu, l’eau qui ne mouille pas les mains » ; en inversant sa proposition, on obtient l’identité suivante : l’eau qui ne mouille pas les mains est un sel. Ce même auteur qualifie fréquemment cette substance en employant l’expression « l’homme double igné », ce qui nous permet d’attribuer soit un caractère double à ce sel, soit, mieux, d’en déduire qu’il s’agit du mélange de deux sels. Toujours dans *les Douze Clés de la philosophie*, Basile Valentin semble suggérer qu’un des composants de ce feu secret serait « la lessive concentrée de cendre de chêne ou carbonate de potasse ». Si l’on regarde le dessin de la XII^{e} clé, on y voit le feu allumé au-dessous, non d’un creuset, mais d’un tonneau, qui est là aussi une référence au chêne[4]. Il ne faut pas aller trop rapidement aux conclusions et en déduire que le carbonate de potasse est le corps recherché, car l’appellation moyenâgeuse de ce corps chimique n’est autre que le sel de tartre, et l’on sait que le tartre se dépose le long des parois des tonneaux.

Reportons-nous maintenant à l’ouvrage classique de Rodolphe Glauber, la *Description des nouveau fourneaux philosophiques*, paru à Paris en 1659, où nous trouvons deux intéressants chapitres se faisant suite (1re partie, pages 54 à 56) : « Comment il faut tirer les esprits du sel de tartre, du tartre vitriolé, de l’esprit de sel tartarisé et autres semblables sels fixes », puis le chapitre suivant : « Et de même façon est fait le lait virginal et le sang de

dragon philosophique. » Lisons donc ensemble le texte de ce second chapitre : « Quelquefois il se trouve une certaine terre, ou sol, qui a une affinité avec le tartre, lequel étant mêlé avec le sel de tartre rend un esprit en petite quantité ; mais dans ce fourneau toutes les choses fixes peuvent être élues, d'autant que les espèces n'y étant pas enfermées, mais dispersées et mises sur le feu, sont élues au travers de l'air et étant refroidies dans les récipients sont derechef condensées, ce qui ne se peut si bien faire par une retorte (cornue) fermée. Celui donc qui voudra faire l'esprit de tartre n'a besoin d'autre chose que de jeter le tartre calciné dans le feu, et il s'en ira tout en esprit : mais alors il est nécessaire d'avoir des récipients de verre, d'autant que ceux de terre ne les sauraient retenir. »

L'ouvrage de Glauber est essentiellement un texte spagyrique, mais l'indication dans le titre du chapitre de « dragon philosophique » est là pour montrer que le corps dont l'auteur va parler est bien ce feu des philosophes qui doit servir de premier agent pour ouvrir la matière première. La lecture des ouvrages écrits par d'autres alchimistes indique également que le sel de tartre est l'un des deux constituants du feu secret. Quel est l'autre ?

Lisons maintenant un extrait des œuvres posthumes de M. de Grimaldy qui fut médecin à la cour du roi de Sardaigne (édité à Paris en 1745) : « Le sel nitre et le salpêtre sont la même chose, et s'il y a de la différence c'est que le nitre est un salpêtre plus fin et plus pur. […] Entre tous ceux qui ont parlé de ce sel admirable, le chevalier Digby mérite, pour ainsi dire, la palme. Le sel nitre est un aimant qui attire sans cesse un semblable sel de l'air qui le rend fécond et vivifiant, et c'est de là que le Cosmopolite prenait occasion de dire qu'il y a dans l'air une invisible et secrète substance de vie ; ce sel doux et balsanique contribue à la vie des animaux et des hommes, comme à celle des plantes. Ce sel est la véritable nourriture des poumons et des esprits. Dans ce sel habitent les vertus séminales de toute chose ; car ce n'est qu'un très pur et très simple extrait préparé de tous les corps, sur qui le soleil darde fortement ses rayons, en le sublimant à tel point de hauteur qu'il acquiert le dernier degré de pureté…

» En convenant que tout ce que les philosophes disent de sublime au sujet du nitre est vrai, il faut en même temps convenir qu'ils entendent parler d'un nitre aérien, qui est attiré en sel plus blanc que la neige, par la force des rayons du soleil et de la lune, par l'aimant qui attire l'esprit invisible ; c'est là la magnésie des philosophes et l'argent dont ils composent leur dissolvant, ou mercure philosophique, qui ouvre le mixte

jusque dans son centre, pour avoir ce feu pur qui est l'âme et le principe de vie et des actions de toute chose ; qui est en quelque façon la clé qui ouvre les portes secrètes pour décomposer le mixte et le réduire en son premier principe. Tel est enfin celui qui nous sert de dissolvant dans la composition de l'or potable. »

Dans ce texte, il faut comprendre l'expression « mercure philosophique », non en son sens alchimique réel, mais au sens de premier agent, le « mixte » étant la matière première qui contient en elle le soufre et le mercure des philosophes, et mérite donc cette appellation de mixte. Rapprochons maintenant ces quelques lignes d'un texte écrit par M. Eugène Canseliet dans son commentaire au *Mutus Liber* : « Parmi les sels qui se montrent idoines à entrer dans la composition du feu secret philosophique, le salpêtre semblerait devoir tenir une place importante. Du moins l'étymologie le ferait-elle présumer. En effet, le grec *nitron* qui désigne l'azotate de potasse, appelée vulgairement le nitre, tire son origine de *niptô* – ou *nizô* –, lavé ; or, on sait que les philosophes recommandent de laver avec le feu. Toutes leurs purifications, toutes leurs sublimations, sont faites à l'aide de lavages ignés, de lavures, selon que l'écrit Nicolas Flamel. D'autre part, le salpêtre, lorsqu'il agit au contact des matières en fusion, en « fusant », se transforme partiellement en carbonate de potasse, il s'alcalise. »

Voyons enfin ce que Bernard Husson a écrit sur le sujet dans son *Anthologie de l'alchimie :* « L'antimoine entre dans le support alchimique matériel à titre passif, susceptible de servir de relais à l'accumulation d'influx qui, finalement, restera exclusivement dans une enveloppe saline. Au cours du travail alchimique, le dissolvant salin extrait sélectivement, du compôt antimonial et métallique, les particules chargées des principes actifs, dont l'exaltation constituera la Pierre philosophale. On a vu que c'est « un » nitre. Non pas exactement le nitrate de potassium NO^3K, mais un sel où il pourrait bien entrer au départ et où le rôle actif et alchimique provient d'un agent extérieur. […] Mais les gens instruits du XVII^{e} siècle et leurs prédécesseurs étaient guidés par tout un ensemble de traditions populaires, de connaissances, à l'époque tout à fait générales, dont l'oubli ajoute, pour l'investigateur actuel, à la difficulté considérable de comprendre, fût-ce approximativement, un traité alchimique. La principale est l'importance attribuée à la rosée, importance qui remonte fort loin, puisqu'on la relève

aussi bien chez les poètes antiques que dans la Bible. » Cette dernière réflexion est, bien entendu, à rapprocher de la phrase précitée du Cosmopolite, et dont les derniers mots étaient : « C'est l'eau de notre rosée, de laquelle se tire le salpêtre du philosophe, par lequel toutes choses croissent et se nourrissent. »

Ma conclusion – et je tiens à préciser de nouveau qu'elle se fonde sur l'étude des textes, et non sur la pratique – est que le feu secret est un sel double de potasse, nitrate et tartrate, obtenu par un tour de main alchimique en partant d'une part des sels classiques salpêtre et crème de tartre, mais en les soumettant à l'action du nitre subtil extrait des oligo-éléments de la rosée.

Nous avons donc maintenant identifié, du moins en théorie, la matière première et le premier agent auquel elle sera soumise. Désormais, il faut passer à l'étude du philosophe choisi pour maître, et cette étude demandera de nombreuses années – un minimum de dix, me disait René Alleau. Mieux vaut éviter les traités trop anciens, tels ceux attribués à Raymond Lulle, Arnaud de Villeneuve ou Bacon, car on n'en peut plus rien tirer de bon. Je déconseillerai même Nicolas Flamel, bien que quelques alchimistes contemporains m'aient affirmé travailler à partir de ses œuvres. À mon avis, il y a quatre maîtres[5] qui peuvent valablement être choisis ; leurs œuvres me semblent suffisamment « charitables » pour pouvoir servir de guide à l'étudiant. Il s'agit de Basile Valentin, du Cosmopolite, du Philalèthe et de Fulcanelli. Encore, en ce qui concerne l'ouvrage d'Alexandre Sethon, dit le Cosmopolite, *la Nouvelle Lumière chymique*, il n'a pas pour l'instant été réimprimé et est donc assez difficile à consulter. Par contre, on peut trouver fort aisément les œuvres des trois autres alchimistes. Basile Valentin est d'un abord plus austère et difficile, mais il est plus sincère. Le Philalèthe, lui, semble au contraire très clair et d'une parfaite sincérité, alors qu'il est en réalité le plus menteur ! Quant à Fulcanelli, ses œuvres sont d'une manipulation difficile, car il a certes traité toutes les parties du magistère, mais en fractionnant les diverses parties des trois œuvres et en mélangeant le tout, ce qui rend bien malaisé le travail de l'étudiant. Eugène Canseliet, son disciple, m'a dit qu'il préparait lui-même un nouveau traité où, pour la première fois, sans aller au-delà des divulgations de son maître, il traiterait des diverses parties du magistère dans l'ordre – ce qui, jusqu'à présent, n'a jamais été fait. Ce serait là un progrès décisif dans la compréhension des opérations pratiques de l'art hermétique[6].

Il me reste maintenant à décrire à grands traits, et pour autant que je le sache, ce que seront les principales opérations du magistère. Je tiens à préciser auparavant, au cas où ce livre aurait fait naître quelque vocation d'alchimiste, que certaines conditions doivent être réunies par le futur philosophe hermétique avant de pouvoir se mettre au travail. Il faut d'abord qu'il soit très riche, hé oui ! pour faire de l'or, il faut en avoir beaucoup ! C'est là une première condition *sine qua non*. La pratique de l'alchimie requiert des soins minutieux et constants qui exigent la présence du praticien à plein temps devant son fourneau. Il faut qu'il dispose d'une maison de campagne ou d'une propriété où il puisse construire son laboratoire et travailler dans la paix et le calme. Donc, une mise de fonds importante au départ et l'impossibilité de pratiquer un travail rémunéré pendant de nombreuses années ; c'est pourquoi, je le répète, il faut être très riche pour chercher la Pierre philosophale.

Ensuite, ainsi que l'a expliqué Bernard Husson au cours du premier chapitre de ce volume, il faut monter un laboratoire selon les normes de l'ancien temps. En particulier, il faut fabriquer un four à charbon, sur le modèle de ceux que l'on voit représentés dans les traités du XVII^{e} siècle. Par ailleurs, il faut étudier la chimie. Attention ! Par chimie, je n'entends point celle qui, de nos jours, est enseignée dans les universités, mais bien la chimie de l'ancien temps, disons des ouvrages datant de 1750 au plus tard. Le meilleur est celui de Nicolas Lémery, dont une édition complète fut publiée en 1756 et qui contient tout ce que doit savoir l'apprenti alchimiste. L'étude de l'ouvrage de Rodolphe Glauber, *La description des nouveaux fourneaux philosophiques*[7], sera également très utile.

Tous ces préliminaires accomplis – et ils auront sans doute duré des années –, le futur Artiste devra se procurer la matière première. Aucune difficulté, pensez-vous, dès l'instant où l'on sait qu'il s'agit du minerai d'antimoine. Les choses ne sont pas si simples ; les minerais subissent aujourd'hui une préparation : la lévigation, qui a pour effet de les séparer de leur gangue, mais dont l'inconvénient est de les rendre strictement impropres à l'Œuvre. Basile Valentin n'écrivait-il pas déjà : « Toutes marchandises à vendre tirées des mines valent chacune leur prix, mais lorsqu'elles sont falsifiées elles deviennent impropres. Elles sont en effet altérées sous un faux éclat et ne sont plus comme auparavant convenables à l'ouvrage » ? Ce qui était vrai dès son époque l'est encore plus de nos jours, et il est fort difficile de se procurer de la stibine native, c'est-à-dire extraite

directement de la mine. Cela d'autant plus que quelques grammes de minerai sont loin de suffire à l'œuvre, et j'ai su, par confidence, qu'il était bon de se procurer deux cents kilos de minerai dès le départ.

Enfin il faut, pour commencer l'Œuvre, attendre une période favorable de l'année : la période définie par le *Mutus Liber*, c'est-à-dire essentiellement le mois de mai. C'est ce mois-là que l'influx céleste, qui participe au renouveau de la nature, baigne plus particulièrement notre planète. Il ne faut surtout pas penser que les opérations pratiques du magistère philosophal sont strictement de nature chimique ; certaines d'entre elles, annexes, telle par exemple la préparation du premier agent, sont partiellement chimiques, mais l'alchimie ne participe pas à ces manipulations. Il y a au départ des substances, ayant certes une nature chimique, qui entrent pratiquement dans l'Œuvre, mais à partir d'un certain moment intervient le mystère alchimique proprement dit. L'esprit astral, ou l'esprit de nature, vient se concentrer dans les produits de l'Œuvre et transforme une opération purement chimique en une opération désormais alchimique et qui ne saurait être reproduite dans nos laboratoires. Il s'agit d'une concentration d'énergie, d'une forme d'énergie qui n'est pas pour l'instant connue. Ainsi que le disait Geber dans la *Somme des perfections du magistère :* « Ce n'est pas nous qui transmuons les métaux, c'est la nature, à laquelle par notre artifice nous préparons la matière et lui disposons les voies, parce que d'elle-même elle agit toujours immanquablement et nous ne sommes que ses ministres. » Comment cette énergie est-elle concentrée dans la matière, comment est-elle captée ? Voilà ce que j'ignore encore. Son origine est cosmique, et je sais que la captation de l'influx solaire et l'utilisation de la lumière polarisée de la lune n'y sont pas étrangers, mais je n'ai pour l'instant pas réussi à aller au-delà.

Que va donc faire, toujours pratiquement, notre alchimiste ? Écoutons Fulcanelli nous l'expliquer dans ses *Demeures philosophales :* « Si donc vous désirez posséder le griffon, qui est notre pierre astrale, en l'arrachant de sa gangue arsénicale, prenez deux parts de terre vierge, notre dragon écailleux, et une de l'agent igné, lequel est ce vaillant chevalier armé de la lance et du bouclier. Arès plus vigoureux qu'Ariès doit être en moindre quantité. Pulvérisez et ajoutez la quinzième partie de tout ce sel pur, blanc, admirable, plusieurs fois lavé et cristallisé, que vous devez nécessairement connaître. Mélangez intimement ; puis, prenant exemple sur la douloureuse passion de Notre Seigneur, crucifiez avec trois pointes de fer, afin que le

corps meure et puisse ressusciter. Cela fait, chassez du cadavre les sédiments les plus grossiers, broyez et en triturez les ossements ; malaxez le tout sur un feu doux avec une verge d'acier. Jetez alors dans ce mélange la moitié du second sel, tiré de la rosée qui, au mois de mai, fertilise la terre, et vous en obtiendrez un corps plus clair que le précédent. Répétez trois fois la même technique ; vous parviendrez à la minière de notre mercure et aurez gravi la première marche de l'escalier des Sages[8]. »

En d'autres termes, on broie au mortier la matière première et on la soumet à l'action du dissolvant salin, cela dans le but d'en extraire une substance qui semble être le fameux mercure philosophique que les souffleurs ont recherché dans presque tous les corps imaginables de la nature. En réalité, la mercure philosophique serait extrait de la matière première sous l'influence du feu secret, au cours du premier Œuvre, puis ensuite appliqué au résidu métallique, et enfin chauffé avec ce dernier au cours de la coction finale. Toutes les opérations initialement décrites seront répétées de nombreuses fois, selon le fameux principe *solve et coagula*, du moins dans la voie humide qui est celle que nous venons de décrire.

N'ayant pas pratiqué moi-même le magistère au laboratoire, je ne saurais m'étendre davantage sur les opérations pratiques de l'Œuvre. Simplement, afin d'éclairer le lecteur sur la parabole du *Songe Verd*, précédemment citée, j'expliquerai rapidement en quoi consiste cette succession de couleurs qui est fréquemment citée dans les allégories alchimiques. À la fin du second Œuvre, ce qui reste de la matière première et du mercure philosophique sont unis en une matière double, un *rebis*. C'est ce compôt qu'il va falloir chauffer au cours de la coction qui est le propre du troisième Œuvre. La plupart des philosophes indiquent qu'il faut commencer par le régime de Saturne, c'est-à-dire celui de l'Œuvre au noir. Il s'agit là d'une indication « envieuse », puisque la coction est ainsi amputée de son premier régime. Seul Philalèthe, dans son *Entrée ouverte au palais fermé du roi*, a été assez charitable pour donner des renseignements véridiques sur ce point. Ainsi, au chapitre XXIV : « Du premier régime de l'Œuvre, qui est celui du mercure philosophique », il écrit : « Je commencerai par le régime du mercure, qui est un secret, dont pas un des philosophes n'a jamais parlé. Pense bien qu'ils ont tous commencé par le second ouvrage, c'est-à-dire par le régime de Saturne, et ils n'ont donné aucune lumière à l'Artiste commençant, de ce qui se fait avant que la

noirceur apparaisse, laquelle est un des principaux signes de l'Œuvre. Le bon Bernard, comte de Trévisan, n'en a même rien dit, car il enseigne dans sa parabole que le roi, lorsqu'il vient à la fontaine, ayant laissé toutes les personnes étrangères, entre tout seul dans le bain, ayant une robe de drap d'or, qu'il dépouille et la donne à Saturne qui, en échange, le couvre d'un vêtement de velours noir. Mais il ne dit point en combien de temps le roi quitte et dépouille cette robe de drap d'or, et ainsi il passe sous silence tout un régime entier, qui peut être de quarante jours, parfois de cinquante. Durant ce temps-là, les pauvres apprentis se fondent sur des expériences qu'ils ne connaissent pas. »

La coction du *rebis* est ainsi marquée par une série de couleurs qui manifestent les passages d'un état de la matière à un autre. D'abord, toutes les couleurs, lors du régime du mercure, puis le noir, dans celui de Saturne. Encore une série de couleurs variables, avec des filaments blancs apparaissant sur les bords du vaisseau de verre, dans le régime de Jupiter. Puis on arrive à l'Œuvre au blanc avec le régime de la Lune ; ensuite viennent les teintes propres au régime de Vénus. Philalèthe écrit à propos de ces dernières couleurs : « La première de toutes sera la verdeur de Vénus, qui durera longtemps, car elle ne disparaîtra entièrement qu'après vingt jours. Après viendra la couleur bleue, puis la livide ou plombée, et, sur la fin du régime de Vénus, la couleur de pourpre, pâle et obscure. »

Ensuite apparaît l'orange, mêlé de jaune, qui indique le régime de Mars ; ces couleurs s'irisent et donnent alors l'impression d'une queue de paon, comparaison qu'on voit souvent faite dans les écrits alchimiques et qui se rapporte à ce stade précis du magistère. Enfin, le dernier régime est celui du Soleil, ou de l'or philosophique, dont le premier signe sera précisément que tout le compôt paraîtra doré dans le vaisseau, puis ensuite semblera émettre une luminosité éclatante, comme un soleil miniature, avant de virer au rouge sombre qui est le stade terminal de la coction.

Il reste une dernière opération à pratiquer : c'est la multiplication, opération consistant à recuire la Pierre, selon les mêmes principes que le *rebis* au cours du troisième Œuvre. On obtient ainsi la véritable médecine universelle.

1- Auteur supposé du *Mutus Liber*.

2- In *Encyclopedia Universalis*.

3- On trouvera le texte intégral de ce court traité en appendice ; il n'avait pas été réédité dans notre pays depuis plus de deux cents ans.

4- Voir note p. 180.

5- Auxquels d'aucuns joignent Limojon de Saint-Didier.

6- Ce livre vient de paraître : *L'alchimie, expliquée sur ses textes classiques*, chez J.-J. Pauvert. L'auteur a tenu ses promesses.

7- Paris, 1659.

8- Voici quelques explications pour éclairer ce texte. « Griffon » et « pierre astrale » désignent la Pierre philosophale achevée. La « matière éloignée » est appelée « terre vierge », puis « dragon écailleux ». Plus loin, les « trois pointes de fer » sont là pour indiquer une triple dissolution.

Conclusion

À l'époque du premier historien sérieux de l'art hermétique, l'abbé Lenglet du Fresnoy, au XVIII^{e} siècle, on dénombrait déjà six mille livres ou manuscrits alchimiques, et de nouvelles recherches, plus récentes, indiquent que le *corpus* hermétique se situerait autour de vingt mille volumes ! La plupart de ces textes n'ont jamais été lus et il n'est pas exclu que leur étude ne puisse fournir les réponses à bien des points encore obscurs de la philosophie chymique.

Dans cette brève étude historique, j'ai surtout voulu montrer que le dogme de l'impossibilité des transmutations métalliques par voie alchimique – dogme issu de la « science » du XIX^{e} siècle – ne résistait pas à l'étude des faits. Il est évident que Jean-Frédéric Böttger, par exemple, ou des scientifiques tels Van Helmont ou Helvetius, ont transmuté réellement des métaux en or au moyen d'une substance catalysante, appelée Pierre philosophale. Ces faits suffisent à eux seuls à prouver la réalité de l'alchimie. Certes, quelques scientifiques les refuseront, en arguant que le témoignage humain est irrecevable et sans valeur ; le grand savant contemporain que fut Camille Flammarion a stigmatisé cette attitude : « Le témoignage est considéré comme nul et, de nos jours encore, une certaine école, amie du paradoxe, continue d'enseigner que les témoins, quels qu'ils soient, n'ont aucune valeur probante[1]. » La position de cette école scientifique me semble pur sophisme ; si le témoignage est dénué de toute valeur, il n'y a plus d'histoire, plus de justice, à la limite plus de souvenirs et, partant, plus de vie. Je ne la prendrai donc pas en considération.

En conclusion de ce petit livre consacré à la réhabilitation de la science des philosophes chymiques, je ne saurais mieux faire que de laisser la

parole au plus grand d’entre eux, l’Artiste inconnu qui s’est dissimulé sous le pseudonyme philosophique d’Eyrénée Philalèthe :

« Mais voici quel est le bonheur et la félicité de celui que Dieu a voulu gratifier de ce talent. (…) Premièrement, s’il vivait mille ans et qu’il eût tous les jours un millier de milliers d’hommes à nourrir et entretenir, il ne manquerait jamais de rien pour cela, parce qu’il peut à son gré multiplier sa Pierre en poids et en vertu. De sorte que cet homme, s’il est Adepte, et s’il voulait, pourrait transmuter en or ou en argent véritables tout ce qui se peut trouver de métaux imparfaits dans tout le monde.

« Secondement, par le moyen de cet Art, il pourra faire des pierres précieuses et des perles incomparablement plus belles et plus grosses qu’aucune que la nature ait jamais produite. Et, enfin, il a une médecine universelle, tant pour prolonger la vie que pour guérir toutes sortes de maladies : de manière qu’un homme qui est véritablement Adepte est seul capable et en état de rendre la santé à tous les malades qui sont dans toute la terre habitable.

« Rendons donc louange et grâce à jamais au Roi éternel, immortel et tout-puissant, en reconnaissance de ses bienfaits infinis et de ses trésors inestimables, qu’il met en la main et au pouvoir des hommes sages. Ainsi, j’exhorte celui qui a ce talent de s’en servir à l’honneur de Dieu et à l’utilité du prochain, afin qu’il ne soit pas convaincu d’ingratitude envers celui qui lui a confié ce bienheureux talent et qu’il ne soit pas trouvé coupable et condamné au dernier jour. »

1- *Les maisons hantées*, Paris, 1925.

Appendice

Voici un court traité du Philalèthe, traduit par Guillaume Salmon et publié au tome IV de la Bibliothèque des Philosophes chimiques, *à Paris, en 1754, qui permettra au lecteur de pénétrer plus avant dans la littérature hermétique :*

EXPÉRIENCES

SUR LA PRÉPARATION DU MERCURE DES SAGES
POUR LA PIERRE, PAR LE RÉGULE DE MARS,
OU FER, TENANT DE L'ANTIMOINE, ET ÉTOILÉ,
ET PAR LA LUNE OU L'ARGENT
tirées du manuscrit d'un philosophe américain,
dit Irénée Philalèthe, Anglois de naissance,
habitant de l'Univers

I. – Secret de l'Arsenic philosophique.

J'ai pris une partie du Dragon igné, et deux parties du corps magnétique, je les ai préparées ensemble par un feu de roue, et par la cinquième préparation, huit onces environ de véritable Arsenic philosophique ont été faites.

II. – Secret pour préparer le Mercure avec son Arsenic, et en ôter les fœces impures.

Ma méthode était de prendre une partie de très bon Arsenic philosophique, que j'ai mariée avec deux parties de la Vierge Diane, et les ai unies en un seul corps, que j'ai trituré et réduit en menues particules ; avec cela j'ai préparé mon Mercure, en travaillant le tout ensemble à la chaleur requise, jusqu'à ce qu'ils fussent fort bien œuvrés ; ensuite, j'ai purgé la composition par le sel d'urine pour en faire tomber les *fœces*, que j'ai recueillies séparément.

III. – Députation du Mercure des Sages.

Distillez trois ou quatre fois le Mercure préparé, et qui a encore quelque impureté externe, dans un alambic qui lui soit propre, avec une cucurbite calibrée, puis lavez-le avec le sel d'urine jusqu'à ce qu'il se clarifie, et qu'il ne laisse aucune queue en courant.

IV. – Autre purgation fort bonne.

Prenez dix onces de sel décrépité, et autant des scories de Mars, ou de fer, avec une once et demie de Mercure préparé ; triturez dans un mortier de marbre le sel et les scories, réduisez-les en très menues parties ; alors, mettez-y le Mercure ; broyez encore le tout avec du vinaigre, jusqu'à ce qu'ils soient si bien mêlés, qu'on ne les distingue plus ; mettez le tout dans un vase philosophique de verre et distillez-le dans un alambic aussi de verre par la médiation du nid qui lui sert d'arène, jusqu'à ce que tout le Mercure monte en sublimation, pur, clair et splendissant ; réitérez trois fois cette opération et vous aurez le Mercure très bien préparé pour le Magistère.

V. – Secret de la juste préparation du Mercure des Sages.

Chaque préparation du Mercure avec son arsenic est une aigle ; lorsque les plume de l'aigle ont été purgées de la noirceur du corbeau, faites en sorte que l'aigle vole jusqu'à sept fois, c'est-à-dire que la sublimation se fasse autant de fois ; alors l'aigle ou la sublimation est bien préparée et disposée pour s'élever jusqu'à la dixième fois naturellement.

VI. – Secret du Mercure des Sages.

J’ai pris le Mercure requis et l’ai mêlé avec son vrai arsenic. La quantité du Mercure a été de quatre onces environ et j’ai rendu légère la consistance du mélange ; je l’ai purgé à la façon convenable, puis je l’ai distillé, et il m’a donné le corps de la Lune ; ce qui m’a fait connaître que j’avais fait ma préparation selon l’Art, et fort bien.

Ensuite, j’ai ajouté et augmenté à son poids arsenical de l’ancien Mercure, autant pesant qu’il en a fallu pour que ce même Mercure rendît la composition fluide et légère, et je l’ai ainsi purgé jusqu’à ce que la noirceur et les ténèbres ayant été dissipées, même jusqu’à ce que l’Œuvre eut presque acquis la blancheur de la Lune.

Alors, j’ai pris une demi-once d’arsenic, dont j’ai fait le mariage requis. J’ai ajouté cela avec le Mercure en l’y joignant, et il en a été fait une matière disposée en forme de terre à potier préparée, cependant un peu plus légère.

Je l’ai purgée derechef selon l’usage requis. Cette purgation exigeait bien du travail ; ce que j’ai fait avec un long temps par le sel d’urine, que j’ai trouvé très bon pour cet ouvrage.

VII. – Autre purgation très bonne.

La meilleure voie que j’ai trouvée pour purger la composition a été par le vinaigre et sel pur marin ; c’est ainsi qu’en douze heures je peux préparer une aigle, ou sublimation.

1° J’ai fait voler une aigle. Diane est restée au fond de l’œuf philosophique, avec un peu de cuivre.

2° J’ai entrepris de faire voler une autre aigle, et après avoir fait rejeter les superfluités, j’ai encore fait une sublimation, et de nouveau les colombes de Diane sont restées avec une teinture de cuivre.

3° J’ai marié l’aigle, en faisant joindre la sublimation avec le compôt, et j’ai encore purgé en écartant les superfluités jusqu’à ce qu’il parut quelque blancheur ; alors j’ai fait voler une autre aigle ou sublimation, et une grande partie de cuivre est restée avec les colombes de Diane, puis j’ai fait voler l’aigle deux fois séparément pour opérer toute l’extraction du corps total.

4° J’ai marié l’aigle en faisant retomber la sublimation sur la confection, et y ajoutant de plus en plus et par degrés de son humeur ou

humidité radicale ; et par là la consistance a été faite en fort bon régime ; l'hydropisie qui avoit régné dans chacune des trois premières aigles ou sublimations a cessé entièrement.

Telle a été la bonne voie que j'ai trouvée pour préparer le Mercure des Sages.

Ensuite, je mets dans un creuset, et au fourneau en place, la masse amalgamée et mariée selon l'Art ; je fais en sorte cependant qu'il n'y ait point de sublimation pendant une demi-heure ; alors, je la retire du creuset et la triture habilement ; puis je la remets dans le creuset et au fourneau, et après un quart d'heure ou environ je la retire encore et la triture, et alors je me sers d'un mortier échauffé.

Dans cet ouvrage, l'amalgame commence à jeter beaucoup de poudre blanche ; je le mets de nouveau dans le creuset et sur le feu, comme la première fois, et pendant un temps convenable, de façon qu'il ne se sublime point, mais plus fort est le feu, meilleur il est.

Je continue ce travail en échauffant et broyant ainsi la masse, jusqu'à ce que, presque entière, elle paroisse en poudre ; puis je la nettoie, et ce qu'il y a de *fœces* se sépare facilement ; alors, l'amalgame se prend à part ; après quoi, je le lave et purifie encore par le sel, le remets sur le feu, le triture comme j'ai fait auparavant. Je répète ce procédé jusqu'à ce qu'il n'y subsiste plus de *fœces* et d'impuretés.

VIII. – Triple épreuve de la bonté du Mercure préparé.

Prenez votre Mercure préparé avec son arsenic, par le travail de sept, huit, neuf ou dix sublimations ; versez-le dans l'œuf philosophique, lutez-le bien avec le lut de Sapience et placez-le dans le fourneau en son nid, qu'il y demeure dans une chaleur de sublimation, de façon qu'il monte et descende dans cet œuf de verre, jusqu'à ce qu'il se coagule un peu plus épais que du beurre ; continuez ainsi jusqu'à une parfaite coagulation, jusqu'à, dis-je, la blancheur de la Lune.

IX. – Autre et seconde épreuve.

Si le Mercure, en agitant le vase de verre qui le contient, se convertit naturellement avec le sel d'urine en poudre blanche impalpable, de manière qu'il n'apparaisse plus sous la forme mercurielle, et que derechef aussi naturellement il prenne consistance du sec et du chaud, comme un Mercure léger et volatile, cela suffit ; il est cependant meilleur, si on le fait passer en cet état en globules imperceptibles par l'eau de la fontaine des Philosophes : car si le corps réside en grains, il ne sera pas ainsi converti et séparé en particules légères.

X. – Autre et troisième épreuve.

Distillez le Mercure dans un alambic de verre, par le moyen d'une cucurbite aussi de verre ; s'il passe sans rien laisser après lui, alors l'eau minérale est bonne.

XI. – Extraction du Soufre hors le Mercure vif, par le moyen de la séparation.

Prenez tout votre composé d'âme, d'esprit et de corps mêlés ensemble, dont le corps a été coagulé par la voie de la digestion et la vertu de l'esprit volatile, et séparez le Mercure de son soufre par le moyen du distillatoire propre de verre ; alors, vous aurez la Lune blanche fixe qui résiste à l'eau forte, c'est-à-dire l'Argent philosophique, qui est plus pesant que l'Argent vulgaire.

XII. – Secret pour tirer l'Or magique de cet Argent.

Par la chaleur du feu, vous tirerez le Soufre jaune qui est l'Or, de ce Soufre blanc qui est Argent. C'est une opération manuelle qui aide à la naturelle, et cet Or est le plomb rouge des Philosophes.

XIII. – Façon de tirer l'Or potable de ce Soufre aurifique.

Vous convertirez ce Soufre jaune en huile rouge comme du sang, en le faisant circuler selon l’Art avec le menstrue volatile, qui est le Mercure philosophique ; c’est ainsi que vous aurez une panacée admirable.

XIV. – Conjonction grossière du menstrue avec son Soufre, pour former la production du feu de nature.

Prenez du Mercure préparé, purgé et bien tiré par le travail de sept, huit, neuf ou dix aigles au plus ; mêlez-le avec le Soufre rouge appelé Laton préparé, c’est-à-dire qu’il faut deux ou trois parties au plus d’eau philosophique pour une partie de Soufre pur, purgé et broyé.

XV. – Élaboration du mélange par un travail manuel.

Broyez et triturez ce mélange sur un marbre en parties très fines, déliées et subtiles ; ensuite, lavez-le avec le vinaigre et le sel Armoniac, jusqu’à ce qu’il ait déposé toutes ses *fœces* noires ; alors, vous laverez toute sa piquante saline et son acrimonie dans l’eau de la Fontaine philosophique : fontaine de Salmacis, fontaine de Jouvance, piscine probatique ; puis vous le ferez sécher sur un carton propre, en l’y versant de place en place et l’agitant avec la pointe d’un couteau, jusqu’à parfaite fixité.

XVI. – Imposition du fœtus dans l’œuf philosophique.

Maintenant, vous mettrez votre mélange bien sec dans un œuf philosophique de verre, lequel sera fort blanc et transparent, de la grandeur d’un œuf de poule. Que votre matière n’excède pas plus de deux onces dans cet œuf, que vous scellerez hermétiquement ; c’est pourquoi pesez-le avant d’y introduire la matière et repesez-le après l’y avoir mise, pour en connaître et régler le poids. Sçachez que notre mélange en son origine est une eau sèche qui ne mouille pas les mains : en ceci est un grand secret.

XVII. – Et dernière. Régime du feu.

Ayez un fourneau construit de façon que vous y puissiez conserver un feu immortel, c'est-à-dire une chaleur continuelle sans interruption, depuis le commencement de l'Œuvre jusqu'à la fin ; vous aurez soin d'y entretenir une chaleur du premier degré à l'endroit du nid. Dans ce fourneau, la rosée de notre composé doit s'élever et circuler d'elle-même, c'est-à-dire par sa propre vertu, continuellement jour et nuit sans aucune intermission, et opérer naturellement toutes les merveilles de l'Œuvre. Dans ce feu, le corps mourra et l'esprit sera renouvelé ; enfin, il en naîtra une âme nouvelle qui sera glorifiée et unie à un corps immortel et incorruptible ; ainsi sera fait un nouveau Ciel.

Note en forme de supplément et de conclusion.

Remarquez bien que les 16^{e} et 17^{e} expériences de Philalèthe contiennent ingénument et sincèrement l'analyse explicative de toute la conduite de l'Œuvre hermétique, simple et naturelle. Les autres expériences de ce Philosophe renferment de grandes vérités et instructions, mais elles sont bien fines et captieuses ; il semble avoir réservé à mettre sous un seul point de vue la description des deux articles principaux et essentiels, avec la vérité dont il se fait honneur et sans aucune obscurité, pour la bonne bouche et la fin de son traité, ce qui, dans l'ordre naturel, doit en faire le commencement. En quoi il a suivi l'usage des anciens Hébreux, qui commençaient leurs livres par la fin du volume, en remontant par suite à son commencement, où ils le finissaient. Cette révélation sera d'un grand secours pour les vrais Artistes. (*G. Salmon*.)

Table des illustrations

Figures

1. Weï Po-yang, son chien et son disciple Yu (D'après L.-C. Wu and T.L. Davis, « An ancient Chinese treatise on Alchemy entitled *Ts'an T'ung Ch'i* », *Isis*, n° 53, 1932, p. 213) 21

2. La chrysopée de Cléopâtre (In *Les origines de l'alchimie*, de M. Berthelot) 33

3. Laboratoire d'alchimiste (Estampe de Hans Weiditz, 1520) 63

4. L'athanor philosophique (In *Le vray et méthodique cours de la physique résolutive*, d'Annibal Barlet). . 107

5. Symboles alchimiques et astrologiques. 159

6. L'esprit s'échappe du corps hermaphrodite (In *Le rosaire des philosophes*, d'Arnaud de Villeneuve). 179

Planches

I. – Les deux agents du I^{er} Œuvre et leur préparation (In *Les douze clés de la philosophie*, de Basile Valentin).

II. – La nature enseigne à la Nature à vaincre le Feu (In *Atalante fugitive*, de Michel Maier).

III. – Le mercure des philosophes (In *L'escalier des Sages*, de B. Cœnders Van Helpen, 1693).

IV. – La rosée de mai (Quatrième planche du *Mutus Liber*).

V. – Emploi de la lumière polarisée (Gravure d'Athanase Kircher).

VI-IX. – Putréfaction symbolisée par le squelette, la sphère noire et le corbeau. – Fin de la putréfaction symbolisée par les squelettes et les

corbeaux. – Mariage philosophique, union du soufre et du mercure, du mâle et de la femelle pendant la couleur noire. – Le roi et la reine : soufre et mercure ; le boiteux : Vulcain (In *Viatorium spagyricum*, de Jamsthaler).

X. – Figures hiéroglyphiques, de Nicolas Flamel.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library